



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

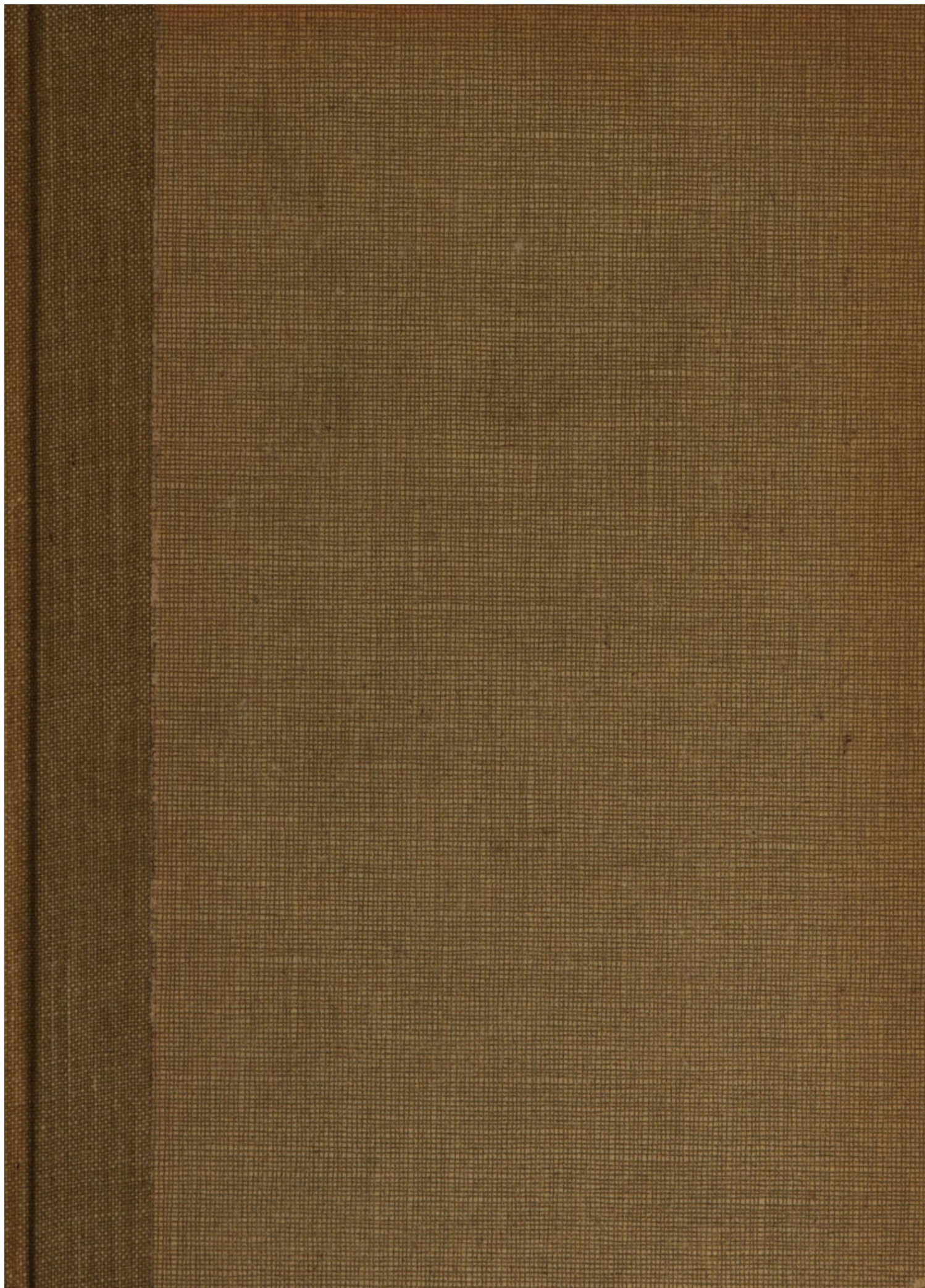
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



27841 f. 16



1



TRÉSOR MORAL DU JEUNE AGE.

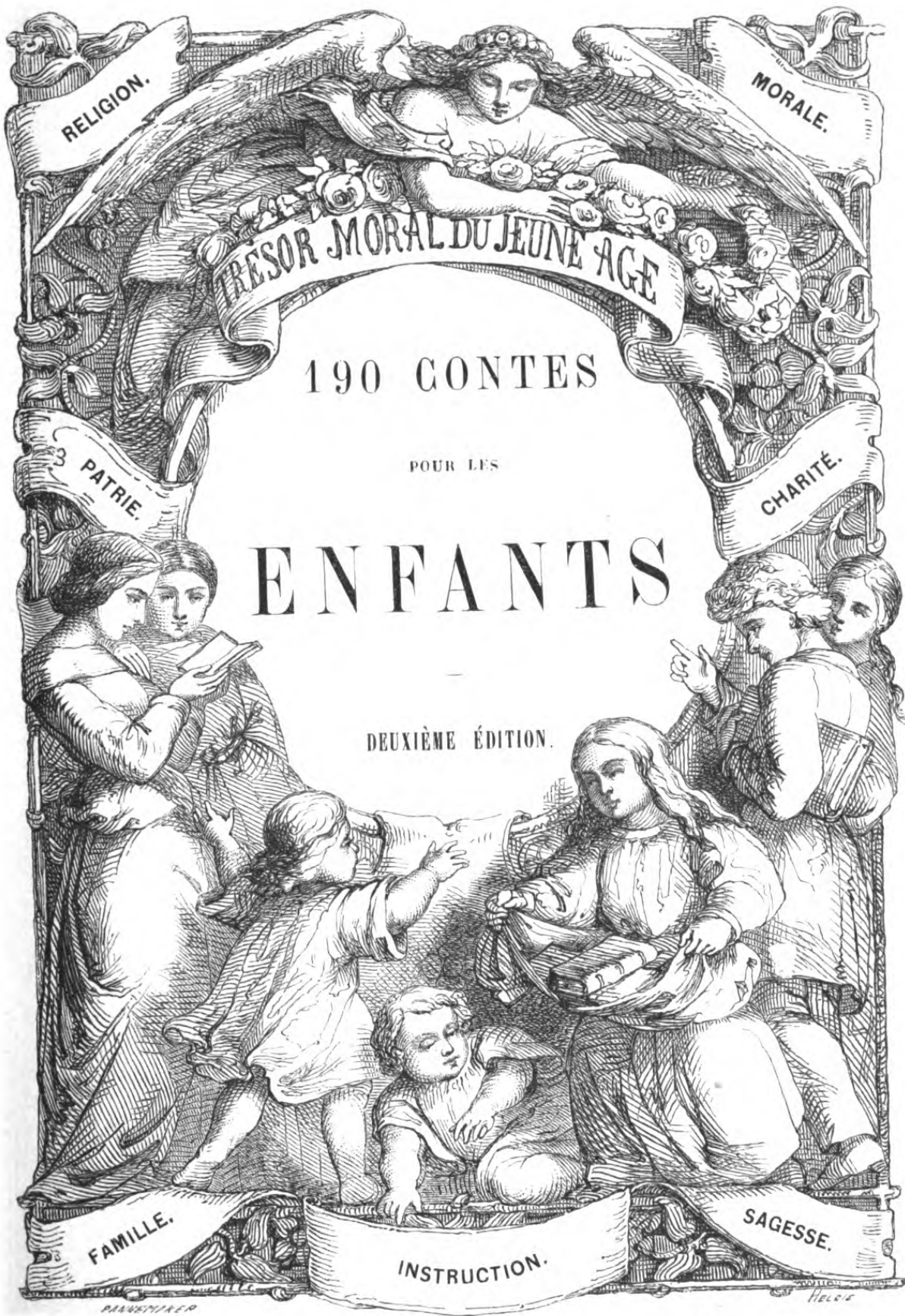


BARTHES & LOWELL

LATE BOSSANGE & CO

Br Foreign Booksellers. teur.





2784 . f. 16



PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

—
Déposé.

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

TRÉSOR MORAL DU JEUNE AGE.

190 CONTES

POUR

LES ENFANTS

PAR

le Chanoine Chr. von Schmid,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR CHARLES ANDRÉ,

**et publiés pour la première fois d'une manière complète et dans l'ordre
adopté par l'auteur.**

3^{me} & 4^{me} PARTIE.

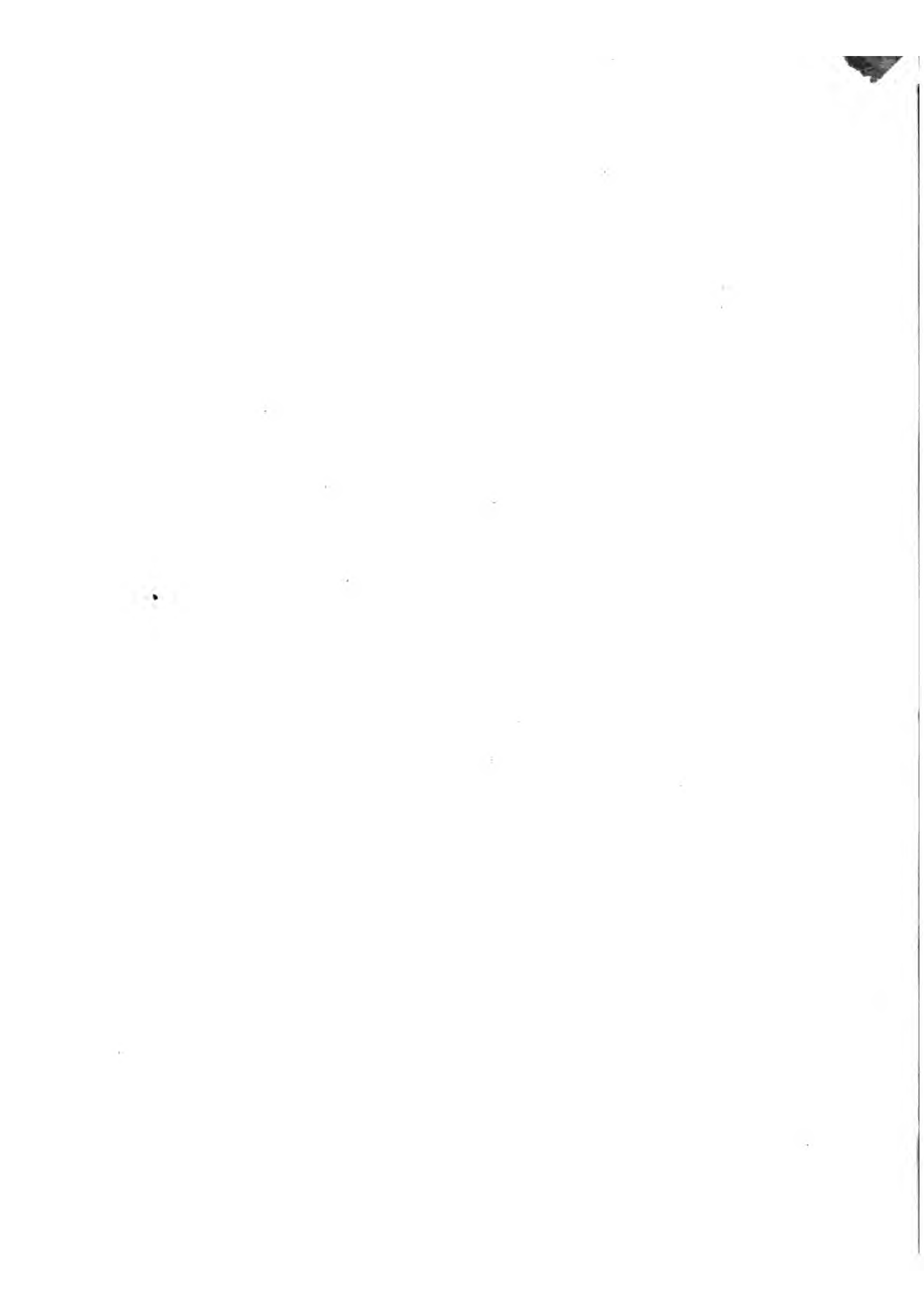
PHILIPPE HEN, éditeur, A BRUXELLES.

1857

27041. 15.





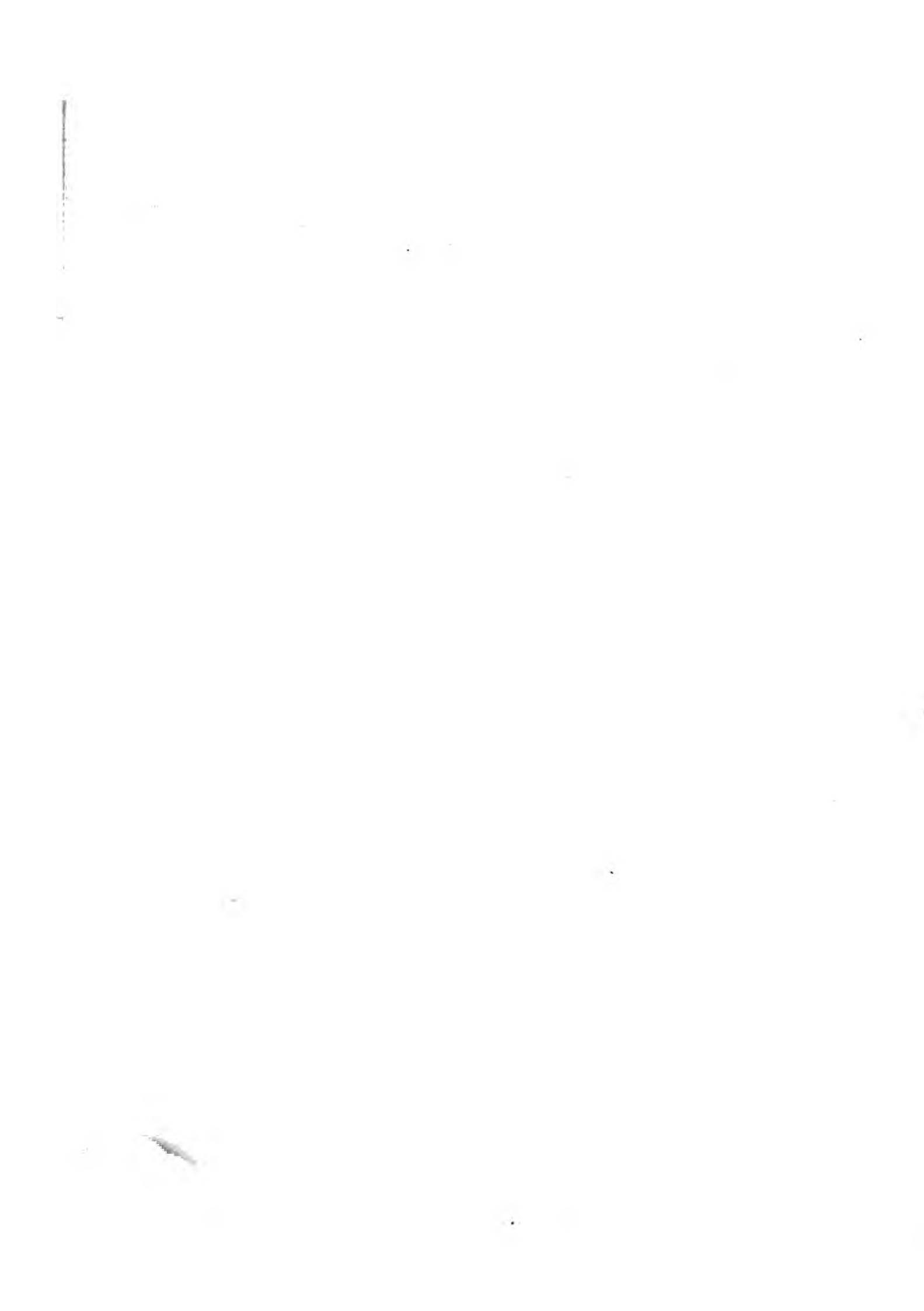




TROISIÈME
PARTIE.

J. VERNORCKEN, SC.

H. DE DONCKER, DEL.





I

Le soleil.

Un soir, comme l'obscurité était déjà venue, une ménagère très-laborieuse revenait avec ses deux enfants du champ où ils avaient travaillé ensemble. En rentrant à la maison, ils virent, à leur grande surprise, une lampe allumée sur la table.

Georges tout stupéfait s'écria :

— Voilà qui est singulier ! Il n'y avait personne à la maison. Qui donc a pu allumer la lampe ?

— Eh ! répliqua la petite Marguerite, ce ne peut être que notre père. Il est sans doute revenu de la ville où il était allé pendant que nous travaillions au champ.

Les enfants se mirent aussitôt à le chercher ; et, à leur

grande joie, ils le trouvèrent dans la chambre voisine.

Le lendemain, la famille était occupée dans le pré à tasser le foin. Le soleil brillait dans toute sa beauté; Georges et Marguerite en admiraient la splendeur avec un véritable ravissement.

— Mes enfants, leur dit alors le père, hier vous n'eûtes pas de peine à deviner que c'était moi qui avais allumé la lampe dans notre chambre. Aujourd'hui, en voyant briller là-haut cette belle et superbe lumière, qui est le soleil, ne devinez-vous pas aussi qui a pu l'allumer?

— Oh! certainement, répondit Marguerite; c'est le bon Dieu. La plus petite lampe ne saurait s'allumer d'elle-même. Il doit donc y avoir aussi quelqu'un qui ait allumé le soleil.

— Cela est vrai! s'écria Georges avec joie. Dieu est le créateur de toutes choses. Le soleil, la lune et les étoiles, l'herbe, les fleurs et les arbres, en un mot, tout ce que nous voyons autour de nous est l'ouvrage de sa main.

L'astre qui luit là-haut plein de magnificence
Du Dieu qui l'a créé proclame la puissance.

II

La lune.

Le père Herman était parti un matin pour la ville avec son fils, le jeune Frédéric. Le soir venu, la mère alla au-devant d'eux avec la petite Thécia. Il était assez tard, lorsque enfin ils se rencontrèrent, et la mère dit qu'elle commençait déjà à s'inquiéter en ne les voyant pas revenir. Mais Frédéric lui répondit :

— Oh ! il n'y avait pas le moindre danger. La lune qui brille là au-dessus de ces collines boisées, nous a éclairés de sa douce lumière, et, depuis la porte de la ville jusqu'ici, elle n'a cessé de nous accompagner fidèlement.

— Et nous aussi, dit Thécia, elle nous a suivies depuis la porte de notre maison jusqu'à cet endroit.

— Je ne crois pas cela ! s'écria son frère. Car comment la lune aurait-elle pu aller en même temps de la ville au village et du village à la ville ? Peut-elle marcher à la fois en avant et en arrière ? Quant à moi, je ne le pourrais. Bref, c'est impossible.

— Mon cher Frédéric, dit alors le père, ce qui te paraît une énigme, moi je le comprends cependant fort bien. Seulement, la faiblesse de ton intelligence ne te permettrait pas encore de saisir l'explication que je pour-

rais t'en donner. Il faut donc que pour le moment cela reste un mystère pour toi. Toutefois, cette belle et aimable lune, dont tu ne t'expliques pas la marche dans l'espace du ciel, peut te donner cette utile leçon :

Puisque sur la terre même il y a une quantité de choses que nous ne comprenons pas, nous ne devons pas être surpris qu'au delà de notre sphère il y en ait aussi qui échappent à notre entendement. Ainsi, dans notre sainte religion il y en a plusieurs dont l'esprit humain ne peut se rendre raison ; seulement la faute en est à notre intelligence incomplète et bornée.

Dieu garde pour lui seul plus d'un profond mystère
Que le chrétien doit croire avec un cœur sincère.

III

La plus belle étoile.

1.

Charles disait :

— Regarde donc, ma sœur, de quel éclat vif et charmant l'étoile du soir brille dans le ciel ! C'est, à coup sûr, la plus belle étoile du firmament. Elle jette une lumière si vive, que les arbres du jardin en donnent de l'ombre.

— En effet, elle est très-belle, répondit Frédérique. Mais l'étoile du matin est plus belle et plus éclatante encore.

Chacun des deux enfants soutenant son avis, ils allèrent porter leur contestation devant leur père.

— Mes enfants, leur dit-il, votre différend ne témoigne que de votre ignorance. Car il ne s'agit ici que d'une seule et même étoile : on l'appelle étoile du matin quand elle se montre au firmament à la pointe du jour, et étoile du soir lorsqu'elle y paraît au moment où la nuit va venir.

Il faut parfois bien peu de chose
Pour vous mettre d'accord, esprits intolérants.
On dispute souvent sur des mots différents,
Qui désignent la même chose.

2.

Un jour, vers les premières lueurs de l'aube, comme la charmante étoile brillait au ciel, le père réveilla les enfants. Tous deux s'écrièrent, en la voyant :

— L'étoile du matin jette une clarté bien plus grande que l'étoile du soir.

Mais le père leur dit :

— Cette belle étoile est en réalité plus brillante le soir que le matin, parce que, le soir, elle est plus rapprochée

de nous de plusieurs millions de lieues. Si le matin, elle nous semble plus belle et plus vive, c'est parce que nous avons l'esprit plus gai, plus éveillé, et que nous sommes mieux disposés alors à prêter aux choses que nous voyons un éclat qu'elles ne tiennent pas entièrement d'elles-mêmes. Aussi ne manquons pas de remercier le bon Dieu de ce bienfaisant sommeil qu'il nous donne et qui nous égaie autant qu'il nous fortifie. Enfin, mettons toujours à profit les inappréciables heures du jour naissant. La charmante étoile du matin nous y invite, car elle nous dit :

Quand le jour se rallume et reprend son empire,
Les oiseaux et les fleurs, tout chante et rit aux yeux.
Les enfants ont leur part dans ce concert joyeux,
Oiseaux par leurs chansons et fleurs par leur sourire.

IV

Le soleil et la pluie.

Par une triste journée de pluie et d'orage, plusieurs enfants se disaient entre eux :

— Mon Dieu! pourquoi le soleil ne brille-t-il pas toujours?

Le ciel parut bientôt exaucer leur vœu. Car, durant plusieurs mois, on ne vit pas le moindre petit nuage dans l'air. Mais cette longue sécheresse faisait beaucoup de

tort aux champs et aux prairies. Les fleurs et les arbustes dépérissaient dans les jardins, et à peine si le lin, que les jeunes filles eussent eu tant de plaisir à voir grandir, atteignit la hauteur de quelques pouces.

— Vous voyez maintenant, dit la mère, que la pluie n'est pas moins nécessaire que le soleil. De cette sage disposition de Dieu tirez cette vérité salutaire qu'il ne serait pas bon pour nous de vivre toujours dans la joie et les plaisirs. Il faut que, pour devenir patients et sages, nous ayons quelquefois des jours moins sereins, des épreuves et des souffrances.

Le beau temps et la pluie et l'orage qui gronde,
Il nous faut accepter ce qui vient du Seigneur.
De même, en bénissant sa sagesse profonde,
Acceptons de sa main la joie et la douleur.

V

La pluie.

Un jour, un marchand revenait de la foire et regagnait sa maison. Il avait attaché sur la croupe de son cheval une valise qui contenait beaucoup d'argent. La pluie tombait par torrents, et le brave homme était mouillé jusqu'aux os. Aussi était-il fort mécontent, et se plaignait-il de ce que Dieu lui donnait un si mauvais temps pour son voyage.

La route qu'il suivait traversait une épaisse forêt. Il s'y fut à peine engagé, qu'il aperçut avec effroi un brigand qui, à demi caché derrière un arbre et armé d'un fusil, le coucha en joue et voulut faire feu. Le voyageur eût été perdu sans ressource, si la poudre n'avait pas été mouillée par la pluie. Le fusil rata, et cette circonstance sauva la vie au marchand. Piquant des deux, il s'éloigna au plus vite et sortit heureusement de la forêt.

Quand il se trouva en sûreté, il dit en lui-même :

— Que j'étais insensé de maudire ce mauvais temps, au lieu de l'accepter patiemment comme un bienfait de Dieu ! Si le ciel avait été serein et que l'air eût été sec et beau, je serais, à l'heure qu'il est, baigné dans mon sang, mort peut-être, et mes enfants attendraient en vain mon retour. La pluie, contre laquelle j'ai murmuré, m'a sauvé à la fois la vie et la bourse. Désormais je n'oublierai plus ce que dit le proverbe :

Ne blâmons pas ce que Dieu fait :

Sa profonde sagesse éclate en toute chose.

D'un contre-temps parfois nous jugeons mal la cause,

Et nous en bénissons l'effet.

VI

L'orage.

Un jeune garçon de la ville, nommé François, était allé cueillir des fraises dans la forêt. Au moment où il venait de reprendre le chemin de sa maison, un vent impétueux se leva, et une grosse pluie commença à tomber, accompagnée d'éclairs et de tonnerre. François eut grand'peur ; il se cacha dans le creux d'un chêne qui se trouvait près du chemin ; car il ne savait pas que la foudre tombe souvent sur les grands arbres.

Tout à coup il entendit une voix qui criait :

— François ! François ! viens vite par ici !

Il sortit du creux du chêne ; presque au même instant la foudre frappa l'arbre, tandis que le tonnerre grondait avec un bruit effroyable. La terre tremblait sous les pieds de l'enfant épouvanté, qui se crut un instant tout enveloppé de flammes. Cependant, il ne lui était arrivé aucun mal, et il s'écria avec ferveur en joignant les mains :

— Cette voix était un avertissement du ciel. C'est vous, c'est vous, Seigneur, qui m'avez sauvé. Je vous en rends grâce du fond de mon cœur.

Mais la même voix appela de nouveau :

— François ! François ! tu ne m'entends donc pas ?

Alors seulement il aperçut une paysanne sur le chemin. Aussitôt il courut à elle et lui dit :

— Me voici. Que voulez-vous de moi, bonne femme? La villageoise lui répondit :

— Ce n'est pas vous que j'ai appelé, mais mon petit François qui était là-bas occupé à garder les oies au bord du ruisseau et qui doit s'être caché dans quelque endroit pour s'abriter contre l'orage. Mais tenez, le voilà précisément qui sort du taillis!

Alors le petit citadin raconta comment il avait pris pour une voix venue du ciel la voix de cette femme. La paysanne joignit dévotement les mains, et lui dit :

— O mon enfant, n'en rendez pas moins grâce au bon Dieu. A la vérité, cette voix était simplement celle d'une humble villageoise; mais c'est par la volonté de Dieu que j'ai crié si fort et que, sans vous connaître, je vous ai appelé par votre nom. Il vous a sauvé de cette façon d'un bien grand danger.

— Oh! oui, répondit François, les yeux baignés de larmes, Dieu s'est servi de vous pour me tirer d'un grand péril. C'est votre voix qui m'a appelé par mon nom; mais c'est Dieu qui a été mon aide pour me sauver.

Ce n'est pas le hasard qui vint à mon secours;
C'est la bonté de Dieu qui veilla sur mes jours.

VII

L'arc-en-ciel.

A la suite d'un de ces gros orages qui éclatent souvent au printemps et qui sont si nécessaires pour fertiliser les campagnes, un superbe arc-en-ciel arrondit sa vaste courbe dans les airs. Le petit Henri, qui regardait précisément par la fenêtre, l'aperçut et s'écria tout transporté de joie :

— Jamais de la vie je n'ai vu d'aussi magnifiques nuances. Là-bas, près du vieux saule qui est au bord du ruisseau, elles descendent du haut des nuages jusque sur la terre. Sans doute, ces belles couleurs tombent par petites gouttes sur toutes les feuilles de l'arbre. Je vais y courir tout de suite et en remplir les coquilles de ma boîte à couleurs.

Alors il se dirigea à toutes jambes vers le saule. Mais, arrivé près de l'arbre, il s'arrêta tout ébahi au milieu de la pluie, et ne put revenir de son étonnement en ne remarquant pas la moindre trace de ces couleurs qu'il aurait tant aimé à recueillir. Tout affligé et mouillé jusqu'aux os, il rentra à la maison, où il se plaignit de sa mésaventure à son père.

Celui-ci lui dit en souriant :

— Ces couleurs ne sont pas de celles qu'on peut re-

cueillir dans des coquilles: Ce sont simplement des gouttelettes de pluie qui, pendant quelques instants, empruntent un éclat fugitif à la lumière du soleil. Ces teintes si admirables ne sont que des apparences. Mon fils, il en est de même de toutes les pompes de ce monde : de loin, elles nous paraissent quelque chose ; de près, elles ne sont qu'un vain éclat.

Ne vous laissez jamais tromper par l'apparence,
Par une vaine illusion,
Si vous ne voulez pas vous créer de souffrance
Ni d'amère déception.

VIII

Le plat de l'arc-en-ciel.

Après une douce et tiède pluie de printemps, la petite Lina s'était approchée de la fenêtre ouverte, et elle regardait avec ravissement les couleurs charmantes d'un arc-en-ciel.

— Chère maman, dit-elle après un moment de silence, on dit que, lorsqu'un arc-en-ciel apparaît dans l'air, un petit plat d'or en tombe sur la terre, mais qu'un enfant né le dimanche peut seul le trouver. Y a-t-il, en réalité, de semblables joyaux? Et à quels enfants sont-ils destinés?

Sa mère lui répondit :

— Sans doute, il existe dans le ciel un joyau, auprès duquel tout l'or de la terre n'est rien. Mais il n'est pas nécessaire, pour les enfants qui désirent l'obtenir, d'être nés un dimanche. Le point essentiel, c'est qu'ils ne ressemblent pas au commun des hommes, mais qu'ils soient toujours et en tout lieu aussi pieux et aussi modestes qu'ils le sont à l'église le dimanche. Observe toujours la même règle de conduite, et tu peux être sûre d'obtenir un jour ce joyau précieux.

Lina s'appliqua de tout son cœur à être pieuse et sage ; à mesure qu'elle gagnait en sagesse et en piété, elle devenait aussi plus gaie et plus aimable.

Un jour un nouvel arc-en-ciel étant apparu, sa mère lui demanda :

— Eh bien, Lina, ne cours-tu pas chercher le joyau dont nous parlâmes dernièrement ?

— Chère maman, répondit-elle, j'étais alors une enfant insensée et je n'avais pas saisi le sens de vos paroles. Mais aujourd'hui je comprends très-bien ce que vous avez voulu dire. Vous faisiez allusion à un trésor plus noble et plus précieux que l'or et qui nous vient aussi du ciel.

— C'est vrai, ma chère Lina, répliqua la mère. Ce don céleste dont je voulais parler, et qui vaut bien mieux que tous les trésors de la terre, c'est la véritable félicité intérieure. Nous la cherchons vainement, en dehors de

nous, dans le monde qui nous environne ; nous ne la trouvons que dans nous-mêmes, dans un cœur pieux, bon et pur.

Un cœur pieux et pur, que le Seigneur éclaire,
Est un cher et divin trésor.
Et nous fait goûter sur la terre,
Le bonheur, qui vaut mieux que l'or.

IX

L'écho.

Le petit Georges ignorait encore ce que c'est qu'un écho. Un jour, comme il se trouvait dans la prairie, il se mit à crier :

— Ho ! hop !

Au même instant il entendit les mêmes mots se répéter dans le bosquet voisin.

Croyant que quelqu'un s'y était caché, il demanda d'un air étonné :

— Qui es-tu ?

La voix mystérieuse répéta aussitôt :

— Qui es-tu ?

Georges reprit alors :

— Tu es un sot !

Et les mêmes mots lui furent immédiatement renvoyés par la même voix.

Pour le coup Georges se mit en colère, et il adressa des apostrophes de plus en plus injurieuses à l'inconnu qu'il soupçonnait dans le voisinage. L'écho les lui rendit toutes avec la même fidélité. Là-dessus Georges entra dans le bosquet pour chercher l'insolent qu'il y croyait caché et pour se venger de lui. Mais il n'y trouva personne.

Aussitôt il courut à la maison et alla se plaindre à sa mère de ce qui lui était arrivé, disant qu'un méchant polisson s'était caché dans le bosquet et lui avait adressé des injures.

Sa mère lui répondit :

— Cette fois tu as tort ; car tu n'as rien entendu que l'écho de tes propres paroles. Si tu avais crié au bosquet une parole affectueuse, il t'aurait répondu par une parole affectueuse aussi. Il en est de même dans la vie ordinaire. La conduite des autres à notre égard est le plus souvent l'écho de la nôtre envers eux. Si nous agissons honnêtement avec eux, ils agissent honnêtement avec nous. Mais si nous sommes désobligeants, durs et grossiers envers nos semblables, nous ne sommes pas en droit de rien attendre de mieux de leur part.

Selon qu'à la forêt votre voix parlera,
Toujours du même ton la forêt répondra.

X

La source.

Par une chaude journée d'été, le petit Guillaume se promenait dans les champs. Ses joues étaient brûlantes, et il mourait de soif. Tout à coup il arriva près d'une source qui brillait comme de l'argent et qui jaillissait d'un rocher sous le vert ombrage d'un chêne.

Guillaume avait souvent entendu dire qu'il est fort dangereux de boire de l'eau froide quand on a chaud. Mais, sans réfléchir au danger qu'il allait courir, il se rafraîchit avidement à la source glacée. Peu d'instant après, il tomba sans connaissance. Revenu à lui, il se releva et regagna lentement la maison ; il y rentra tout malade et fut saisi d'une fièvre qui le mit en grand péril.

— Ah ! disait-il en soupirant sur son lit de douleur, qui eût dit, à voir cette onde si pure, qu'elle contient un poison si pernicieux ?

Son père, qui l'avait entendu, lui répondit :

— Ce ne sont pas les eaux salubres de cette source qui sont la cause de ta maladie ; mais tu la dois à ta propre imprudence et à l'avidité que tu as mise à en boire.

Dieu créa tout pour notre usage,
Il créa tout pour notre bien.
User des dons de Dieu c'est être sage ;
Mais n'abusons jamais de rien.

XI

Les quatre éléments.

Philippe venait d'atteindre sa quatorzième année. Or, le moment étant venu de faire choix d'un état, il se disait :

— Je veux devenir jardinier. Rien n'est plus agréable que de vivre toujours au milieu de la verdure et du parfum des fleurs.

Il fut donc mis en apprentissage chez un horticulteur. Quelque temps après, il revint à la maison et se plaignit de devoir toujours rester courbé vers la *terre* et parfois même y ramper ; il souffrait au dos et aux genoux ; en un mot, il ne voulait plus du métier de jardinier.

Philippe témoigna le désir de devenir chasseur.

— Quelle vie agréable, disait-il, on doit mener dans l'ombre des forêts vertes !

Mais il ne tarda pas à rentrer chez ses parents, se plaignant de ne pouvoir supporter l'*air* du matin, qui, tantôt humide et nébuleux, tantôt âpre et glacial, lui fouettait le visage.

L'idée lui vint alors d'embrasser l'état de pêcheur.

— Voguer dans une légère nacelle sur la rivière claire et limpide, disait-il, et, sans se fatiguer les jambes, ne prendre d'autre peine que de retirer de l'eau des filets pleins de poissons, voilà qui doit être amusant !

Bientôt il se lassa aussi de ce plaisir.

— C'est un métier malsain, disait-il ; l'eau me répugne tout à fait.

Enfin, il voulut devenir cuisinier.

— Le cuisinier, disait-il, voilà un homme ! Le jardinier, le chasseur et le pêcheur sont obligés de lui livrer les produits de leur travail, et les bons morceaux ne lui manquent jamais.

A peine eut-il goûté de cette profession, qu'il revint encore se plaindre à la maison.

— Tout serait bien, disait-il, si ce n'était le feu. Devant ces fourneaux ardents, il y a de quoi se rôtir ou fondre de chaleur.

Le père ne voulut pas que Philippe choisît pour la cinquième fois un autre métier.

— On ne peut être heureux, lui dit-il d'un ton sévère, qu'en apprenant à supporter avec courage les difficultés de son état. Prétendre se soustraire à tous les désagréments que *les quatre éléments*, la terre, l'air, l'eau et le feu, offrent parfois, c'est vouloir cesser d'être homme et de vivre. La profession que tu as commencé à apprendre, après l'avoir librement choisie, offre d'assez grands avantages ; il te suffira de les reconnaître et de les apprécier, pour que les petits ennuis qui s'y rattachent te paraissent faciles à supporter.

Philippe suivit le conseil de son père, et plus tard,

quand il entendait d'autres gens se plaindre des déboires que présente leur état, il leur rendait le courage en disant :

— Mes amis, j'en ai fait l'expérience moi-même. Je sais ce que c'est. Mais

Jouis du bien que le bon Dieu t'envoie,
Sans envier le sort de ton prochain.
Dans chaque état il est plus d'une joie ;
Dans chaque état il est plus d'un chagrin.

XII

Le pain.

Dans un temps de disette, un homme riche et charitable fit venir dans sa maison une vingtaine d'enfants qui appartenaient aux familles les plus pauvres de la ville.

— Tenez, leur dit-il, dans ce panier il y a autant de pains que vous êtes d'enfants ici ; chacun de vous peut en prendre un. Tous les jours, à la même heure, il vous en sera donné un autre, jusqu'à ce que le bon Dieu nous envoie de meilleurs temps.

Aussitôt les enfants se jetèrent avec avidité sur le panier et se disputèrent les pains, chacun cherchant à s'emparer du plus beau et du plus gros. Puis ils s'en allèrent sans même remercier leur bienfaiteur.

Un seul enfant, la petite Françoise, dont les vêtements,

quoique misérables, étaient cependant d'une grande propreté, s'était tenue discrètement à quelque distance. Elle prit le dernier pain qui fût resté dans le panier ; c'était naturellement le plus petit. Ensuite elle baisa avec reconnaissance la main de l'homme charitable et regagna sa maison d'un pas tranquille et avec un air modeste.

Le lendemain les enfants se comportèrent avec la même grossièreté, et cette fois la pauvre Françoise obtint un pain qui était de moitié moins grand que les autres. Mais lorsqu'elle fut de retour chez elle et que sa mère malade eut entamé le petit pain, il en tomba une quantité de pièces d'argent toutes neuves.

La pauvre femme en fut toute surprise, et dit à sa fille :
— Va sur-le-champ restituer cet argent, car c'est sans doute par mégarde qu'on l'a mêlé à la pâte.

Françoise courut aussitôt reporter les pièces d'argent. Mais l'homme bienfaisant lui dit :

— Non, non, ce n'est pas par mégarde qu'elles ont été mêlées à la pâte. C'est moi-même qui ai fait mettre cet argent dans le plus petit pain, et je l'ai fait, mon aimable enfant, pour vous récompenser. Restez toujours ce que vous êtes, douce, modeste et facile à satisfaire. Celui qui aime mieux se contenter de la plus petite part que de se quereller pour avoir la plus grosse, peut être sûr qu'il lui arrivera plus de bonheur que si son pain était rempli d'argent.

Qui sait se contenter du sort que Dieu lui fait,
Et des biens que Dieu lui dispense,
En lui-même a sa récompense ;
Il a l'esprit tranquille et le cœur satisfait.

XIII

L'eau et le pain.

Dans un temps de grande disette, un jeune garçon très-pauvre, qui se nommait Paul, descendit de la montagne et gagna un village voisin pour demander l'aumône à la porte des riches fermiers. Pierre, fils d'un gros métayer, était assis à la porte de sa maison, tenant à la main un énorme morceau de pain.

— Donne-m'en une simple bouchée, disait le pauvre Paul, car j'ai grand'faim.

Mais Pierre lui répondit avec dureté :

— Passe ton chemin, je n'ai rien à te donner.

Environ une année après, Pierre gravit la montagne pour y chercher une chèvre qui s'était égarée. Il erra longtemps parmi les rochers. Le soleil semblait darder des rayons de feu, et l'enfant était dévoré de soif. Cependant il n'y avait pas la moindre source où il pût se désaltérer.

Enfin il aperçut le pauvre Paul qui, assis à l'ombre

d'un arbre, gardait un troupeau de moutons et avait à côté de lui une cruche pleine d'eau.

— Donne-moi une gorgée d'eau, lui dit Pierre, car j'ai grand'soif.

Mais le petit berger lui répondit :

— Passe ton chemin, je n'ai rien à te donner.

Alors Pierre se rappela qu'il avait un jour impitoyablement refusé une bouchée de pain au pauvre Paul. Aussitôt les larmes lui vinrent aux yeux, et il supplia le petit berger de lui pardonner. Celui-ci se laissa attendrir par cette prière; il pardonna à Pierre, lui tendit sa cruche et lui permit d'étancher sa soif.

Quand Pierre se fut désaltéré, il lui dit :

— Que Dieu te récompense ici-bas et dans le ciel de m'avoir donné cette gorgée d'eau.

Qui donne volontiers et volontiers pardonne,
Du bon et vrai chrétien mérite la couronne.

XIV

Le lait.

Ferdinand, qui appartenait à une riche famille de la ville, était allé se promener à la campagne par une belle journée de printemps. Il entra dans une métairie, et se fit servir une écuelle de lait. Après en avoir payé le prix,

il alla s'asseoir sur l'herbe à l'ombre d'un arbre, émia dans son lait un morceau de pain et se mit à le manger avec délices.

Frédéric, pauvre enfant du village voisin, se trouvait près de là. Amaigri, pâle de misère et de faim, il regardait tristement Ferdinand qui mangeait de si bon cœur. Il eût volontiers pris part à ce modeste repas ; mais il était trop timide pour oser le demander.

Le riche Ferdinand eut bien un moment l'idée de laisser quelque chose pour le pauvre Frédéric ; mais cette bonne inspiration de son cœur, il la réprima presque aussitôt, et il continua à manger avidement sa soupe au lait. Quand il eut vidé l'écuelle qui était de faïence peinte, il aperçut quelques vers tracés sur le fond. Après les avoir lus, il rougit jusqu'au blanc des yeux. Aussitôt il fit remplir une seconde fois l'écuelle et demanda en outre un gros morceau de pain. Puis il pria affectueusement Frédéric de s'approcher, émia lui-même le pain dans le lait et engagea le pauvre enfant à satisfaire son appétit.

— La sentence tracée au fond de l'écuelle, disait Ferdinand, on devrait l'écrire au fond de toutes les assiettes des gens qui sont riches.

En effet, elle était conçue en ces termes :

- « Je ne veux pas qu'on me présente
- « A qui mange à son appétit,

« S'il ne songe et ne compatit
« Au pauvre que la faim tourmente. »

XV

La soupe.

— Notre soupe est vraiment par trop maigre et trop fade aujourd'hui ; il m'est impossible de la manger.

Ainsi parlait la petite Gertrude. Elle ne voulut pas continuer à diner et elle posa sa cuiller sur la table.

— Fais comme tu veux, lui répondit sa mère. Je préparerai pour ce soir une soupe qui sera bien meilleure.

Sur ces mots, elle entra au potager pour tirer des pommes de terre, et chargea Gertrude de choisir les plus grosses et de les mettre dans des sacs avant le coucher du soleil.

Après que toutes deux eurent fini leur besogne, la mère servit la soupe. La petite fille en goûta, et s'écria :

— Ah ! voilà une soupe bien meilleure que celle que nous avons eue à diner.

Et elle en mangea une assiette toute pleine.

Quand Gertrude eut fini de manger, sa mère se prit à sourire et lui dit :

— C'est pourtant exactement la même soupe que tu trouvais si mauvaise à midi. Maintenant elle te semble

excellente, parce que tu as bien travaillé toute cette après-dinée.

Amis, le fainéant se dégoûte de tout.
Mais qui travaille avec courage
Jamais n'éprouve de dégoût.
Le travail, c'est la graisse et le sel du potage.

XVI

L'oie de Saint-Martin.

— C'est aujourd'hui le jour de ma fête, dit le petit Martin à ses frères et à ses sœurs. Ce soir, nous mangerons une oie rôtie.

A la tombée de la nuit, on alluma les lumières, et les enfants tout joyeux s'empressèrent de prendre place autour de la table dressée pour le souper, attendant avec une vive impatience le régal qui leur avait été promis.

Enfin, la servante entra ; et, après avoir regardé l'oie qui rôtissait à la broche devant le feu :

— Il faut encore une petite demi-heure, dit-elle, avant qu'elle soit bonne à manger.

A ces mots, l'impatience gagna les jeunes convives qui se prirent à pleurer. Mais la servante, pour les apaiser, eut recours à une ruse et leur dit :

— Tenez-vous bien tranquilles, car c'est aujourd'hui que le terrible Croquemitaine parcourt les rues pour

chercher les enfants qui ne sont pas sages et les emporter dans son sac. Si vous ne vous taisez pas, je vais lui donner l'oie.

Sans s'inquiéter de ce qu'elle disait, les enfants demandèrent avec plus d'insistance encore qu'on servit enfin l'excellent souper qu'ils attendaient. Alors la servante ouvrit la fenêtre, prit la broche où tenait la volaille et la passa dans la rue en disant :

— Tiens, Croquemitaine, voilà l'oie.

— Grand merci, répondit au même instant une voix rauque qui venait de la rue.

C'était un voleur qui passait précisément devant la fenêtre, et qui, s'emparant de la broche et du rôti, s'enfuit à toutes jambes.

Petits garçons et petites filles se mirent aussitôt à pousser des cris lamentables. A ces cris, leur mère accourut dans la chambre. Quand elle eut appris ce qui s'était passé, elle dit :

— Vous, mes enfants, vous voilà bien justement punis de votre impatience. Aussi vous vous contenterez aujourd'hui d'un potage, au lieu du rôti qu'on vous préparait.

Puis, s'adressant à la servante :

— Quant à toi, lui dit-elle, je t'ai déjà souvent défendu de conter aux enfants cette histoire saugrenue de Croquemitaine. Pour te punir de la sottise que tu as em-

ployée, je retiendrai sur tes gages le prix de l'oie et de la broche.

Soyez raisonnables et doux.
C'est ainsi que toujours dans le monde on avance.
Car la ruse et la violence
Seront toujours les plus mauvais moyens de tous.

XVII

Les épices.

Un prince, qui se promenait à la campagne, fut surpris par une grosse averse, et courut s'abriter dans la chaumière la plus voisine.

Les enfants étaient assis autour de la table, sur laquelle se trouvait une grande écuelle de bouillie, faite de gruau d'avoine. Tous mangeaient de fort bon appétit, et le bonheur brillait sur leurs joues, fraîches comme des roses.

— Comment est-il possible, demanda le prince à la mère, que l'on mange avec un appétit si visible d'un mets aussi grossier, et qu'avec cela on ait l'air si frais et si brillant de santé?

La mère répondit :

— Cela dépend de trois sortes d'épices dont je me sers pour assaisonner cette nourriture. D'abord, il faut que mes enfants gagnent leur dîner par le travail. Ensuite, je ne leur donne rien à manger en dehors des repas, afin

qu'ils aient faim en se mettant à table. En troisième lieu, je les habitue à se contenter de ce que je leur sers, et je me garde de leur faire connaître ce qu'on appelle friandises.

Pour bien dîner, il faut de trois épices fines
Faire à tout ce qu'on mange un assaisonnement.
Et ces trois épices divines
Sont la faim, le travail et le contentement.

XVIII

Le pot de miel.

Un jour, la mère de la petite Marguerite était fort occupée dans sa cuisine, et elle dit :

— Mon enfant, va vite me chercher un citron. Voilà la clef du garde-manger.

Quand la petite fille se trouva dans le garde-manger, elle le parcourut des yeux avec une grande curiosité pour voir s'il n'y avait pas quelque friandisé dont elle pût se régaler secrètement. Elle aperçut bientôt sur une planche un vase où elle savait qu'il se trouvait du miel. Alors, elle se hissa sur la pointe des pieds aussi haut qu'elle put, pour atteindre le pot et y plonger le bout du doigt.

Mais à peine eut-elle introduit le doigt dans le vase qu'elle se sentit pincer d'une manière horrible. Elle poussa un cri de douleur, retira vivement la main et vit

attachée à son doigt une grosse écrevisse qui l'avait saisi avec ses pinces et qui ne voulait pas lâcher prise.

En effet, la mère avait vendu le miel quelques jours auparavant, et, comme le pot se trouvait vide, elle y avait déposé une quantité d'écrevisses, circonstance qu'elle seule connaissait.

Au cri de sa fille, la mère accourut tout effrayée au garde-manger, dégagea des pinces de l'écrevisse le doigt meurtri de l'enfant, et dit :

— Que cette petite punition te soit un avertissement utile. La friandise pourrait avoir pour toi des suites bien plus funestes encore. Il n'y a que trop de gens qui, après s'être habitués à ce défaut pendant qu'ils étaient jeunes, ont dépensé leur argent, détruit leur santé et, ce qui est bien pis encore, perdu leur âme.

La friandise est un défaut
Funeste et digne qu'on le blâme.
On y perd son argent et sa santé bientôt ;
Souvent même on y perd son âme.

XIX

Les remèdes domestiques.

Les parents de Henri étaient fort riches. Ils lui donnaient tout ce qu'il désirait, et le gâtaient de toutes les manières. Mais ils vinrent à mourir de bonne heure, et

le jeune orphelin alla demeurer à la campagne chez son oncle maternel.

Dans le principe il ne put se faire à la vie champêtre. Lorsqu'il était encore dans la maison paternelle, il passait la plus grande partie de son temps à ne rien faire ; ici, il fallait travailler assidûment. Auparavant on lui servait toute sorte de mets recherchés ; maintenant, il lui fallait se contenter d'une nourriture très-simple. Dans la ville, les plaisirs de la société se prolongeaient souvent jusque fort avant dans la nuit ; à la campagne, on allait se coucher à une heure convenable, après avoir terminé les travaux de la journée.

Bien que Henri eût beaucoup de peine à s'habituer à ce nouveau genre de vie, il ne tarda pas à en comprendre les excellents résultats. En effet, naguère il était presque constamment malade, il avait le teint pâle, et il était souvent forcé de prendre des médicaments ; tandis que maintenant il jouissait d'une excellente santé, et devenait vigoureux comme un arbre et frais comme une rose, sans qu'il eût jamais besoin de médecin. Aussi disait-il souvent :

— Mon oncle avait pourtant raison de me répéter sans cesse :

Pour vous garder l'esprit et le corps sains,
Ne cherchez pas bien loin dans la science.

Contentement, travail et tempérance
Sont les trois meilleurs médecins.

XX

La pièce d'or.

1.

Agnès avait atteint le cinquième anniversaire de sa naissance. Son père lui avait fait faire pour ce jour-là une jolie robe neuve et sa mère avait préparé un diner de famille. Le parrain d'Agnès y fut invité, et il donna à sa filleule une pièce d'or étrangère.

Pendant que les parents, après le repas, s'entretenaient de toute sorte de choses avec le parrain, Agnès était sortie de la maison. En ce même moment, une marchande de fruits passait dans la rue avec un grand panier tout rempli de pommes et de poires.

— Voyez donc, dit l'enfant, j'ai là une belle pièce d'or.

— Oh ! regarde, ma petite, la pomme que j'ai là est bien plus belle encore. Cependant, je veux bien te la donner pour ta pièce, parce que tu es si gentille et que je t'aime tant.

L'enfant s'empressa de donner la pièce d'or à la marchande et saisit des deux mains la pomme. Aussitôt la

femme se hâta de partir, et Agnès rentra dans la chambre en sautant de joie :

— Voyez donc, dit-elle, quelle belle pomme rouge j'ai achetée pour mon sou d'or !

La mère jeta les hauts cris, et le père se mit à gronder l'enfant. Mais le parrain dit :

— Mes bons amis, nous ne pouvons pas accuser la chère petite Agnès d'avoir agi d'une manière si peu sensée. Elle ne connaît pas la valeur de la pièce que je lui avais donnée, et une pomme devait naturellement avoir plus de valeur à ses yeux. Mais combien de personnes d'un âge mûr n'y a-t-il pas qui agissent d'une manière plus insensée encore ? Nous savons que les biens de la terre sont vains et périssables, tandis que la piété et la vertu ont seules une valeur inaltérable et éternelle. Et pourtant il se trouve des hommes qui sacrifient parfois à des choses terrestres et futiles, ces biens éternels, les seuls vrais qu'il y ait.

Combien de malheureux nous voyons ici-bas,
Dans leur ignorance profonde,
Pour les biens passagers et frivoles du monde
Échanger ceux du ciel qui ne finiront pas !

2.

Le parrain, qui était un négociant aisé, retourna chez lui. Le soir, la femme aux fruits se présenta, avec son

panier vide, au magasin du négociant. Elle acheta du café et du sucre, mit sur le comptoir la pièce d'or dont elle s'était si frauduleusement emparée et demanda qu'on la lui changeât.

— Oh! oh! dit le marchand, comment cette pièce d'or est-elle entre vos mains? Il n'en circule plus guère de semblables dans le pays. Pour moi, je la connais parfaitement bien, et, par conséquent, je vous connais aussi. Attendez un moment, je vous apprendrai à vendre des pommes à des enfants pour des pièces d'or.

Il ne laissa pas sortir la femme du magasin, et envoya un de ses garçons chercher le commissaire de police. Presque au même instant deux agents arrivèrent qui arrêtèrent la voleuse. Elle fut condamnée, quelques jours après, à être exposée, et on plaça au-dessus de sa tête un écriteau sur lequel on lisait ces mots :

« Celui qui trompe son prochain
« En vain sur l'impunité compte.
« Si ce n'est aujourd'hui, demain
« Il encourt la peine et la honte. »

XXI

La pièce de cinq francs.

Un villageois, nommé Fridolin et très-connu pour sa piété, disait souvent :

— Celui qui aime Dieu de tout son cœur, n'a guère de peine à faire le bien et à éviter le mal.

Il avait un valet de labour qui était d'un caractère très-empporté et qui dans sa colère proférait les blasphèmes les plus affreux. Fridolin l'exhortait souvent à s'efforcer, pour l'amour de Dieu, de se corriger et de vaincre ses emportements. Mais le valet lui répondait toujours :

— Cela m'est impossible. Les bêtes et les gens me contrarient bien trop.

Un matin, Fridolin lui dit :

— Tiens, Mathieu, tu vois cette belle pièce de cinq francs toute neuve. Eh bien, je te la donnerai ce soir si tu restes patient toute la journée et qu'on n'entende aucun blasphème, aucune expression de colère sortir de ta bouche.

Cette proposition plut au valet qui l'accepta avec joie.

Mais les autres domestiques de la ferme se concertèrent entre eux pour lui faire perdre l'écu. Aussi tout ce qu'ils purent dire ou faire ce jour-là n'avait qu'un seul but, c'était d'exciter sa colère. Cependant Mathieu eut le courage de se contenir au point que pas un seul mot de violence ne lui échappa.

Le soir venu, Fridolin lui remit la pièce de cinq francs, mais il lui dit :

— Tu devrais avoir honte d'avoir si bien su vaincre

ton emportement pour une misérable pièce d'argent, tandis que tu trouves impossible de le faire par amour de Dieu.

Touché de ce reproche, Mathieu se corrigea de sa colère, et il ne tarda pas à devenir un modèle de patience.

Si dans l'amour de Dieu tu cherches ton appui,
Si ton cœur s'en pénètre,
Tu trouveras léger et facile aujourd'hui
Ce qu'hier tu trouvais impossible peut-être.

XXII

L'argent bien employé.

Un menuisier probe et laborieux, qui gagnait beaucoup d'argent, se contentait d'une nourriture frugale. Il s'habillait lui et les siens de la façon la plus modeste, et il évitait avec soin toute dépense superflue.

Un jour son voisin le tourneur lui demanda :

— Dites donc, maître menuisier, que faites-vous de tout l'argent que vous thésaurisez ?

— Ce que j'en fais ? dit le menuisier. J'en emploie une partie à payer mes dettes, et l'autre, je la mets à intérêt.

— Bah ! vous plaisantez, répliqua le tourneur. Vous

n'avez aucune dette à payer, ni aucun capital placé à rente.

— Pourtant la chose est comme je vous l'ai dite, reprit le menuisier ; mais laissez-moi vous l'expliquer. Voyez, tout l'argent que mon bon père et ma bonne mère ont dépensé pour moi depuis le jour de ma naissance, je le regarde comme une dette sacrée que je dois leur restituer. Quant à l'argent que je dépense pour bien élever mes enfants et pour leur faire apprendre un état honorable, je le considère comme un capital qu'ils me rembourseront avec intérêts lorsque je serai devenu vieux. De même que mes parents n'ont rien épargné pour bien m'élever, je n'épargne rien pour procurer à mes enfants une bonne éducation ; et, si je regarde comme un devoir filial de rendre à mes parents les bienfaits que j'ai reçus d'eux, j'espère que mes enfants à leur tour s'acquitteront de leur dette envers moi aussi ponctuellement que s'ils s'y étaient engagés par un contrat solennel.

Le bien que nos parents nous font dans notre enfance,
Forme un grand capital dont nous devons, un jour,
Leur payer l'intérêt double, par notre amour
Et par notre reconnaissance.

XXIII

Les richesses mal employées.

Joachim ne possédait qu'une petite métairie ; mais il y vivait heureux avec les siens dans le travail, dans la piété et dans l'économie. Non-seulement il ne manquait de rien, mais il pouvait encore chaque année mettre une petite somme en réserve pour ses enfants.

Un jour, comme il nettoyait le puits qui se trouvait dans sa cour, il y découvrit un grand vase de cuivre profondément enfoui sous le limon, et rempli de pièces d'or et d'argent. Cette trouvaille éblouit Joachim, qui crut avoir tiré du puits le véritable bonheur avec ce trésor.

Aussi, dès ce moment il abandonna à ses domestiques les travaux des champs ; il prit des vêtements plus riches que son état ne le comportait ; il se fit servir des mets délicats et chers ; il commença à boire et à jouer ; il ne songea plus à Dieu ni à l'éternité ; en un mot, il fit si bien qu'en peu de temps, au lieu d'être riche, il se trouva chargé de dettes.

Le mauvais emploi de ses richesses l'avait réduit à la mendicité. Sa petite métairie fut saisie et vendue aux enchères. Sa santé était altérée par la vie déréglée qu'il avait menée, et jusqu'à la dernière étincelle de piété s'était éteinte dans son cœur. Pour comble de malheur, il

se dirigea vers le puits d'où il avait tiré le riche trésor, et il s'y jeta de désespoir.

Être riche paraît aux yeux de bien des hommes
Le sort le plus heureux.
Et pourtant combien l'or à tous tant que nous sommes
Peut faire un sort affreux !

XXIV

La bourse.

1.

Norbert, fils d'un pauvre charbonnier, était un jour assis sous un arbre dans la forêt. Il pleurait, se lamentait et priait avec ardeur. Un seigneur, vêtu d'un habit vert et portant sur la poitrine une étoile d'or, se trouvait précisément à la chasse en ce moment. Il entendit les plaintes du petit garçon, s'approcha et lui demanda :

— Mon enfant, pourquoi pleures-tu donc ainsi ?

— Hélas ! répondit Norbert, ma mère a été longtemps malade. Mon père m'a envoyé à la ville pour payer l'apothicaire, et voilà que j'ai perdu l'argent avec la bourse qui le contenait.

Le seigneur parla un moment à voix basse au chasseur qui l'accompagnait. Puis il tira de sa poche une bourse

de soie rouge, dans laquelle se trouvaient plusieurs pièces d'or toutes neuves, et dit à l'enfant :

— N'est-ce pas cette bourse-ci que tu as perdue ?

— Oh ! non, répondit Norbert, la mienne était bien moins jolie que celle-là, et elle ne contenait pas d'aussi belle monnaie.

— C'est donc celle-ci ? dit à son tour le chasseur en tirant de sa poche une petite bourse de peu d'apparence.

— Ah ! oui, c'est celle-là ! s'écria Norbert tout joyeux.

Aussitôt le chasseur la lui remit, et le seigneur ajouta :

— Mon enfant, puisque tu as prié de si bon cœur et montré tant de probité, je te donne la bourse que voici avec l'or qu'elle contient.

Dieu, dans tous les malheurs, nous tend sa main propice

Quand on le prie avec ferveur,

Et le plus beau trésor du cœur

C'est bien l'amour de la justice.

2.

Un autre garçon, qui s'appelait Étienne et qui était d'un village voisin, entendit raconter cette histoire. Aussitôt qu'il eut appris que le seigneur était de nouveau à la chasse dans la forêt, Étienne s'y rendit et s'assit au pied d'un sapin, se lamentant et criant :

— Oh ! ma bourse ! Oh ! ma bourse ! J'ai perdu ma bourse !

Le seigneur accourut à ces cris.

— Est-ce celle-ci que tu as perdue? demanda-t-il au petit garçon.

— Oui, répondit Étienne, c'est celle-là.

Et il tendit la main pour la saisir.

Mais le chasseur, qui se tenait près du seigneur, lui dit d'un ton sévère :

— menteur effronté! tu as l'audace de vouloir tromper monseigneur? Attends, je vais te payer en autre monnaie.

En disant ces mots, il arracha une branche d'un coudrrier voisin et infligea à l'imposteur le châtement qu'il méritait.

L'imposture, et la tromperie,

Et l'improbité, fuyons-les.

Le trompeur, en dépit de sa supercherie,

Est toujours attrapé dans ses propres filets.

XXV

La bague de diamant.

Un négociant, nommé William, s'était embarqué pour une partie du monde bien éloignée de celle que nous habitons, et, à force de travail et d'intelligence, il y avait amassé une fortune considérable. Après plusieurs années d'absence, il revint dans sa patrie.

Rentré dans son lieu natal, il apprit que ses proches parents se trouvaient précisément tous réunis dans une maison de campagne peu éloignée de la ville et qu'ils devaient y souper ensemble. Il s'empressa d'y aller; dans la joie de son cœur, il ne prit pas même le temps de faire toilette et de remplacer par un habit plus convenable le frac gris qu'il avait porté pendant sa longue traversée et qui s'était singulièrement détérioré.

Lorsqu'il se présenta dans le salon tout étincelant de lumières, ses cousins et ses cousines semblèrent n'éprouver aucune joie à le revoir; car ils s'imaginaient, d'après le frac râpé dont il était vêtu, que le voyageur revenait aussi pauvre qu'on l'avait connu avant son départ.

Un jeune nègre, qu'il avait amené avec lui, fut tellement irrité contre les parents de son maître, qu'il lui dit :

— Ce sont là de bien mauvaises gens, qui n'ont pas même une parole affectueuse pour un ami dont ils ont été séparés pendant si longtemps.

— Attends un moment, lui répondit le marchand à voix basse. Tout à l'heure ils feront une tout autre mine.

En disant ces mots, il tira de sa poche une bague de diamant et la mit à son doigt. Au même instant, toutes les figures s'épanouirent et chacun s'empressa autour du cher cousin William. Celui-ci lui serrait la main, celui-là l'embrassait, tous se disputaient l'honneur de le recevoir et de l'héberger.

— Cette bague, demanda le nègre étonné, a-t-elle donc le pouvoir d'ensorceler les gens ?

— Oh ! non, répondit William. Mais la simple vue de ce diamant, qui vaut mille écus, suffit pour leur faire comprendre que je suis riche, et pour eux les avantages de la fortune passent avant tous les autres.

— Oh ! les aveugles que vous êtes ! s'écria alors le nègre. Ce n'est donc pas ce diamant, mais c'est l'amour de l'argent qui vous a ensorcelés ! Se peut-il qu'un peu de métal jaune et quelques cailloux transparents aient plus de prix à vos yeux qu'un homme aussi noble que l'est mon maître ? En vérité :

Seul l'insensé préfère (et le sage le blâme)
L'éclat des bijoux et de l'or
A l'éclat, plus brillant encor,
Des vertus, ces bijoux de l'âme.

XXVI

La tabatière d'or.

Un colonel, se trouvant à table avec plusieurs officiers qui dinaient chez lui, leur montra une fort belle tabatière d'or qu'il venait d'acheter. Quelques moments après, il voulut prendre une prise. Mais il fouilla vainement toutes ses poches, et, saisi de surprise, il demanda :

— Où donc est ma tabatière ? Messieurs, ayez la

bonté de voir si quelqu'un de vous ne l'a pas mise, par distraction, dans sa poche.

Aussitôt tous les convives se levèrent et retournèrent leurs poches sans que la tabatière reparût. Un seul d'entre eux, le porte-drapeau du régiment, resta assis, tandis que sa contenance et son visage trahissaient un embarras visible.

— Je ne retourne pas mes poches, dit-il. Ma parole d'honneur doit suffire pour prouver que je n'ai pas la tabatière.

Après le repas, les officiers s'en allèrent en secouant la tête, car chacun d'eux tenait le jeune enseigne pour le voleur.

Le lendemain matin, le colonel le fit appeler et lui dit :

— Je viens de retrouver ma tabatière. Le fond de ma poche étant décousu, elle s'était glissée dans la doublure de mon uniforme. Mais dites-moi maintenant pour quel motif vous avez refusé de retourner vos poches, tandis qu'aucun des autres officiers n'a hésité à le faire.

Le porte-drapeau lui répondit :

— Je vous le dirai volontiers, mon colonel, mais à vous seul. Sachez donc que mes parents sont pauvres. Je leur donne la moitié de ma solde, et par motif d'économie je ne dine jamais à l'hôtel. Hier, quand vous me fîtes l'honneur de m'inviter à votre table, j'avais déjà mon petit diner dans ma poche. Je serais mort de con-

fusion si, en la retournant, j'avais fait tomber le morceau de pain bis et le saucisson qui devaient composer mon modeste repas.

Ces paroles émurent profondément le colonel.

— Vous êtes un excellent fils ! dit-il au jeune militaire. Aussi, pour vous aider à soutenir vos parents, je serai charmé de vous recevoir à ma table tous les jours.

Il fit plus. Pour dissiper entièrement les injustes soupçons qui planaient sur le pauvre enseigne, il invita tous les officiers à un grand dîner, proclama devant eux l'innocence du brave jeune homme et lui fit cadeau de la tabatière d'or en témoignage de sa haute estime.

Rendez à vos parents en respect, en amour,
Ce qu'ils ont fait pour vous pendant leur vie entière,
Et vous serez bénis du bon Dieu sur la terre,
Comme vous le serez dans les cieux quelque jour.

XXVII

La tête de pipe.

François Brun était fils d'une pauvre veuve qui habitait un village. Comme il avait une très-belle voix, il fut engagé en qualité de chantre par le maître de chapelle de la cathédrale de la ville. Dès ce moment il se livra avec ardeur à l'étude. Il y consacrait la majeure partie

de la journée, et le soir il donnait des leçons de latin, dont le produit servait à son entretien. Grâce à son intelligence et à son zèle infatigable, il ne tarda pas à obtenir le grade de docteur en droit et le poste de secrétaire du gouverneur de la province.

Le nouveau secrétaire, qui était un homme fort capable, pouvait espérer de parvenir à un emploi plus élevé et même d'épouser la jeune Émilie, fille du gouverneur, lequel l'admettait volontiers à sa table et dans sa famille.

Un jour, comme la grande foire de la ville venait de s'ouvrir, un respectable vieillard, qui était du même village que François et qui connaissait parfaitement ce dernier, se présenta chez le secrétaire et lui dit :

— Monsieur, votre vieille mère est malade ; elle m'a prié d'aller vous voir et de vous demander quelque secours pour elle.

François lui remit une pièce de cinq francs et lui dit d'un air presque fâché :

— Tenez, portez-lui cela.

L'après-dînée du même jour, toute la famille du gouverneur se rendit à la grand'place pour voir les riches étalages de la foire et acheter l'un ou l'autre objet de fantaisie. François, qui l'accompagnait, y avisa une superbe tête de pipe d'écume de mer. Il en eut envie, et la paya vingt francs.

Émilie, qui était une jeune personne aussi belle que

pieuse et noble de cœur, savait que François n'avait envoyé, le matin, à sa mère malade qu'une seule pièce de cinq francs. Bien qu'elle éprouvât pour lui une secrète inclination, elle fut indignée de le voir dépenser quatre fois autant à une simple bagatelle.

Elle ne put s'empêcher d'en parler à son père. Le gouverneur fut saisi d'indignation et dit :

— C'en est fait; je ne puis plus avoir de confiance dans un homme qui, tout capable qu'il est, a si peu de cœur pour sa pauvre mère malade et qui attache tant de prix à satisfaire sa vanité, ses fantaisies et ses caprices.

Dès ce moment François n'eut plus le moindre crédit. Au lieu d'obtenir une belle place de conseiller qu'il ambitionnait, à peine s'il réussit à se faire nommer à un petit emploi dans un village. Depuis ce temps, on n'entendit plus parler de lui.

Qui n'aime ses parents et qui ne les honore
Sur ses pas rarement voit le bonheur éclore.

XXVIII

La montre d'argent.

Augustin, étudiant fort pauvre, se trouvant un jour en voyage, avait été admis à passer la nuit dans un moulin. Un banc, placé dans la chambre du rez-de-chaussée,

lui servait de lit. Vers minuit il se réveilla, et entendit un léger tic-tac contre la muraille. Après s'être dressé sur son séant, il regarda, et aperçut, à la clarté de la lune, une montre accrochée à un clou.

Il éprouva aussitôt une vive tentation de s'emparer de cette montre et de s'enfuir par la fenêtre. Sa conscience, il est vrai, ne cessait de lui répéter ce commandement de Dieu :

— Tu ne voleras point.

Mais le désir de posséder cette belle montre le dominait de plus en plus. Tout à coup Augustin, pour échapper à la tentation, se leva, sauta par la fenêtre et s'éloigna à travers champs.

Quand il eut fait quelques centaines de pas, il se repentit de n'avoir pas emporté la montre, et voulut retourner au moulin. Mais sa conscience lui cria une dernière fois :

— Tu ne voleras point.

Il écouta cette voix, et continua son chemin.

La lune se coucha bientôt, et la nuit devint très-obscur. Augustin s'égara dans une bruyère marécageuse, mais il finit heureusement par atteindre une éminence. Là il se laissa tomber de fatigue, et il ne tarda pas à s'endormir profondément. Vers le lever du jour, des cris affreux le réveillèrent; et, quand il ouvrit les yeux, il frissonna d'horreur et d'épouvante.

En effet, il y avait de quoi frémir : Augustin avait dormi sous un gibet, et au-dessus de sa tête pendait le corps d'un voleur de nuit, autour duquel s'étaient rassemblés une quantité de corbeaux qui poussaient des croassements effrayants. En ce moment le pauvre étudiant crut entendre au fond de son cœur une voix qui lui disait :

— Prends exemple à ce que tu vois. Le sort du malheureux dont voici les restes, serait aussi un jour devenu le tien, si tu avais commencé à voler.

Par un sentiment de reconnaissance, il se laissa tomber à genoux, pria avec ferveur et promit à Dieu de repousser à l'avenir, immédiatement et sans hésiter une seule seconde, toute tentation semblable à celle qu'il avait éprouvée.

Plus la tentation est grande, plus aussi
Nous devons demander au bon Dieu, qu'il nous prête
La force et la vertu qu'il faut pour tenir tête
Au mal, si l'on n'y veut succomber sans merci.

XXIX

Le cordon de montre.

Plusieurs jeunes filles qui fréquentaient une école de tricot et de broderie, avaient résolu de faire vendre, au

profit des pauvres, une partie des ouvrages d'agrément qu'elles avaient faits. Une marchande de la ville, qui tenait un grand magasin de mercerie, prit part à leur bonne œuvre et se chargea de la vente de ces objets.

Une élève très-vaniteuse, qui s'appelait Aldégonde et qui se croyait fort habile à tricoter des ouvrages en perles, se dit un jour :

— Voici une excellente occasion pour moi de voir quel prix on met à mon talent. Les autres élèves me portent envie; la maîtresse elle-même n'est guère bien disposée pour moi. Mais la mercière ne sait pas de qui sont les ouvrages qu'elle s'est chargée de vendre; de sorte qu'elle me dira certainement la vérité.

Aldégonde alla donc au magasin de la marchande, désigna un très-joli cordon de montre, qu'une de ses compagnes avait tricoté, et en demanda le prix.

— Ce cordon-ci, dit la mercière, je ne puis le donner qu'à raison d'un franc et demi.

— Et celui-ci, combien coûte-t-il? demanda Aldégonde en montrant un cordon plus beau encore, qu'une autre élève avait fait.

— Celui-là doit coûter un franc soixante et quinze centimes.

— Et celui-ci? reprit Aldégonde en posant le doigt sur un cordon qu'elle avait tricoté elle-même et qu'elle regardait comme le plus beau de tous.

— Ah ! quant à celui-là, répondit la mercière, je vous le donnerai par-dessus le marché si vous achetez l'un des deux autres.

Aldégonde ne put cacher la confusion dont elle fut saisie à cette réponse. Elle rougit jusque dans le blanc des yeux. Alors la marchande lui dit :

— A présent je m'aperçois, mademoiselle, que c'est vous-même qui avez fait ce cordon. Je regrette beaucoup que le travail en soit si imparfait. Cependant, comme vous n'êtes venue ici que pour savoir la vérité, je vous l'ai dite sincèrement.

Le cœur rempli de vanité
Aime entendre la flatterie.
Au contraire, la modestie
N'aime rien que la vérité.

XXX

La corbeille à tricot.

Il y avait un village où les jeunes filles ne savaient pas même tricoter. Aussi un grand nombre d'entre elles allaient-elles pieds nus. Le bourgmestre de l'endroit eut beau donner des ordres rigoureux pour que les petites filles allassent apprendre à tricoter chez la femme du maître d'école ; il n'obtint aucun résultat. Les unes pa-

raissaient trop maladroites pour se livrer à cette occupation ; les autres se dispensaient, sous toute sorte de prétextes, d'aller à l'école. Sur vingt jeunes filles, une seule avait appris à tricoter avec beaucoup de régularité et d'adresse.

L'instituteur, qui était un homme de grand sens et de cœur, dit un jour :

— Je saurai bien les amener toutes à venir apprendre à tricoter.

Il prit du carton et de joli papier de couleur, en fit une charmante corbeille à tricot et la donna à la petite fille qui tricotait avec tant d'adresse. Alors toutes les élèves n'eurent qu'un désir : c'était de se voir en possession d'une corbeille semblable. Mais l'instituteur dit :

— Aussitôt que vous saurez tricoter, vous en aurez une pareille ; maintenant elle ne vous servirait à rien.

Dès ce moment, les jeunes filles se mirent avec le plus grand zèle à apprendre le tricotage, et bientôt on les vit passer dans le village par troupes, chacune portant au bras une jolie corbeille à tricot, ou se réunir dans la prairie et tricoter avec la plus grande ardeur. Non-seulement chacune d'elles pourvut sa maison de beaux et utiles ouvrages, mais encore elles en fournirent aux villages voisins, et gagnèrent, sans se donner trop de peine, beaucoup d'argent, pendant les heures qu'elles perdaient naguère à bavarder entre elles et à ne rien faire.

Ce que l'on n'obtient point par la sévérité,
On l'obtient quelquefois par de l'habileté.

XXXI

La cassette merveilleuse.

Une maîtresse de maison éprouvait dans son ménage toute sorte de désastres, et son avoir diminuait d'année en année. Enfin elle résolut d'aller consulter un vieil ermite qui demeurait dans la forêt. Après lui avoir exposé le mauvais état de ses affaires, elle lui dit :

— Certainement on m'a jeté un sort, car ce qui se passe dans ma maison est tout à fait extraordinaire. Dites-moi, que faut-il que je fasse pour combattre le mal ?

L'ermite, qui était un jovial vieillard, la pria d'attendre quelques instants et entra dans une petite chambre attenante à sa cellule. Il en sortit quelques moments après, tenant à la main une cassette fermée et scellée d'un cachet.

— Prenez cette cassette, dit-il à la femme ; portez-la, trois fois par jour et trois fois par nuit, dans la cuisine, dans la cave, dans l'étable, en un mot, dans tous les coins et recoins de votre maison : vous verrez bientôt que tout ira mieux. Seulement, ne manquez pas de me la rapporter au bout de l'année.

La bonne femme mît toute sa confiance dans la mystérieuse cassette, et elle eut soin de la porter régulièrement, trois fois par jour et trois fois par nuit, dans tous les coins de sa maison.

Le surlendemain de la visite qu'elle avait faite à l'ermite de la forêt, elle descendit à la cave et rencontra dans l'escalier le domestique qui venait de dérober une cruche de bière. A une heure fort avancée de la nuit, elle surprit, dans la cuisine, les servantes en train de se régaler d'omelettes. En visitant l'étable et l'écurie, elle vit que les vaches étaient enfoncées jusqu'à mi-jambe dans le fumier et que les chevaux, nourris de foin au lieu d'avoine, n'avaient pas été étrillés depuis plusieurs jours. Bref, à chaque pas qu'elle faisait, elle découvrait un nouvel abus, et chaque fois elle put constater une nouvelle cause de ruine.

Quand l'année fut écoulée, elle retourna dans la forêt avec la cassette et dit à l'ermite :

— Oh ! maintenant tout va mieux dans ma maison. Aussi je vous prie de me laisser encore la cassette pendant une année, car elle renferme un remède vraiment merveilleux.

Alors l'ermite se prit à rire, et lui répondit :

— Cette cassette, je ne peux pas vous la laisser ; mais le remède qu'elle renferme, je vais vous le donner.

Il ouvrit aussitôt la cassette, et, à la grande surprise

de la femme, il en tira un petit carré de papier blanc sur lequel étaient écrits ces mots :

« Veux-tu que toute chose en ta maison prospère?
« Que ton œil soit partout, voilà le seul mystère. »

XXXII

Le taffetas.

Adèle, fille d'un cordonnier, dirigeait le ménage de son père, qui était veuf. Elle était active et fort entendue dans la conduite d'une maison; mais elle aimait beaucoup trop la toilette. Un jour, voulant se faire faire une robe, elle acheta dix aunes de taffetas cramoisi, à cinq francs l'aune. Elle le montra à son père, qui ne voulait pas que sa fille eût une mise recherchée, et qui, d'ailleurs, ne connaissait pas le prix des étoffes de soie; mais elle lui fit accroire que ce taffetas coûtait seulement deux francs et demi l'aune. Elle ne cessa de le prier jusqu'à ce qu'il lui eût donné vingt-cinq francs, et cinq francs en sus pour la façon de la robe.

Transportée de joie, Adèle prit les trente francs, y ajouta vingt autres francs qu'elle avait eu beaucoup de peine à économiser, et courut payer au marchand l'étoffe qu'elle avait achetée.

Pendant qu'elle était dehors, un juif qui faisait le commerce des cuirs, entra chez le cordonnier. Il aperçut le beau taffetas, et demanda combien il coûtait l'aune.

— Ce taffetas est bien cher; il coûte deux francs et demi l'aune, répondit le père d'Adèle.

— Mais cette étoffe n'est pas trop mal, répondit le juif, et je vous en donnerais volontiers tout de suite trois francs l'aune.

Le cordonnier accepta le marché. Après avoir compté l'argent sur la table, le juif mit le taffetas dans son sac et partit, enchanté de la bonne affaire qu'il avait faite.

A la rentrée d'Adèle, son père lui dit :

— Ma fille, tu vas être bien contente. Pendant ton absence, j'ai fait un excellent marché pour toi. J'ai vendu ton taffetas à un juif à raison de trois francs l'aune! Tu as donc gagné net un demi-franc par aune, et tu peux maintenant aller choisir une étoffe plus belle encore.

En entendant ces mots, Adèle, consternée, devint pâle comme une morte. Dans le premier moment de surprise, elle s'écria, en joignant les deux mains :

— Ah! mon Dieu! quelle perte!

Alors le père soupçonna qu'elle avait menti d'abord. Elle avoua, en effet, en versant beaucoup de larmes, qu'elle avait payé cinquante francs les dix aunes et qu'elle perdait ainsi vingt francs.

Mais le père lui dit :

— Te voilà punie de ton mensonge. C'est par ta propre faute que tu viens de perdre l'argent que tu avais si laborieusement économisé. Quant à moi, je reprends les trente francs que le juif m'a payés ; et, parce que tu m'as si effrontément trompé, tu n'auras plus un centime pour une robe de si grand prix.

Gardons-nous de mentir, car rien n'est aussi vil,
Et filer le mensonge est faire un mauvais fil.

XXXIII

Le beau chapeau de taffetas.

Un riche seigneur qui habitait la campagne était venu en ville, et se trouvait dans un grand magasin de modes afin d'acheter pour sa femme un chapeau qu'il voulait emporter à son château.

— Je vous laisse, dit-il à la marchande de modes, le soin de choisir le plus beau que vous ayez dans votre magasin.

Aussitôt la femme tira d'un carton le plus superbe chapeau qu'elle eût. Il était orné des plus belles fleurs artificielles qu'on pût voir.

— En vérité ! s'écria le seigneur, voilà un chapeau

magnifique. Il me plait extraordinairement. Combien en demandez-vous ?

— Rien du tout, monsieur, répliqua la marchande ; car ce chapeau est payé depuis longtemps.

— Que voulez-vous dire par là ? reprit le seigneur. Je ne vous comprends pas.

La femme lui répondit :

— Peut-être vous vous souviendrez encore que, vous trouvant au marché aux fruits, vous achetâtes, il y a bien des années, des oranges à une petite fille très-pauvrement vêtue. Vous remîtes à cette enfant un napoléon en lui demandant de vous rendre le reste. Mais elle vous répondit que, sa mère étant malade, elle était venue au marché sans autre chose que son panier de fruits et qu'elle n'avait pas de quoi rendre le surplus de la pièce d'or. Alors vous lui dites : — « Eh bien, le reste est pour ta mère malade. » Ce don généreux fut un trésor pour la mère et pour l'enfant ; car, sans votre bonté, elles n'auraient pu continuer leur petit commerce de fruits. Un heureux mariage mit plus tard en possession de ce magasin la pauvre jeune fille dont vous aviez si noblement secouru la mère ; et cette jeune fille c'est moi. Aussi, monsieur, veuillez me faire la grâce d'accepter ce chapeau comme une faible marque de ma reconnaissance.

Le seigneur fut aussi stupéfait que ravi de ce qu'il venait d'entendre.

— Je veux que ma femme aussi fasse votre connaissance, dit-il à la marchande ; venez donc, je vous prie, nous voir à notre château pendant ce printemps.

Mais, avant que la marchande de modes eût pu se rendre à la campagne, l'épouse du gentilhomme était déjà venue la voir pour lui offrir son amitié.

Quelle belle vertu c'est que la bienfaisance !
Mais une autre aussi belle est la reconnaissance.

XXXIV

Le cordon de perles.

Une dame de qualité était invitée avec ses deux filles à une noce qu'on célébrait dans une maison de chasse du prince, située au milieu d'une grande forêt. Elles s'y rendirent magnifiquement habillées et parées de bijoux et de perles.

A l'entrée de la forêt, le carrosse où elles se trouvaient rassa de trop près un énorme buisson d'épines. Une branche accrocha la coiffure d'une des demoiselles et rompit un cordon de perles qui était mêlé à sa chevelure, de sorte que les perles roulèrent de tous côtés sur la route.

Aux cris qu'il entendit, le cocher arrêta immédiatement les chevaux ; la dame, ses filles et les domes-

tiques qui les accompagnaient, descendirent de la voiture et mirent plus d'une heure à rechercher les perles dans l'herbe et dans les broussailles. Les deux demoiselles allaient évidemment arriver trop tard au festin de noces, et elles s'en montraient fort chagrines, quand tout à coup on vit un bûcheron presque hors d'haleine accourir de l'intérieur de la forêt.

— Mesdames, dit-il, cessez de vous affliger de l'événement qui vous arrête ici, et rendez-en plutôt grâce à Dieu; car une bande de brigands se trouve en embuscade dans la forêt pour guetter votre passage. J'ai voulu vous prévenir du danger qui vous menace; mais je n'ai pu arriver ici qu'en faisant de longs détours, cette bande étant échelonnée dans toutes les parties de la forêt. Si vous n'aviez pas été retenues en cet endroit, vous auriez été entièrement dévalisées et peut-être même auriez-vous perdu la vie.

La dame récompensa généreusement le bûcheron, ordonna au cocher de retourner immédiatement chez elle, et dit à ses filles :

— Oh! mes chères enfants, quelle sagesse Dieu met à diriger toutes choses! Notre vie à nous toutes a tenu à ce mince cordon de soie auquel les perles étaient enfilées. S'il ne s'était pas rompu, nous serions peut-être mortes à l'heure qu'il est. Le retard que cet accident nous a occasionné, si désagréable qu'il nous ait paru, a été un

grand bonheur pour nous. C'est ainsi que toutes les contrariétés, grandes ou petites, qui nous arrivent, tournent à notre avantage.

Si nous savions pourquoi Dieu parfois à l'épreuve
Nous met par quelque affliction,
Nous saurions qu'il ne veut nous donner qu'une preuve
De sa profonde affection.

XXXV

La petite croix d'ébène.

La petite croix que Thérèse avait reçue en cadeau, était charmante. Elle était faite de bois d'ébène, et aux quatre extrémités il y avait de petites pommettes d'or. La jeune fille la portait au cou à un ruban de soie bleue.

Un jour, la traverse de la petite croix s'étant détachée, Thérèse pria son père de la réparer.

— Je le ferai bien volontiers, lui dit celui-ci, et en même temps je t'enseignerai comment tu dois t'y prendre pour faire en sorte qu'aucune contrariété au monde ne devienne une croix, c'est-à-dire un sujet d'affliction pour toi. Tiens, regarde bien, mon enfant : cette traverse ôtée, il ne reste que la grande branche et il n'y a plus même de croix. Pour en faire une croix, il faut y ajouter la traverse. Il en est de même de toute contrariété de l'es-

pèce de celles que nous appelons communément croix. La volonté de Dieu en est la branche principale ; mais notre volonté, qui cherche souvent à s'opposer à celle de Dieu, c'est la traverse. Ainsi, à chaque contrariété que tu éprouveras dans la vie, ôte la traverse, c'est-à-dire sacrifie ta volonté à celle du Seigneur, et tu verras qu'il n'y a plus de croix, la volonté de Dieu seule restant.

Obéis au Seigneur. A sa volonté sainte
Soumets ta propre volonté.

Tu ne trouveras plus ni murmure ni plainte
S'il impose une croix à ton cœur attristé.

XXXVI

Le miroir.

Mathilde était d'un caractère extrêmement emporté. Sa mère lui représentait souvent avec sévérité combien la colère est horrible, pernicieuse et condamnable, et elle l'exhortait avec douceur à se modérer. Mais Mathilde ne se corrigeait pas.

Un jour, elle était assise devant une petite table à ouvrage sur laquelle se trouvait un joli vase de porcelaine rempli de fleurs. Son frère, qui était auprès d'elle, poussa par malheur à la table en jouant, et le vase tomba en

mille pièces sur le parquet. La jeune fille entra aussitôt dans une colère qui la mit tout à fait hors d'elle-même. Ses yeux étincelaient, les veines de son front étaient gonflées et tout son visage semblait décomposé.

La mère prit à la hâte un miroir et le tint devant le visage de Mathilde. Celle-ci fut effrayée en s'y regardant. Sa colère s'apaisa au même instant, et la pauvre enfant se prit à pleurer.

— As-tu vu maintenant combien la colère rend affreux ? lui demanda sa mère. Si tu prends l'habitude funeste de t'y abandonner, ton visage prendra peu à peu les traits repoussants que tu viens de voir, et toute expression de douceur en disparaîtra.

Depuis ce moment, Mathilde prit à cœur les exhortations de sa mère, et elle mit en œuvre tous ses efforts pour parvenir à vaincre son penchant à la colère. Elle devint un modèle de douceur, et la douceur la rendit plus belle encore.

Sa mère lui disait souvent :

— Il en est de même des vices et des vertus que de la colère et de la douceur.

Le visage toujours est le miroir de l'âme.

Le vice y met le trouble et la laideur.

Tandis que la vertu, cette douce splendeur,

Y fait luire un rayon de sa céleste flamme.

XXXVII

Le portrait.

Il y a plusieurs centaines d'années, un marchand, qui possédait une fortune considérable, mourut dans une ville d'Orient. A la vérité, on savait qu'il avait laissé un fils qui se trouvait en voyage; mais personne ne connaissait les traits de l'absent.

Quelque temps après, trois jeunes gens arrivèrent dans la ville; chacun d'eux soutenait qu'il était le fils unique et l'héritier légitime du marchand décédé. Alors le juge se fit apporter un portrait, fort ressemblant, du père, et dit aux trois prétendants :

— Celui d'entre vous qui touchera avec une flèche le signe que je trace ici sur la poitrine de ce portrait, celui-là sera mis en possession de l'héritage.

Le premier prit un arc et une flèche, visa le portrait et le toucha à la poitrine non loin du signe que le juge y avait tracé.

Le second, à son tour, décocha la flèche et atteignit le portrait plus près encore du signe.

Enfin le troisième se mit à viser. Mais tout à coup il se prit à trembler de tous ses membres. Il pâlit, éclata en larmes, et jeta loin de lui l'arc et la flèche, en s'écriant :

— Non ! non ! je ne saurais tirer. J'aime mieux perdre tout l'héritage de mon père.

Alors le juge lui dit :

— Noble jeune homme, toi seul tu es le fils et l'héritier légitime du mort. A coup sûr, ce ne sont pas ceux-là qui ont tiré si juste. Un véritable enfant est incapable de percer d'une flèche le cœur de son père, même dans un portrait.

Béni l'enfant au cœur religieux
Qui, sans s'inquiéter d'aucune chose au monde,
Tient ceux-là les premiers dans son amour profonde
Par qui son œil s'ouvrit à la clarté des cieux !

XXXVIII

La robe neuve.

A l'occasion de la fête de Noël, M^{me} de Thalheim fit faire pour sa fille Apolline une robe neuve de satin couleur bleu de ciel. La veille du saint jour, à une heure assez avancée de la soirée, le tailleur apporta cette robe si impatientement attendue. Apolline la mit aussitôt pour essayer si elle lui allait bien, et, à sa grande joie, elle la trouva faite à ravir.

En comptant au tailleur le prix de ce riche vêtement, M^{me} de Thalheim dit à sa fille :

— Il fait bien froid ce soir. Donne donc à ce brave homme un petit verre de notre bonne liqueur. Mais allume une bougie, car il fait déjà entièrement noir, surtout dans le petit cabinet.

Apolline revint, un moment après, un flacon à la main, offrit au tailleur un petit verre qu'elle venait de remplir et resta toute joyeuse devant l'homme, prête à remplir le verre une seconde fois. Le tailleur absorba d'un trait la liqueur ; mais au même instant il la rejeta en faisant une horrible grimace.

Apolline avait négligé d'allumer une bougie comme sa mère le lui avait recommandé, et dans l'obscurité, au lieu du flacon de liqueur, elle avait pris un flacon d'encre. Aussi sa belle robe couleur bleu de ciel fut-elle parsemée du haut en bas de taches d'encre, les unes petites, les autres grandes, de sorte qu'il n'était plus possible de la mettre. La pauvre enfant pleurait à chaudes larmes. Mais sa mère lui dit :

— Voilà une suite de ta désobéissance. Aussi demain tu iras à l'église avec ta vieille robe, et d'ici à un an tu n'en auras plus une neuve.

Le père, qui venait précisément d'entrer, fit encore sur cet accident une réflexion très-judicieuse.

— L'insensé, dit-il, qui préfère les ténèbres à la lumière et l'ignorance à l'intelligence, peut reconnaître ici la justesse de cette maxime :

Lorsqu'il manque de la lumière
Dans l'esprit et dans la maison,
On peut être certain de faire
Fautes et taches à foison.

XXXIX

Le vieux manteau.

Durant la guerre, plusieurs soldats entrèrent dans un village et requirent un guide qui pût leur montrer leur chemin. Un pauvre journalier fut désigné pour les accompagner. Il faisait très-froid, la neige tombait à gros flocons, et la bise soufflait avec une violence extrême. Aussi le pauvre homme supplia-t-il les villageois de lui prêter un manteau. Mais aucun ne voulut accéder à sa prière.

Seul, un vieillard eut pitié du journalier et lui prêta son manteau : c'était un pauvre ouvrier forgeron, étranger à la commune, où les événements de la guerre l'avaient forcé à chercher un refuge, et qui y gagnait péniblement sa vie en exerçant son métier.

Après lui avoir serré la main, le guide partit avec les soldats.

Mais, le soir étant venu, on vit entrer au grand trot dans le village un jeune et bel officier de cavalerie, revêtu d'un superbe uniforme et une croix d'honneur sur

la poitrine. Quel fut l'étonnement général, surtout quand il demanda à être conduit auprès du vieillard qui avait prêté son manteau au journalier ! En apercevant l'officier, le généreux forgeron poussa un cri de joie :

— O mon Dieu ! voilà mon fils Rodolphe !

En disant ces mots, il courut au-devant du jeune homme et le serra avec émotion sur son cœur.

Plusieurs années avant cet événement, Rodolphe avait été forcé d'entrer dans l'armée, et, grâce à ses talents distingués, à sa loyauté et à sa bravoure, il était parvenu au grade d'officier. Depuis son départ, il n'avait plus reçu de nouvelles de son père, qui avait exercé la profession de maître forgeron dans un gros bourg d'où il s'était vu obligé de s'enfuir pour échapper aux désastres de la guerre. Mais le fils avait reconnu le vieux manteau sur les épaules du journalier et appris de celui-ci que le vieillard avait trouvé un asile dans le village et qu'il y vivait modestement du produit de son travail.

Le père et le fils pleurèrent longtemps de joie, et les gens qui les entouraient ne purent s'empêcher de pleurer avec eux. Rodolphe passa la nuit auprès du vieillard, et leur causerie se prolongea jusqu'au lever du jour. Alors il prit congé de son père, l'embrassa affectueusement, et partit, après lui avoir remis une bonne somme d'argent et promis de ne le laisser manquer de rien.

Quant aux habitants du village, ils reconnurent la main de Dieu dans ce qui s'était passé, et ils se dirent entre eux :

— Parce que ce vieillard a été si charitable, Dieu a eu pitié de lui et lui a fait retrouver son fils qui l'a tiré de la détresse où il était.

Celui qui prend en pitié la misère,
La misère de son prochain,
Peut être sûr que Dieu, comme un bon père,
A son tour lui tendra la main.

XL

Les souliers.

Conrad était un pauvre chevrier. Son salaire était si modique, qu'il n'y trouvait pas même de quoi s'acheter une paire de souliers. Aussi souffrait-il cruellement du froid aux pieds ; car on était à la fin de l'automne, et la saison était pluvieuse et glaciale.

Un jour il vit sortir de la forêt un homme qui avait déjà été condamné deux fois à la prison pour vol et qui lui dit :

— Mon métier est bien autrement lucratif que le tien. Si tu veux entrer à mon service, je te donnerai une paire de souliers neufs. Pourvu d'une bonne chaussure, tu ne

souffriras plus autant du froid, et tu ne devras plus marcher pieds nus dans la boue.

Mais le jeune chevrier lui répondit :

— Non. J'aime mieux marcher pieds nus et rester honnête, que de me faire par le crime un meilleur sort. Il vaut mieux se salir les pieds dans la fange, que de se souiller les mains et l'âme par de mauvaises actions.

Quand on est pauvre, mais honnête,
Mieux vaut un cœur probe et loyal
Qu'être riche et toujours en fête
Dans l'injustice et dans le mal.

XLI

Le clou de soulier.

Un laborieux cloutier, qu'on appelait Sans-Repos, était assis toute la journée dans son atelier, et il martelait si vaillamment le fer, que les étincelles jaillissaient autour de lui comme une pluie de feu.

Le fils de son riche voisin, M. de Berg, venait le voir chaque jour et restait, pendant des heures entières, à le regarder travailler.

— Tenez, mon jeune monsieur, lui dit un matin le cloutier, vous devriez bien apprendre, par forme de

passer-temps, à faire aussi des clous. Qui sait à quoi cela peut vous servir quelque jour ?

Le jeune homme, à qui son oisiveté pesait, consentit à faire ce que lui disait le vaillant ouvrier. Il s'assit, en riant, à l'enclume, et il devint bientôt assez habile pour façonner un excellent clou de soulier.

Le vieux M. de Berg mourut, laissant une fortune considérable. Son fils la recueillit, mais la guerre ne tarda pas à venir l'en dépouiller. Privé de ses biens, il fut encore forcé d'émigrer, et il arriva dans un village fort éloigné de sa patrie. Dans le même endroit, il y avait plusieurs cordonniers qui portaient, chaque semaine, de grosses sommes d'argent à la ville pour y acheter des clous de soulier, et qui souvent même ne pouvaient s'en procurer pour leur bel argent ; car on faisait dans toute la contrée des milliers de chaussures pour l'armée.

Le jeune M. de Berg, qui se trouvait dans une grande misère, songea alors qu'il s'entendait fort bien à l'art de façonner des clous de soulier. Il offrit aux cordonniers de leur en fournir une grande quantité, s'ils voulaient l'aider à établir un atelier. Ils l'y aidèrent en effet, et dès ce moment, il put gagner très-honorablement sa vie.

— C'est pourtant une bonne chose, disait-il souvent, que de savoir un métier, quand même il ne consisterait qu'à faire un clou de soulier. Aujourd'hui j'en retire plus

d'avantage que de mon vaste domaine que je n'aurais pas donné pour cinq cent mille francs.

La fortune est changeante et peu sûre souvent.
Sur des biens passagers compter ce n'est, en somme,
Que compter sur le vent :
Un utile métier nourrit toujours son homme.

XLII

Les sept baguettes.

Un père avait sept fils qui ne s'entendaient guère entre eux. Ils vivaient en si mauvaise intelligence, que les disputes et les querelles leur faisaient souvent négliger le travail. Les choses en vinrent au point que plusieurs voisins avides songeaient déjà à profiter de la désunion de cette famille, et à circonvenir le père pour l'amener à déshériter ses propres enfants et à laisser ses biens à des étrangers.

Un jour, le vénérable vieillard fit venir ses sept fils devant lui. Il leur montra sept baguettes solidement liées ensemble, et dit :

— A celui d'entre vous qui cassera en deux ce faisceau de baguettes, je compterai à l'instant même cent pièces de cinq francs.

Tous essayèrent successivement leurs forces, et cha-

cun d'eux, après avoir vainement tenté de rompre le faisceau, répondit :

— Il est impossible de le briser.

— Cependant, répliqua le père, rien n'est plus facile. Tenez, voyez seulement.

En disant ces mots, il délia le faisceau et rompit sans la moindre peine chacune des sept baguettes.

— Eh ! s'écrièrent alors les fils, de cette façon-là rien n'est plus aisé. Les mains d'un enfant en viendraient facilement à bout.

Alors le père leur répondit :

— Mes fils, ces sept baguettes sont votre image. Aussi longtemps que vous resterez unis comme elles l'étaient dans ce faisceau, vous serez forts, et personne ne pourra vous dominer. Mais, si le lien de la concorde qui doit vous unir se brise, vous aurez le sort de ces baguettes qui gisent là rompues à vos pieds.

La maison, la cité, le pays tout entier

S'affaiblissent par la discorde.

S'ils se tiennent unis, rien ne les fait plier.

Rien ne brise un faisceau lié par la concorde.

XLIII

La chaîne.

Simon était un garçon de peu de probité, et il ne valait guère mieux qu'un voleur. A la vérité, il ne volait pas directement; mais quand il trouvait quelque chose, il le gardait toujours, quoiqu'il sût fort bien à qui cet objet appartenait.

Un matin, il passa devant l'atelier d'un serrurier, et aperçut, non loin de la porte, sur le pavé de la rue, une belle chaîne de fer qu'on paraissait avoir perdue. Simon regarda d'abord à droite et à gauche pour s'assurer que personne ne le voyait, puis il saisit rapidement la chaîne. Mais au même instant il poussa un cri affreux, et la laissa retomber sur le pavé. La chaîne était encore presque rouge, et le malheureux s'était horriblement brûlé les doigts.

Le serrurier, qui avait jeté la chaîne sur le pavé afin qu'elle pût s'y refroidir, accourut au cri de Simon et lui dit :

— Ah! tu as bien mérité d'avoir tes doigts de voleur brûlés. De crainte qu'il ne t'arrive pis encore, retiens bien ceci :

Ne touche pas au bien d'autrui.
Y mettre une main imprudente,

C'est toucher à la chaîne ardente,
Comme tu l'as fait aujourd'hui.

XLIV

La corde.

Deux petits mendiants, Guy et Nicolas, trouvèrent sur la grand'route une vicille corde. Les voilà se disputant cette mince trouvaille et se querellant de façon à faire retentir de leurs cris la vallée et la montagne. Guy tenait la corde par un bout, Nicolas par un autre, et chacun d'eux s'efforçait de l'arracher des mains de son compagnon. Ils tirèrent si longtemps et si fort, que la corde finit par se rompre : au même instant tous deux tombèrent sur le pavé et roulèrent dans la boue.

Un homme, qui était survenu dans ces entrefaites, leur dit :

— Voilà ce qui arrive aux gens qui se querellent. Ils commencent par faire grand tapage et par engager une violente dispute pour un mince objet. A la fin, qu'y gagnent-ils l'un et l'autre ? Rien, si ce n'est qu'ils en sortent couverts de honte et de confusion, de même que vous l'êtes de boue.

Vivons toujours en paix et fuyons les querelles,
Tout lien se brise par elles.

De disputes vous occuper,
C'est tirer aux deux bouts d'une corde et tomber.

XLV

La foire.

Une dame qui habitait la campagne et qui possédait une assez belle fortune, n'avait pas d'enfants. Aussi, avait-elle conçu le projet d'adopter une jeune fille sage et laborieuse et de la choisir dans sa famille, qui était établie dans la ville voisine.

Elle y alla donc un jour. Mais à peine y eut-on connaissance de son intention, que plusieurs jeunes personnes, qui étaient ses parentes, vinrent la trouver pour se recommander à sa bienveillance.

La dame ne voulut, pour le moment, prendre aucune décision. Mais elle donna à chacune des jeunes filles une pièce d'argent en disant :

— Aujourd'hui c'est jour de foire. Allez à la grand-place, et achetez-vous ce qui vous sera le plus agréable. Ensuite vous reviendrez me montrer ce que vous aurez choisi.

Les jeunes filles partirent au même instant, et elles revinrent bientôt toutes joyeuses. Presque toutes avaient acheté des rubans de couleur, des colliers de perles étincelantes, des résilles de soie toutes brodées d'or, ou

d'autres objets de toilette, et elles montrèrent à leur tante ces brillantes frivolités.

Une seule, la pauvre Augustine, n'avait rien acheté de semblable. Mais elle avait choisi un petit livre de prières, une quenouille et une boîte d'aiguilles.

Ce choix plut beaucoup à la dame. Aussi prit-elle Augustine par la main en lui disant :

— Chère enfant, je me réjouis de te voir de bonne heure diriger ta pensée vers le travail et la prière. Les autres m'ont prouvé clairement, par leurs choix frivoles, qu'elles attachent plus d'importance à la toilette et à la vanité qu'à la piété et au travail. Dès ce moment tu es ma fille d'adoption. Continue à être ainsi, mon enfant. Deviens toujours plus pieuse et meilleure, sois toujours plus laborieuse, et le bon Dieu ne cessera d'être avec toi et sa grâce te suivra en tous lieux. Le goût du travail et l'amour de la prière ornent mieux une jeune fille que les plus riches joyaux et les plus belles parures.

Fuyons et laissons là toute frivolité.

Futilités, arrière ! arrière !

Car les plus beaux atours ce sont la piété

Et le travail et la prière.

XLVI

Les masques.

Un gentilhomme avait réuni plusieurs convives à un magnifique souper. Pendant qu'ils étaient à table, ils virent entrer dans la salle à manger deux masques qui n'étaient guère plus grands que des enfants de cinq à six ans, et dont l'un représentait un grand seigneur, l'autre, une dame de qualité. Le premier était vêtu d'un habit écarlate brodé d'or ; sa perruque à bourse était poudrée à blanc, et il tenait à la main un chapeau bordé d'un galon d'or. Sa compagne portait une robe de satin jaune parsemée de paillettes d'argent ; elle avait pour coiffure un joli petit chapeau orné de plumes blanches, et tenait un éventail à la main. Tous deux exécutèrent une danse fort gracieuse, et firent avec une aisance extrême les pas les plus difficiles. Les convives ne purent assez admirer l'élégance et l'habileté des deux danseurs, et il n'y eut personne qui ne fût émerveillé de ces deux charmants enfants.

Alors un vieil officier, qui se trouvait parmi les convives, prit sur la table une pomme et la jeta entre les danseurs. Au même instant, le petit monsieur et la petite dame s'élançèrent vers la pomme et se la disputèrent avec un incroyable acharnement. Dans la lutte, ils s'ar-

rachèrent mutuellement le masque et la coiffure, — et, qui l'eût cru? au lieu de deux charmants enfants, on reconnut en eux deux singes d'une laideur extraordinaire. A cette vue, tous les convives partirent d'un éclat de rire qui retentit dans la salle. Mais le vieil officier leur dit d'un air grave et sérieux :

— Les singes et les fous ont beau se parer avec magnificence, on ne tarde pas à reconnaître ce qu'ils sont.

A quoi nous sert d'être vêtu
De beaux habits d'or et de soie,
Si dans ce luxe qu'on déploie
Manquent l'esprit et la vertu?

XLVII

Le trésor de la forêt.

Ambroise était allé voir sa grand'mère dans un village voisin. Elle lui donna une corbeille de pommes. Le soir, comme il regagnait sa maison et traversait la forêt, il vit, au pied d'un vieux chêne, quelque chose qui brillait comme de l'argent.

— Ah ! mon Dieu ! voilà un trésor ! s'écria-t-il.

Au même instant, il renversa la corbeille qu'il portait sur la tête, la remplit du trésor qu'il venait de trouver, et retourna tout joyeux à la maison.

Mais le lendemain, quand il examina sa trouvaille à

la lumière du jour, il se prit à regretter ses belles pommes qu'il avait laissées dans la forêt et que les sangliers avaient sans doute mangées pendant la nuit ; car il n'avait rapporté dans sa corbeille que quelques morceaux de ce bois pourri dont la lumière phosphorescente nous frappe parfois dans l'obscurité.

De bien des bonheurs que l'on vante
Et qu'on recherche avec amour,
Fuit l'apparence décevante
Quand ils sont mis dans leur vrai jour.

XLVIII

Le cadeau de fête.

Cécile venait d'atteindre sa quatorzième année, et on fêtait l'anniversaire de sa naissance. Son père, sa mère, ses frères et ses sœurs la félicitèrent et lui firent de riches cadeaux. Quant à sa grand'mère, elle lui donna une simple couronne de violettes, autour de laquelle était tourné un cordon de perles, attaché au moyen d'un nœud de ruban.

— Ma chère enfant, lui dit-elle avec bonté et d'un cœur ému, puissent ces perles être le symbole de tes vertus et ces violettes l'emblème de ta modestie !

Mais Cécile jeta un regard de dédain sur la couronne et se dit en elle-même :

— J'attendais de ma grand'mère quelque chose de plus important que ces fleurs qui se trouvent partout dans les bois et que ces méchantes perles dont l'éclat n'est rien auprès de celui des perles de verre les plus communes.

Elle prit la couronne, s'empressa de la mettre sur la tête de sa petite sœur, qui était à côté d'elle, et lui dit avec un rire moqueur :

— Ma petite Juliette, cette couronne bleue est d'un effet charmant sur tes cheveux blonds. Pour moi, je ne savais qu'en faire ; mais pour une enfant comme toi, c'est un cadeau magnifique.

Aussitôt la grand'mère ajouta :

— Ta sœur a raison. Ce cadeau convient mieux à une enfant modeste et sans prétention qu'à une demoiselle orgueilleuse et intéressée. Ces perles, dont Cécile ne connaissait pas la valeur et que je lui avais données pour ce motif, sont des perles véritables : je les ai payées quatre cents francs. Ta sœur, qui ne trouvait pas ce cadeau digne d'elle, s'est elle-même infligé la punition que méritaient son orgueil et son caractère intéressé. Quant à toi, ma bonne petite Juliette, remarque bien et n'oublie jamais la sentence qui est brodée en lettres d'or sur ce ruban rose : elle vaut mieux encore que les plus riches bijoux.

Dans ces perles voyez une image assortie
Des douces vertus d'un enfant,
Et dans la violette un emblème charmant
De sa candeur et de sa modestie.

XLIX

Les trois livres.

Un pieux vieillard habitait une modeste cabane située au milieu d'une vaste forêt. Il était renommé dans toute la contrée pour sa sagesse et pour sa prudence ; car il avait de bons conseils et de salutaires leçons à donner à tout le monde.

Un homme très-savant alla un jour le visiter, et fut émerveillé des sages discours du solitaire.

— Où donc, lui demanda-t-il, avez-vous puisé tant de sagesse ? Car je ne vois pas dans votre cabane de livres où vous ayez pu apprendre les belles et bonnes choses que vous savez.

Le vieillard lui répondit :

— Je n'ai que trois livres, mais ce sont les meilleurs qu'il y ait, et j'y lis tous les jours. Ces trois livres sont les *œuvres de Dieu* que je vois au-dessus de ma tête et autour de moi dans la création, la *conscience* qui est au fond de moi-même, et la *sainte Écriture*.

Les œuvres de Dieu, le ciel et la terre, sont comme un

grand livre ouvert à nos yeux et qui nous révèle la toute-puissance, la sagesse et la bonté de notre divin Père. Ma conscience m'indique le bien que je dois faire et le mal que je dois fuir. Mais la sainte Écriture, qui est le livre des livres, m'enseigne comment Dieu s'est révélé à l'homme depuis la création du monde et comment le fils de Dieu, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, est descendu sur la terre; il m'apprend ce qu'il nous a commandé et ce qu'il nous a promis, ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour nous racheter du mal et pour nous sanctifier.

Cœurs pleins de charité, d'espérance et de foi,
Dans trois livres sacrés puisez votre science,
Dans l'Évangile saint, cette suprême loi,
Dans la nature et dans la conscience.

L

Le pays fortuné.

Un père et une mère vivaient avec leurs deux enfants dans une île déserte, qui se trouvait au milieu de l'Océan, et sur laquelle ils avaient été jetés par un naufrage. Des racines et des herbes leur servaient de nourriture. Une source leur fournissait de quoi étancher leur soif, et une caverne était leur demeure. Souvent des orages et des tempêtes terribles éclataient sur cette île solitaire.

Les enfants ne pouvaient plus se rappeler comment ils y étaient venus. Ils n'avaient aucun souvenir de la terre ferme où ils étaient nés. Le pain, le lait, les fruits et tout ce qu'il y a de mets agréables au goût, étaient des choses qu'ils ne connaissaient point.

Un jour, une petite barque dans laquelle se trouvaient quatre nègres aborda dans l'île. Les parents en eurent une grande joie, car ils espéraient que le moment de leur délivrance était arrivé. Malheureusement la barque était trop petite pour transporter toute la famille sur la terre ferme, et le père voulut être le premier à tenter le voyage.

La mère et les enfants pleurèrent amèrement quand ils le virent monter dans la frêle embarcation et que les quatre hommes noirs se disposèrent à l'emmener. Mais il leur dit :

— Ne pleurez pas. On est plus heureux là-bas et bientôt vous me rejoindrez tous.

Quand la barque revint et qu'elle emmena la mère, les enfants versèrent des larmes plus amères encore. Mais elle leur dit à son tour :

— Ne pleurez pas. Nous nous reverrons tous dans un pays meilleur.

Enfin, la petite barque revint une troisième fois pour chercher les deux enfants. Ils eurent grand'peur des hommes noirs, et tremblèrent en se sentant flotter sur

cette mer immense qu'il leur fallait traverser. Cette terreur les accompagna durant tout le voyage et elle durait encore lorsqu'ils approchèrent de la terre ferme.

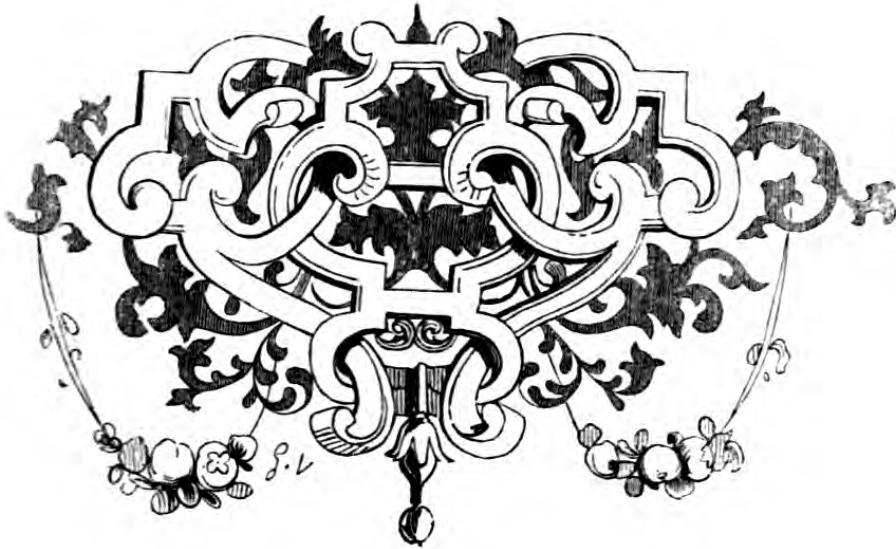
Mais quelle fut leur joie, quand leurs parents accoururent sur la rive, leur tendirent la main, les conduisirent à l'ombre des grands palmiers, et, sur le gazon fleuri, les régalerent de miel, de lait et de toute sorte de fruits délicieux !

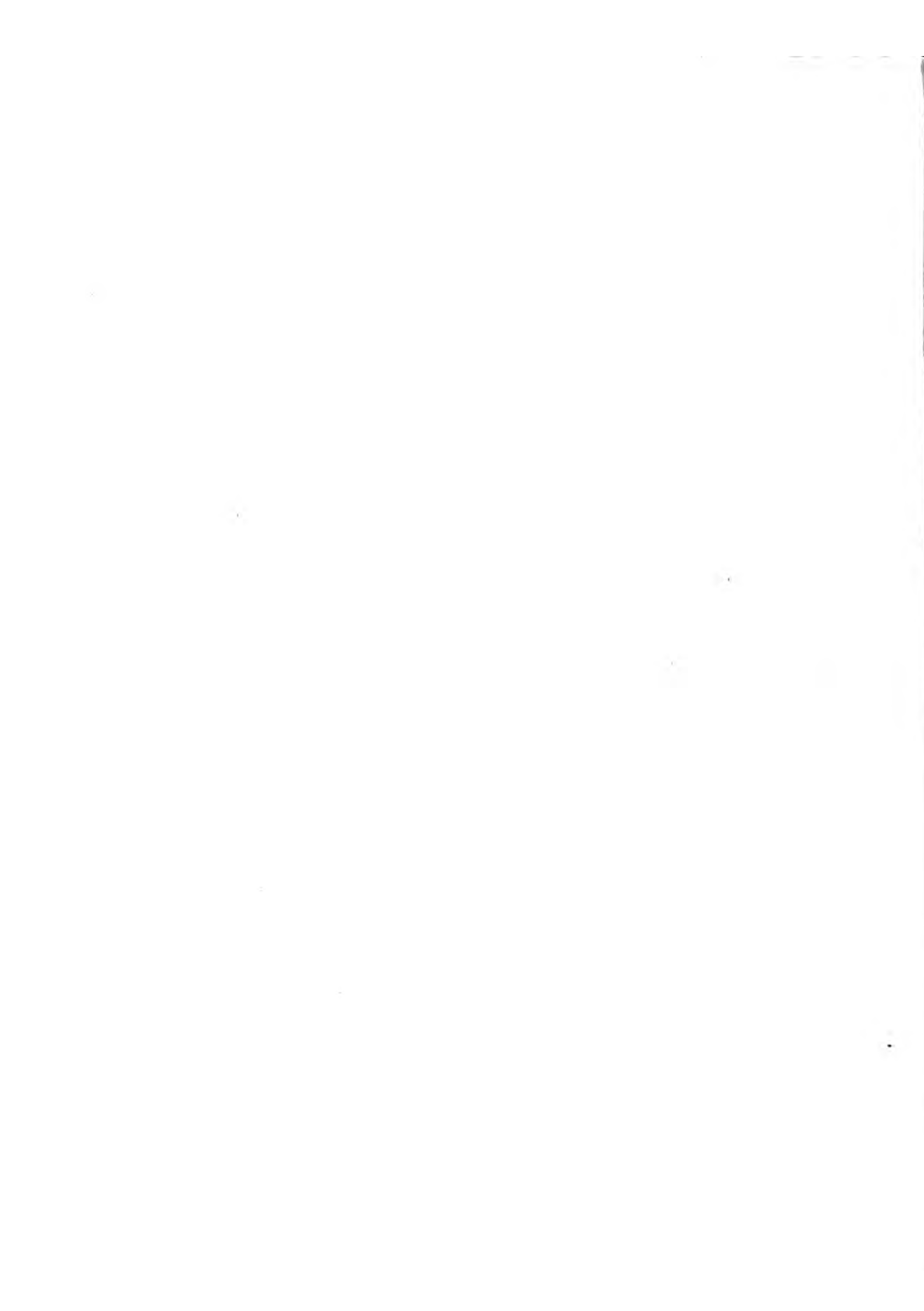
— Oh ! comme notre crainte était folle ! disaient les enfants. Au lieu d'avoir peur, nous aurions dû nous réjouir quand les hommes noirs vinrent nous prendre pour nous conduire dans ce pays bien plus beau que notre île sauvage.

— Chers enfants, leur répondit le père, notre passage de l'île déserte où nous étions, au beau pays où nous sommes maintenant, a pour nous une plus haute signification. Il nous reste à tous à faire un voyage encore plus long vers un pays encore plus beau. La terre tout entière que nous habitons ressemble à une île. Le pays magnifique où nous voici est une faible image du ciel, et le passage de la mer orageuse par où l'on y va, c'est la mort. La petite barque qui nous a conduits, c'est la civière sur laquelle nous serons portés un jour par quatre hommes vêtus de noir. Mais, quand viendra l'heure où il nous faudra quitter ce monde, votre mère, vous ou moi, à cette heure-là, n'ayez pas peur. Pour

les hommes pieux, qui ont aimé Dieu et qui se sont montrés soumis à sa volonté sainte, le trépas n'est rien qu'un voyage vers une terre meilleure.

La mort, ô mes amis, il ne faut pas la craindre.
On ne peut que par elle aux champs du ciel atteindre.
C'est l'Océan profond par où Dieu nous conduit
Au royaume éternel, espoir de notre nuit.







QUATRIÈME
PARTIE.

E. VERMORGEN. SC.

DE DONCKER DEL.



I

Le bon père.

Un bon père résidait dans la capitale, où le retenaient des affaires très-importantes, tandis que sa famille vivait éloignée de lui à la campagne.

Un jour le père envoya à ses enfants une grande caisse remplie de toute sorte de belles choses. Il y avait joint une lettre dans laquelle il disait :

« Mes chers enfants, soyez sages et pieux, afin que vous puissiez bientôt venir me voir ici. Dans le lieu où je demeure, je garde pour vous des présents bien plus beaux encore que ceux que je vous envoie. »

Les enfants en eurent la plus grande joie et s'écrièrent :

— Comme notre père est bon ! Comme il doit nous aimer pour nous envoyer de si magnifiques cadeaux ! Aussi nous lui en sommes bien reconnaissants, et nous ferons tout ce qu'il nous recommande dans sa lettre. Que nous serons heureux le jour où nous pourrons le revoir !

Alors la mère leur dit :

— Chers enfants, votre père terrestre est certainement bien bon pour vous ; mais il y a dans le ciel un père qui est meilleur encore envers tous les hommes qui sont ses enfants. A la vérité, dans ce moment nous ne pouvons pas plus voir le bon Dieu, que vous ne pouvez voir votre père qui est dans la ville. Mais Dieu fait briller pour nous le soleil, la lune et les étoiles ; il fait croître aussi pour nous les fleurs, les fruits et les moissons. Par ces riches présents il nous montre combien il nous aime. La sainte Écriture, dont je vous ai raconté et lu tant de choses, est comme une lettre qu'il nous a adressée et dans laquelle il nous manifeste sa volonté et nous promet le ciel. Oh ! là nous attendent des présents plus beaux et des joies plus grandes encore que ceux que cette terre peut nous donner. Aussi nous devons ici-bas aimer avec ardeur Dieu qui nous aime tant, et faire sa volonté paternelle. Dans le ciel nous le verrons face à face, et notre félicité y sera si grande, que rien ne peut en donner une idée.

Dieu, notre père à tous, est l'affection même,
Et l'amour le plus pur et la bonté suprême.
Il est notre refuge et notre espoir divin,
Et qui compte sur lui n'espère pas en vain.

II

L'enfant qui prie.

Une pauvre veuve dit un matin à ses enfants qui étaient fort jeunes encore :

— Chers petits, je n'ai pas de quoi vous donner à déjeuner aujourd'hui. Je n'ai ni pain, ni farine, pas même un œuf dans la maison. Priez donc le bon Dieu, afin qu'il nous vienne en aide, car il est riche et puissant, et il a dit lui-même : « Invoque-moi dans ta détresse, et je viendrai à ton secours. »

Le petit Christian, qui comptait à peine six ans, prit le chemin de l'école. Il était à jeun, et son cœur était rempli de tristesse. Comme il passait devant l'église et que la porte en était ouverte, il y entra et s'agenouilla au pied de l'autel. Ne voyant personne dans l'église, il se mit à prier à haute voix.

— Notre Père qui êtes au ciel, disait-il, nous sommes cinq enfants qui n'avons rien à manger. Notre mère n'a plus ni pain, ni farine, pas même un œuf. Donnez-nous donc quelque chose à manger, de crainte

que nous ne mourions de faim, nous et notre mère. Hélas ! aidez-nous, vous qui êtes riche et puissant. Vous pouvez aisément venir à notre secours, car vous-même ne nous l'avez-vous pas promis ?

C'est ainsi que pria le petit Christian dans sa simplicité d'enfant. Sa prière dite, il se dirigea vers l'école.

Quand il revint à la maison, il vit sur la table une miche énorme, un grand plat de farine et une corbeille remplie d'œufs.

— Oh ! s'écria-t-il avec joie, que Dieu soit béni, lui qui a exaucé ma prière ! Dites donc, chère mère, est-ce un ange du ciel qui nous a apporté tout cela ?

— Non, répondit la mère. Mais Dieu n'en a pas moins écouté ta voix. Au moment où tu priais ce matin dans l'église, la femme du notaire s'y trouvait dans sa stalle grillée. Tu ne pouvais la voir ; mais elle t'a vu, et elle t'a entendu. Touchée par ta prière, elle s'est empressée de pourvoir à nos besoins. Elle a été le messenger du ciel envoyé à notre secours. Aussi, mes enfants, remerciez tous le bon Dieu ; rejouissez-vous, et n'oubliez jamais cette belle sentence :

Quel que soit le malheur qui menace ta vie,
Et quelque affliction qui te vienne éprouver,
Que Dieu soit ton recours, et que ton cœur le prie,
Le bon Dieu te tendra la main pour te sauver.

III

Le bon fils.

Antoine était apprenti dans une grande maison de commerce, où son père remplissait l'emploi de commis.

Un jour, celui-ci fut obligé d'entreprendre un voyage au delà de la mer pour les affaires de son maître.

Quelque temps après son départ, on reçut la triste nouvelle que le navire sur lequel il s'était embarqué avait été pris par des corsaires; mais personne ne pouvait dire ce que l'infortuné voyageur était devenu.

Antoine, ayant achevé fidèlement et loyalement son apprentissage, devint lui-même commis, et, à force de travail, d'habileté et d'économie, il amassa quelque argent.

Il apprit enfin que son père était esclave en Turquie. A l'instant même il prit la résolution d'aller le délivrer : il rassembla tout l'argent qu'il avait économisé; il vendit ses meilleurs vêtements et tout ce qui pouvait être de quelque valeur. Pour épargner les frais du passage, il s'engagea comme mousse à bord d'un bâtiment qui partait pour l'Orient; en un mot, il fit si bien qu'il arriva un jour en Turquie, et alla solliciter le rachat de son père chez le riche musulman qui tenait ce dernier en esclavage.

Mais le musulman exigea une si grosse somme d'argent, que tout ce qu'Antoine avait apporté en formait à peine la moitié.

— Eh bien, dit alors l'excellent fils, prenez-moi donc pour votre esclave et rendez mon père à la liberté. Je suis jeune, et je puis vous rendre plus de services que ne le peut un homme qui est déjà vieux.

Aussitôt le maître ordonna qu'on amenât le captif, qui s'élança vers son enfant et le serra sur son cœur sans pouvoir proférer une seule parole. Tous deux fondirent en larmes. Mais quand le père entendit que son fils voulait le remplacer comme esclave, il pleura plus fort encore, et refusa obstinément de consentir à l'échange.

Alors Antoine s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots :

— O mon père bien-aimé, non-seulement je suis prêt à porter pour vous la chaîne d'esclave, mais je le suis même à donner ma vie pour vous. Prenez l'argent de la rançon que j'ai apporté ; qu'il vous serve à faire le voyage pour retourner dans notre pays, et que Dieu vous conserve !

A ces paroles, le musulman se sentit ému jusqu'au fond du cœur, et dit à Antoine :

— Tu es un digne et noble fils. Je rends la liberté à ton père sans exiger de rançon, et je te donne autant d'argent qu'il t'en faut pour fonder toi-même une maison de

commerce ; car tu as agi comme un bon fils doit agir envers son père, selon la volonté de Dieu.

Un fils pieux, avec amour,
Pour ses parents se sacrifie.
Même il donne jusqu'à sa vie
Pour ceux dont il reçut le jour.

IV

Les bons frères.

A l'époque de la moisson, deux vigoureux jeunes gens descendirent de la montagne et vinrent dans la plaine chercher de l'ouvrage. Ils dirent à un riche métayer :

— Nous vous aiderons, pendant toute la durée de la moisson, à rentrer votre récolte, si vous nous donnez la nourriture et que vous nous payiez en sus quarante francs.

— Quarante francs ! c'est bien trop, répondit le métayer. Je pense que trente francs suffiraient.

— Non, repartirent les jeunes gens ; pour nous tirer d'embarras, il faut que nous ayons quarante francs, pas un centime de moins. Si vous ne voulez pas nous donner cette somme, nous allons de ce pas offrir nos services ailleurs.

— Et pourquoi donc vous faut-il tant d'argent ? demanda le laboureur.

— Tenez, répliquèrent-ils, nous avons à la maison un frère plus jeune que nous. Il a quatorze ans, et il est temps qu'il apprenne un métier. Or, nous connaissons un habile charron qui consent à l'admettre dans son atelier, mais qui exige que nous lui payions d'avance quarante francs pour le prix de l'apprentissage. Une si grosse somme, notre vieux père ne sait où la trouver. Nous nous sommes donc proposé, nous qui sommes les plus âgés de la famille, d'aller gagner cet argent.

— Eh bien, reprit le métayer, par égard pour votre amour fraternel, je vous donnerai quarante francs, si vous travaillez de manière que je sois content de vous.

Pendant les brûlantes journées de la moisson, les deux frères travaillèrent avec une ardeur infatigable et à la sueur de leur front. Le matin, ils étaient les premiers sur pied, et, le soir, ils étaient les derniers à se livrer au repos.

Quand toute la récolte fut heureusement rentrée, le métayer leur compta les quarante francs et leur dit :

— Vous avez gagné votre salaire comme d'honnêtes garçons : voilà en sus pour chacun de vous une pièce de cinq francs.

Enfants du même Dieu, tous les hommes sont frères,
Sans suivre des routes contraires,
Dans le même chemin marchons toujours unis,
Et de Dieu nous serons bénis.

V

Les frères bien différents.

1.

Valentin, qui était un garçon très-étourdi, emmena son jeune frère Philippe à la rivière; il entra avec lui dans une petite barque et la poussa loin du bord. Bientôt la nacelle, entraînée par la force du courant, alla se heurter à un rocher qui se trouvait au milieu de l'eau et elle s'entr'ouvrit au même instant. L'ainé savait nager; mais il s'épuisa en efforts inutiles pour grimper sur le rocher, escarpé de tous côtés, tandis que le cadet était emporté par les flots.

Un pêcheur, qui avait entendu les cris des deux enfants, accourut, sauta dans la rivière et nagea du côté de Philippe, au péril de sa propre vie. Il eut le bonheur de l'atteindre, le ramena au rivage et se réjouit de tout son cœur de l'avoir sauvé.

Gloire à l'homme qui se dévoue
Pour le salut de son prochain!
Le monde l'admire et le loue,
Et Dieu le bénit de sa main.

2.

Tandis que le brave pêcheur arrachait le petit Philippe à une mort certaine, Valentin se noya et disparut dans les flots.

Dans ces entrefaites, plusieurs gens qui travaillaient aux champs étaient accourus sur le bord de la rivière ; ils demandèrent au pêcheur :

— Ne pouvant les arracher tous les deux à la mort, pourquoi as-tu risqué ta vie à aller de préférence au secours de celui-ci ? Car l'autre, tu aurais pu le sauver avec moins de peine et avec moins de danger aussi.

Le pêcheur leur répondit :

— Cet étourdi de Valentin, qui a eu le malheur de se noyer, m'a souvent volé des poissons et des écrevisses et a plus d'une fois rompu mes filets. Quel contraste avec le bon Philippe ! Pendant les longues semaines où, souffrant d'une blessure que je m'étais faite à la jambe, je ne pouvais me livrer à l'exercice de mon métier, celui-ci m'apportait presque chaque jour le pain de son souper et toujours le dimanche l'argent de ses menus plaisirs. Comment donc aurais-je pu ne pas songer d'abord à sauver un enfant qui a été si bon et si charitable à mon égard ?

Des souffrances d'autrui faisons toujours les nôtres ;
Du vrai chrétien telle est la loi.

Sois charitable envers les autres,
Et les autres aussi le seront envers toi.

VI

La sœur pieuse.

Le petit Jacques et la petite Anna se trouvaient un jour seuls à la maison. Jacques dit à sa sœur :

— Viens, nous allons chercher dans la maison quelque chose de bon à manger, et nous nous régalerons bien.

Anna lui répondit :

— Si tu peux me conduire dans un endroit où personne ne puisse nous voir, je t'accompagnerai.

— Eh bien, reprit le premier, nous irons dans la laiterie et nous y mangerons une jatte d'excellente crème.

— Oh ! non, repartit la seconde, le voisin, qui coupe du bois dans la rue, pourrait nous voir aisément.

— Tu as raison, répliqua Jacques. Mais écoute, viens dans la cuisine. Je sais qu'il y a dans le garde-manger un grand pot tout rempli de miel. Nous y tremperons notre pain.

— Là aussi, objecta la petite fille, nous serons épiés par la voisine qui est assise à sa fenêtre et qui file sa quenouille.

— C'est vrai, continua le petit garçon; en ce cas, allons dans la cave où il y a d'excellentes pommes et où il fait si obscur que certainement personne ne nous y verra.

Alors Anna reprit :

— O mon cher frère, crois-tu réellement que personne ne puisse nous surprendre dans la cave? Ne sais-tu donc pas qu'il y a là-haut un œil qui voit à travers les murailles et dans l'obscurité la plus profonde?

A ces paroles, Jacques fut saisi de peur et il s'écria :

— Ah! tu as raison, ma chère Anna. L'œil de Dieu nous voit, même dans les endroits où nous sommes cachés à tous les regards humains. C'est pourquoi gardons-nous de faire le mal en quelque lieu que ce soit.

Anna se sentit tout heureuse en voyant Jacques se rendre, sans hésiter, aux paroles qu'elle venait de lui dire, et elle lui donna une belle image qu'elle avait dans son livre de prières. Sur cette image était représenté l'œil de Dieu, entouré de rayons, et au-dessous on lisait ces vers :

« En quelque lieu qu'on soit, ou le jour ou la nuit,
L'œil éternel de Dieu nous observe et nous suit. »



LES DEUX SŒURS BIEN UNIES.

VII

Les deux sœurs bien unies.

Une dame, qui était très-riche et qui n'avait pas d'enfants, avait adopté une pauvre orpheline. La jeune fille était fort pieuse, docile, laborieuse, toujours affectueuse et gaie.

Un jour, sa protectrice lui dit :

— Thérèse, puisque tu es si sage, je veux te donner une robe neuve pour le prochain jour de Noël. J'en ai déjà parlé à la marchande d'étoffes. Tiens, voilà de l'argent, va prendre l'aunage nécessaire de mérinos de ce beau bleu de ciel que tu aimes tant.

En disant ces mots, la dame lui remit plusieurs pièces de cinq francs. Mais Thérèse, en regardant l'argent, répondit :

— O ma mère bien-aimée, j'ai déjà assez de robes. D'ailleurs, ma sœur Françoise est loin d'être aussi heureuse que moi. Elle est vêtue bien misérablement, et elle serait triste peut-être si elle me voyait encore une nouvelle toilette. Seriez-vous assez bonne pour me permettre de lui envoyer une partie de cet argent? Elle m'aime tant, vous le savez. Lorsque je suis tombée malade, elle est accourue tout de suite et elle n'a cessé de me soigner jusqu'à mon complet rétablissement.

— Excellente enfant, lui dit alors la dame, écris à ta sœur qu'elle vienne te voir. Je veux vous donner à chacune une robe neuve; et, comme vous avez la même affection l'une pour l'autre, je veux que vous ayez toutes deux une robe de la même étoffe et de la même couleur.

De l'amour fraternel le lien pur et doux
Qui rapproche les cœurs unis par la tendresse,
C'est Dieu lui-même qui le tresse.
Aimez-vous donc les uns les autres, aimez-vous.

VIII

La pieuse grand'mère.

Lors de la dernière guerre, les habitants d'une maison isolée se trouvaient dans une grande inquiétude; car, vers l'entrée de la nuit, ils avaient appris que l'ennemi s'avancait dans la contrée. Enfin, l'obscurité devint complète; l'on entendait de moment en moment retentir des coups de canon, tandis qu'on voyait à l'horizon des lueurs rouges comme du sang se refléter dans les nuages: c'était la lumière des incendies que l'ennemi avait allumés dans les villages voisins. Comme on était au milieu de l'hiver, il faisait très-froid et le vent soufflait avec une violence extrême. Les bonnes gens craignaient qu'on ne pillât leur

maison et qu'on ne les chassât de leur demeure précisément à l'époque la plus rigoureuse de l'année.

La pieuse et vieille grand'mère était la seule qui ne désespérât point et qui montrât un grand courage et une complète confiance en Dieu. Elle tenait à la main son livre de prières et récitait à ses enfants et à ses petits-enfants une oraison où se trouvaient ces mots : « Seigneur, « daignez élever une solide muraille pour tenir les ennemis éloignés de cette demeure. »

L'un de ses petits-enfants, qui l'avait écoutée avec une grande attention, lui dit :

— Mais n'est-ce pas trop exiger du bon Dieu que de lui demander de construire une muraille autour de notre maison ? Peut-on dans une prière lui demander des choses impossibles ?

— Mon enfant, lui répondit la grand'mère, les paroles que je viens de lire, il ne faut pas les prendre ainsi à la lettre. Elles veulent dire : « Que Dieu daigne nous défendre contre les ennemis comme si notre maison était entourée d'une muraille. » Pourtant, si Dieu voulait réellement bâtir une muraille pour nous protéger, crois-tu que cela lui serait impossible ?

Cependant la nuit s'écoula sans que les soldats ennemis se fussent approchés de la maison. On en fut grandement étonné. Mais, quand le lendemain matin on se hasarda à mettre la tête à la porte, on remarqua que, du

côté même par où les ennemis étaient venus, le vent avait chassé la neige et l'avait accumulée de façon à former une épaisse barrière.

Aussi toute la famille en rendit-elle grâces à Dieu. Alors la grand'mère dit :

— Vous le voyez, Dieu a élevé lui-même l'obstacle qui a empêché les ennemis de s'approcher de notre maison. Il est bon et miséricordieux ; sa sollicitude ingénieuse trouve toujours des moyens pour sauver ceux qui sont dans la détresse. C'est pourquoi gardons-nous de nous laisser aller au découragement et au désespoir. Moi, du moins, je suis convaincue de cette vérité que :

Au pouvoir du Seigneur toute chose est faisable.

Confondre les méchants pour lui ce n'est qu'un jeu.

Aussi se confier en Dieu

Ce n'est point bâtir sur le sable.

IX

Le page.

Un jeune page, nommé Auguste, avait été désigné pour être de garde pendant la nuit dans l'antichambre du roi. Or, cette nuit-là, le roi, ne pouvant dormir, sonna pour se faire apporter un livre.

Mais Auguste s'était profondément endormi, et il n'en-

tendit pas le coup de sonnette. Le roi sonna à plusieurs reprises et chaque fois plus fort ; mais il eut beau faire, personne ne vint. Enfin il sortit lui-même de sa chambre à coucher et entra dans l'antichambre.

Auguste, qui était encore très-jeune, continuait à dormir d'un profond sommeil. Il était assis à un pupitre sur lequel brûlait une bougie, et devant lui se trouvait une lettre qu'il n'avait pas encore entièrement achevé d'écrire.

Le roi lut la lettre, qui commençait en ces termes :

« Ma chère mère, voilà déjà la troisième nuit que je
« me suis chargé de faire la garde pour les autres pages.
« Je ne puis presque plus me tenir debout, tant je suis
« fatigué. Mais je me réjouis d'avoir en peu de semaines
« gagné de cette manière cinquante francs. Je m'em-
« presse de vous les envoyer, chère mère, afin qu'ils vous
« procurent quelque soulagement dans le dénûment où
« vous vous trouvez. »

Ce trait d'amour filial fut extrêmement agréable au monarque, qui alla prendre dans son cabinet un rouleau de pièces d'or et revint le glisser doucement dans la poche de l'habit de ce bon fils ; car il était convaincu qu'Auguste enverrait ce cadeau à sa mère. Ensuite il alla se livrer au repos.

Quand le jeune page se réveilla et qu'il trouva dans sa poche le rouleau de pièces d'or, il comprit tout de suite

quelle main lui avait fait ce riche cadeau. Aussi, lorsque, au matin, le roi sortit de sa chambre à coucher, Auguste se jeta à ses pieds, le remercia de ce magnifique présent et lui demanda pardon d'avoir manqué à son devoir en s'abandonnant au sommeil.

Le monarque loua la piété filiale du brave jeune homme, et dès ce moment il eut en lui la plus grande confiance. Plus tard il l'éleva à de hautes dignités. Quant à Auguste, les différentes fonctions qui lui furent confiées, il les remplit de la manière la plus consciencieuse par crainte de Dieu et par dévouement pour le roi.

L'amour qu'un enfant porte aux auteurs de sa vie,
Cet amour noble et plein de dévoûment,
Il l'entretient aussi fidèlement
Pour son Dieu, pour son roi, comme pour sa patrie.

X

L'heureux berger.

Un jeune et joyeux berger faisait, par une belle matinée de printemps, paitre son troupeau dans un vallon émaillé de fleurs et encaissé entre des montagnes boisées. D'une gaieté extrême, il ne faisait que chanter et sauter. Le prince qui gouvernait le pays, chassant un jour dans

le voisinage de ce vallon, aperçut le jeune berger et, l'ayant fait approcher, lui parla en ces termes :

— Pourquoi donc, mon ami, es-tu si joyeux ?

L'enfant, sans savoir à qui il parlait, répondit :

— Et pourquoi ne serais-je pas joyeux ? Notre gracieux souverain n'est pas plus riche que moi.

— Vraiment ! repartit le prince. En ce cas, voyons quelles sont tes richesses ?

Le petit berger répliqua :

— Le soleil, que vous voyez là-haut dans ce beau ciel bleu, brille aussi gaiement pour moi que pour notre maître. La montagne et la vallée se parent de verdure et de fleurs autant pour moi que pour lui. Mes deux mains, je ne les donnerais pas pour deux cent mille francs ; et mes deux yeux, toutes les richesses du trésor du prince ne pourraient les payer. D'ailleurs, j'ai tout ce que je puis souhaiter, car mes désirs ne vont pas au delà de mes besoins. Je mange chaque jour selon mon appétit, je suis vêtu convenablement, je reçois annuellement pour ma peine et mon travail autant d'argent qu'il m'en faut. Et maintenant pouvez-vous dire que notre souverain soit plus riche que moi ?

Le bon prince sourit. Puis il se fit connaître et dit :

— Tu as raison, mon petit ami, et tu peux ajouter que ton souverain lui-même t'a donné raison. Conserve toujours ton heureuse gaieté.

Contentement passe richesse.
C'est un bonheur de véritable aloi.
Il contient tout, la gaiété, la sagesse,
Et par lui le berger est plus heureux qu'un roi.

XI

Le trésorier du roi.

Un trésorier royal était accusé devant son maître de détourner les deniers de l'État et de cacher dans un souterrain, fermé par une porte de fer, l'argent et les objets précieux qu'il dérobaient.

Le roi se rendit au palais qu'habitait son trésorier ; là, il se fit montrer la porte de fer et ordonna qu'on la lui ouvrît. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il entra dans le souterrain ! Il n'y vit rien que les quatre murs, une table grossière et une chaise de paille. Sur la table se trouvaient un chalumeau, une houlette de berger et une panetière ; par l'unique fenêtre qui éclairait ce lieu, la vue s'étendait sur de vertes prairies et sur des montagnes couvertes de bois.

En voyant l'étonnement du roi, le trésorier lui dit :

— Dans ma jeunesse je gardais les moutons, et c'est vous, ô mon roi, qui m'avez appelé à votre cour. Or, je passe chaque jour une heure dans ce souterrain, et je me réjouis au souvenir de mon premier état, en répétant les

cantiques que je chantais autrefois, auprès de mes moutons, à la gloire du Créateur. Hélas ! si pauvre que je fusse alors, j'étais bien plus heureux dans l'humble chaumière de mon père, que je ne le suis aujourd'hui dans ce palais, au milieu des richesses dont votre faveur a daigné me combler.

Un cœur pieux et satisfait
Du sort que le bon Dieu lui fait,
Un cœur où la sagesse abonde
Rend l'homme plus heureux que tous les biens du monde.

XII

Le petit vannier.

Le jeune Édouard avait des parents qui possédaient une grande fortune. Se fiant sur les richesses dont il devait hériter un jour, il s'obstinait à ne vouloir point travailler, tandis que le petit Jacques, enfant d'une pauvre famille du voisinage, s'appliquait avec ardeur à apprendre l'état de vannier.

Un jour, Édouard, assis sur le bord de la rivière, pêchait à la ligne pour passer le temps. Jacques se trouvait non loin de là ; il venait de couper une botte de tiges d'osier et se disposait à la porter à sa maison. Mais au même instant une troupe de corsaires, qui s'étaient

cachés entre les arbres, s'empara des deux enfants et les entraîna vers un vaisseau pour les emmener et les vendre comme esclaves.

Quand les pirates eurent mis en mer, une horrible tempête survint qui chassa bien loin leur navire et le brisa sur les rochers d'une île. Les deux enfants atteignirent seuls le rivage de l'île qui était habitée par des nègres d'une grande férocité.

Jacques pensa que son talent lui ferait peut-être trouver grâce devant eux. Il tira donc son couteau de sa poche, coupa quelques tiges d'osier et commença à tresser une charmante petite corbeille. En ce moment, plusieurs nègres, hommes, femmes et enfants, s'approchèrent et se mirent à le regarder avec une vive curiosité.

Quand l'ouvrage fut terminé, il le donna à celui qui paraissait être le chef. Dès lors tous les sauvages, grands et petits, témoignèrent le désir de posséder une corbeille semblable. Ils donnèrent à Jacques une cabane, ombragée d'arbres à fruits, afin qu'il pût travailler à son aise, et lui promirent, en outre, de lui fournir des provisions en abondance.

Ils voulurent ensuite qu'Édouard fit aussi une corbeille. Mais quand ils virent qu'il en était incapable, ils le rouèrent de coups ; ils l'eussent peut-être mis à mort si Jacques n'avait intercédé en sa faveur. Cependant ils ordonnèrent à Édouard de donner son habit de velours

à Jacques et de revêtir la blouse grossière de celui-ci, de lui servir de domestique et d'aller couper l'osier dont le petit vannier avait besoin pour tresser des corbeilles.

Qui s'exerce au travail la main
N'a pas à craindre la misère.
Où qu'il se trouve sur la terre,
Il gagnera partout son pain.

XIII

Le petit pêcheur.

Un jeune vaurien, appelé Denis, s'était mis en tête de voler un poisson. Il se glissa un jour furtivement vers un vivier qui était abondamment fourni et qui se trouvait non loin du village. Il plongea le bras dans l'eau aussi profondément qu'il put et la fouilla longtemps çà et là.

— Ah! s'écria-t-il, voilà que je tiens enfin un superbe poisson; c'est, sans doute, une anguille.

Il retira le bras et vit se tordre autour de sa main une hideuse vipère d'eau. Saisi d'effroi, il poussa un cri, rejeta au même instant le reptile dans le vivier et voulut s'enfuir. Mais, au moment où il se retourna, il eut un nouveau sujet de frayeur: en face de lui se trouvait Jacques, vieux pêcheur à qui le vivier appartenait.

— Cette fois, lui dit le pêcheur, il me suffit de la

double peur que tu viens d'éprouver. Mais retiens au moins cette bonne leçon d'un vieillard : Aie toujours autant d'horreur d'un bien mal acquis que d'un reptile venimeux ; un poisson volé se transforme en une vipère dans la main du voleur. Car :

Le vol est un horrible vice ;
Et malheur à celui qui s'y laisse emporter !
Le bien acquis par l'injustice
Ne peut jamais nous profiter.

XIV

Les servantes paresseuses.

Une laborieuse ménagère avait coutume de réveiller dès l'aube, au premier chant du coq, ses servantes, afin qu'elles se missent à l'ouvrage. Celles-ci se mirent fort en colère contre l'oiseau matinal et lui coupèrent la tête, afin de pouvoir dormir plus longtemps. Mais leur maîtresse avait le sommeil très-léger, et comme, depuis la mort du coq, elle ne savait plus l'heure qu'il était, il lui arriva d'appeler ses servantes chaque matin de meilleure heure, quelquefois même à minuit.

Ainsi que dit un proverbe banal,
« Contre soi-même insensé qui conspire ! »
Pour éviter un petit mal
Parfois on tombe dans un pire.

XV

La petite vaniteuse.

Un dimanche matin, Philippine, qui avait mis sa plus belle robe, vint sur le seuil de sa maison. En ce moment un étranger causait précisément avec le voisin.

Lorsque la petite fille parut, il s'écria :

— Oh! comme elle est charmante! Comme elle est fraîche et quel bel incarnat!

Croyant que c'était d'elle qu'il parlait, Philippine lui fit une gracieuse révérence et le remercia par un sourire non moins gracieux de sa flatteuse exclamation.

Mais le voisin lui dit :

— Ce n'est pas à vous, vaniteuse et pâle enfant, que ces paroles s'adressaient; c'est à la belle rose que vous avez mise à votre ceinture. Cette rose est la première que nous ayons vue cette année.

Toujours la sottise vanité
Nous rend aveugle sur nous-même.
Mais on récolte ce qu'on sème,
Et c'est la ridicule.

XVI

La petite orgueilleuse.

Albertine, qui habitait un magnifique château seigneurial, se montrait fort orgueilleuse du rang élevé qu'elle occupait dans le monde.

Un jour, Marie, la fille d'un pauvre maçon, vint la trouver et lui dit :

— Mon père, qui est à la dernière extrémité, vous prie de venir le voir : car il a quelque chose de fort important à vous confier.

Albertine lui répondit d'un ton moqueur :

— La chose doit réellement être fort importante, puisqu'un homme si pauvre veut que je lui fasse l'honneur de me déranger pour lui. Va-t'en, je n'ai rien à faire dans ta misérable chaumière.

Quelques moments après, Marie revint tout essoufflée à force d'avoir couru.

— Oh ! ma chère demoiselle, lui dit-elle, hâtez-vous de venir. Feu madame la baronne, votre mère, a fait, pendant la guerre, déposer dans une cachette maçonnée une grande quantité d'or et d'argent ; mais elle a recommandé à mon père de n'indiquer l'endroit à personne au monde, si ce n'est à vous lorsque vous auriez atteint l'âge

de vingt ans. Maintenant mon père est à l'article de la mort et il ne peut plus attendre jusque-là.

A ces mots, Albertine courut aussi vite qu'elle put à la chaumière du maçon. Hélas ! quand elle entra dans la chambre du malade, il avait déjà rendu le dernier soupir.

Elle manqua de défaillir de chagrin et de dépit ! elle fit sonder partout les murs du château et fouiller de tous côtés les souterrains ; mais elle ne trouva pas la moindre trace de l'argent caché.

Oh ! comme elle regretta alors d'avoir affligé l'honnête ouvrier à ses derniers moments, et d'avoir perdu par sa propre faute un grand trésor ! A la vérité, ce repentir, qui lui était dicté par son égoïsme et son avarice, n'avait rien de bien touchant ; cependant elle n'en comprit pas moins la vérité de cette maxime :

L'orgueil nous endureit le cœur.
En méprisant autrui l'on se rend méprisable.
Et nous montrer hautains envers notre semblable,
C'est préparer souvent notre propre malheur.

XVII

L'adroite servante.

Hélène était fort habile dans tous les travaux domestiques ; mais elle en tirait une trop haute opinion d'elle-

même. Sa mère lui trouva un service chez une riche fermière et lui dit en la quittant :

— Prie Dieu tous les jours afin qu'il te rende heureuse et te bénisse dans ton service.

— Oh ! je n'ai pas peur, lui répondit Hélène ; car je puis avoir confiance dans mon adresse, qui me tirera toujours d'affaire.

Dès la première matinée, Hélène, voulant allumer le feu, passa vainement une demi-heure à battre le briquet. Enfin elle courut chez la voisine demander de la lumière. Mais, en revenant, elle glissa sur le pavé, et dans sa chute elle brisa la lanterne. Cet accident lui valut une première réprimande ; cependant elle se justifia en disant qu'à cause du dégel l'amadou était devenu trop humide pour prendre feu, et qu'il y avait du verglas dans la rue.

La jeune servante fut chargée ensuite d'aller prendre au grenier un petit panier rempli d'œufs. Au moment où elle le prenait, une souris, qui s'était cachée derrière, sauta tout à coup en avant. Hélène s'effraye, la corbeille lui échappe de la main, et voilà que tous les œufs se brisent en tombant. La fermière, que l'accident arrivé à la lanterne avait déjà mise de mauvaise humeur, fit cette fois peu d'attention à la justification de la jeune fille et lui donna une semonce plus dure encore que la première.

Un peu plus tard, Hélène, portant sur la tête un pot de lait qu'elle venait de traire dans l'étable et qu'elle tenait

avec la plus grande précaution, voulait entrer dans la maison. Un gros glaçon, détaché du toit, tomba sur le pot et le mit en pièces. Lorsque la jeune fille, tout arrosée de lait, entra dans la chambre, la fermière s'emporta tellement qu'elle ne lui permit pas de prononcer un mot et qu'elle la renvoya à l'instant même, comme une maladroite et une étourdie dont on ne pouvait rien faire.

Hélène retourna à la maison, toute confuse et les yeux baignés de larmes.

— Tu vois maintenant, lui dit sa mère, combien il est nécessaire de demander au ciel de nous assister en tout ce que nous faisons. Mille petites circonstances échappent à notre prévoyance, et Dieu seul peut les diriger de telle manière qu'elles ne nous deviennent pas nuisibles ou qu'elles tournent à notre avantage.

Quoi que l'homme veuille entreprendre,
Que peut-il de lui seul attendre ?
Il ne réussira jamais
Si Dieu ne l'aide en ses projets.

XVIII

Le malicieux.

Un jeune villageois, qui s'appelait André et qui était aveugle, sortait un jour de l'église pour retourner à la maison. Il se dirigeait au moyen de son bâton et marchait

avec prudence. Un autre garçon du village, Lucas, qui était un méchant moqueur, le raillait sans pitié.

— Voulez-vous faire un pari ? lui criait-il. Je gage quarante francs que je cours plus vite que vous.

L'aveugle lui répondit :

— J'accepte votre proposition, si vous me laissez choisir le chemin que je connais et l'heure qui me convient.

Lucas, en riant aux éclats, tint le pari et prit à témoin tous les assistants.

Alors André reprit :

— Eh bien ! ce soir à minuit juste, nous partirons d'ici pour aller à la ville ; celui qui y arrivera le premier aura gagné les quarante francs.

Quand minuit sonna à l'horloge du village, les deux parieurs se mirent en route. La nuit était fort obscure, et le chemin qu'ils devaient suivre passait par une épaisse forêt. André, qui ne distinguait pas entre le jour et la nuit, atteignit la ville avant même que l'aube fût venue. Quant au malicieux Lucas, il s'égara dans la forêt, tantôt se heurtant à un tronc d'arbre, tantôt roulant dans un ravin, tantôt s'embarrassant dans les épines ; enfin il n'arriva à la porte de la ville que lorsque le soleil était déjà depuis longtemps levé.

Il fut forcé de payer les quarante francs, et tout le monde disait dans le village :

— Voilà qui est bien ! Il méritait d'être puni plus sévèrement encore.

Ne raille pas les malheureux
Ne ris jamais de leurs misères.
Car les malheureux sont nos frères.
Dieu les aime et veille sur eux.

XIX

L'écouteur aux portes.

Anselme avait un grand défaut ; il était d'une curiosité extrême. Sa famille le reprenait souvent à ce sujet, mais elle ne gagnait rien par ses remontrances. Un soir, son père reçut dans son jardin la visite d'un bourgeois qui était venu de la ville et qui avait à lui parler en secret d'une affaire importante. Le père entra avec l'étranger dans le pavillon du jardin et en ferma la porte. Aussitôt son incorrigible fils s'approcha sur la pointe des pieds et alla coller une de ses oreilles au trou de la serrure. Mais au même instant il éprouva quelque chose d'étrange dans l'oreille. Il crut y sentir remuer un insecte ; bientôt après il y éprouva une douleur si vive qu'il poussa un cri et qu'il fut sur le point de défaillir.

Au cri qu'Anselme avait jeté, le père et l'étranger sortirent du pavillon tout saisis d'effroi. On fit immédiate-

ment chercher le médecin, qui se mit à seringuer l'oreille d'Anselme ; bientôt on en vit sortir un perce-oreille qui s'était caché dans le trou de la serrure et qui de là s'était glissé dans la tête de l'enfant.

Alors le père dit à son fils :

— Te voilà puni de ta curiosité. Que cela te serve de leçon pour l'avenir. Des insectes bien pires encore que des perce-oreille se glissent parfois dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui écoutent aux portes : ce sont les mésintelligences, les haines et les inimitiés. Il faut que tu te corriges de ce défaut, si tu veux un jour devenir un honnête homme.

Souvent à l'écouteur aux portes
Souvent il en arrive ainsi.
Des insectes de toutes sortes
Le piquent à l'oreille aussi.

XX

La ménagère soigneuse.

Un tonnelier de la ville était venu dans un village afin d'y raccommoder quelques tonneaux appartenant à une auberge qui portait l'enseigne du Soleil. Quand il eut fini son travail, il entra dans la salle, et l'hôtesse lui présenta un verre de bière.

— Eh bien, madame, comment vont les affaires? lui demanda le tonnelier.

— Pas trop bien, répondit la femme; car les gens de la ville qui viennent se promener par ici entrent presque tous chez mon voisin, l'hôte de l'Étoile. Quoique ma bière soit bien certainement meilleure que la sienne, ils la dédaignent. Je ne sais à quoi cela peut tenir.

Le tonnelier lui répondit :

— Je pourrais bien vous le dire, madame, si j'étais sûr de ne pas vous fâcher.

— Parlez, répliqua la cabaretière; je regarderai plutôt ce que vous allez me dire comme une preuve d'amitié.

— Eh bien, reprit le tonnelier, je vais vous parler franchement. L'aubergiste de l'Étoile n'a certainement pas d'aussi bonne bière que la vôtre; mais ses verres sont toujours propres et clairs comme du cristal. Au contraire, si l'hôtesse du Soleil a de la bière qui est infiniment meilleure, ses verres sont toujours malpropres et salis par les mouches. Or, quelque agréable que puisse être la boisson, elle ne saurait flatter le goût dans un verre qui n'est pas soigneusement rincé. Veillez donc, madame, à ce que vos verres soient aussi propres que votre bière est bonne; veillez aussi à ce que vos vitres, vos tables et votre plancher soient bien lavés, et vous verrez bientôt les chalands accourir en foule chez vous.

L'aubergiste prit ces paroles à cœur. A l'instant même,

on commença à laver les tables et les vitres, à balayer le plancher, à rincer les litres et les verres ; tous les ustensiles furent nettoyés ; on ne souffrit plus la moindre malpropreté dans la maison. Quand les gens de la ville furent informés du changement qui venait de s'opérer dans l'auberge, ils y accoururent en foule pour boire d'excellente bière dans des verres bien clairs et dans une salle bien propre ; souvent même ils y vinrent en si grand nombre que la maison pouvait à peine les contenir.

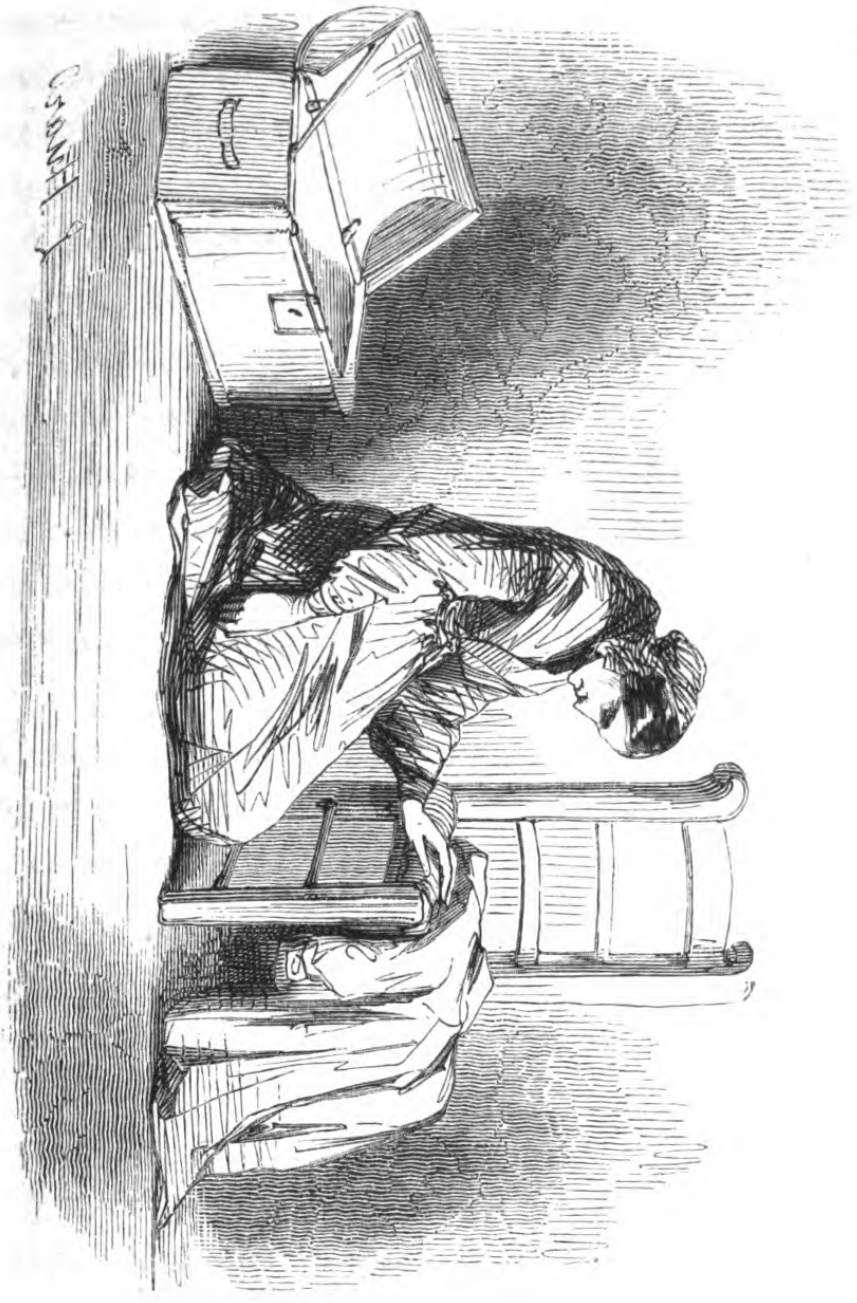
— Vous voyez, mes enfants, disait plus tard l'hôtesse à ses fils et à ses filles, l'effet du soin et de l'ordre. Il nous a procuré du bien-être et du contentement, tandis que la malpropreté nous avait déjà conduits au bord de l'abîme.

Dans ta maison toujours avec un soin extrême,
Si tu veux prospérer, garde la propreté ;
Et dans ton cœur la pureté,
Si tu veux que le bon Dieu t'aime.

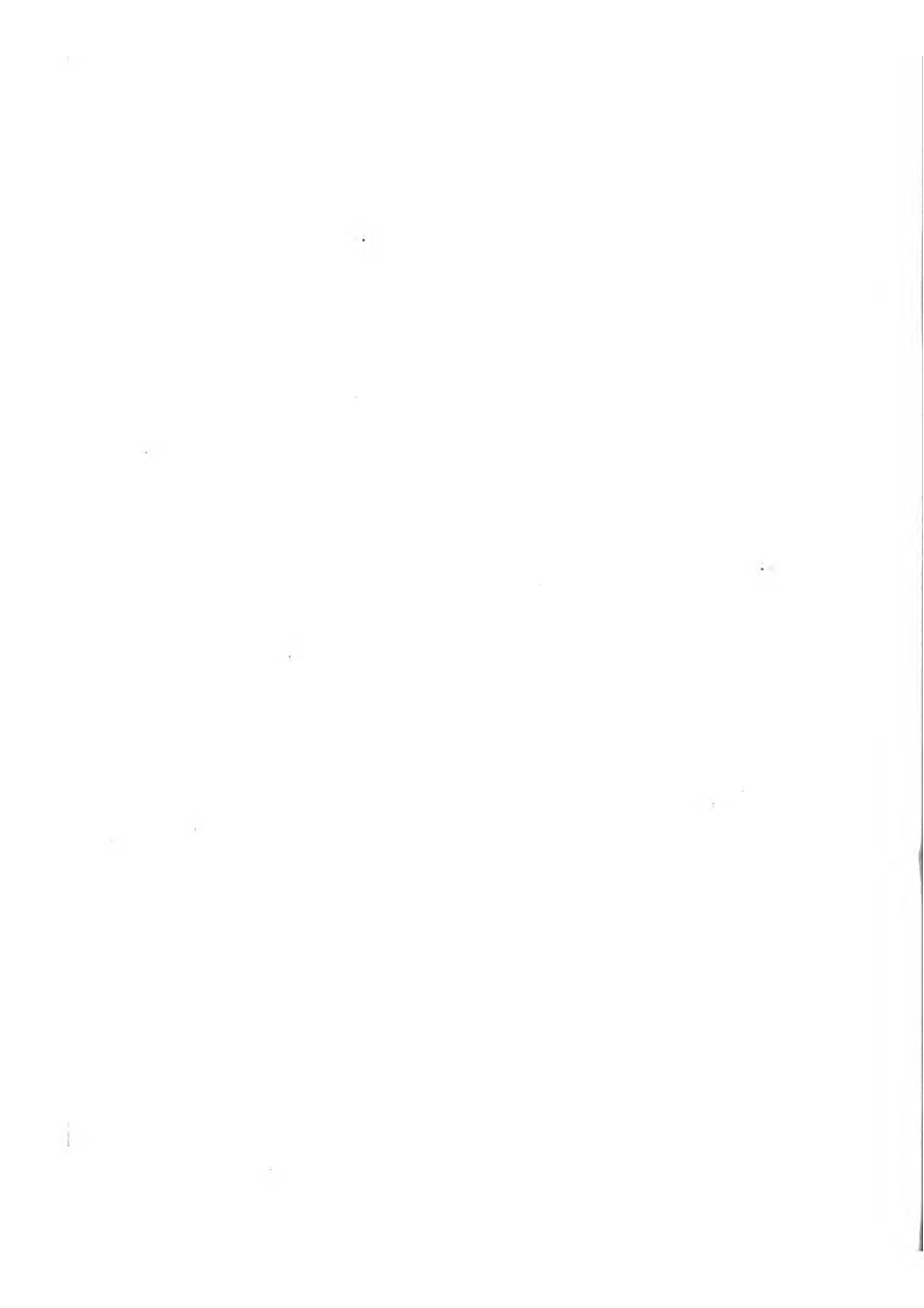
XXI

Pauvreté et bienfaisance.

Chaque jour, avant de s'asseoir à son rouet, une pauvre veuve, nommée Cunégonde, avait coutume de s'agenouiller dans sa petite chambre et de dire avec la plus



PAUVRETÉ ET BIENFAISANCE.



grande dévotion sa prière du matin ; ensuite elle lisait quelques-unes des belles maximes qui se trouvaient dans son livre d'heures.

Un jour, comme ses yeux étaient tombés sur un touchant passage qui concernait les œuvres de charité, elle se mit à y réfléchir avec une grande émotion.

— Mon Dieu, disait-elle, comment pourrais-je venir en aide à mon prochain ? Pour me procurer le strict nécessaire, je n'ai rien au monde que mon rouet ; c'est à grand'peine qu'à force de travail je gagne mon pain quotidien. L'hiver est à nos portes, et je n'ai pas même le bois qu'il me faudrait pour me réchauffer. Dans la chambre glaciale que j'habite, mes doigts sont déjà tellement engourdis par le froid, qu'il ne m'est presque plus possible de filer. En outre, mon loyer n'est pas encore entièrement payé. Hélas ! j'aurais moi-même besoin du secours des riches.

Cependant elle se mit à songer comment elle pourrait faire quelque acte de charité. Alors elle se rappela qu'une de ses amies d'enfance, qui habitait à l'autre extrémité de la ville et qui était pauvre et vieille, se trouvait alitée en ce moment.

— Je veux l'aller visiter aujourd'hui, se dit-elle. Je pourrai filer chez elle aussi bien qu'ici, et peut-être trouverai-je quelque parole de consolation pour celle qui souffre.

En disant ces mots, elle se dirigea vers une armoire où il y avait deux pommes qu'elle avait reçues en cadeau ; elle les prit pour les porter à la pauvre femme, et partit avec son rouet.

En revoyant son ancienne amie, la malade éprouva une joie extrême.

— Écoute-moi, Cunégonde, lui dit-elle ; j'ai récemment hérité de quelques centaines de francs. Ne voudrais-tu pas venir demeurer avec moi et me soigner pendant ma maladie ? Tu épargnerais le feu et le loyer, et le produit de ton travail, joint à mon petit héritage, suffirait pour nous donner à vivre à toutes deux.

Cunégonde accepta avec joie l'offre de son amie, auprès de laquelle elle s'installa sans retard. Dès ce moment, elle put, après bien des jours de détresse et d'inquiétude, jouir de nouveau d'un sommeil calme et tranquille. Aussi répétait-elle souvent cette vérité qui l'avait si profondément touchée :

O charité, vertu sublime,
Par toi le cœur au cœur s'unit.
Celui que ton esprit anime
Le bon Dieu l'aime et le bénit.

XXII

Les bons voisins.

Un jeune garçon, fils du meunier du village, s'était aventuré trop près du bord de la rivière. Il y tomba, et il allait se noyer. Mais le maréchal ferrant, qui demeurait de l'autre côté, le vit, se jeta promptement dans l'eau, en retira l'enfant et le porta à son père.

Une année après, un incendie se déclara, pendant la nuit, dans la maison du maréchal. Avant que celui-ci s'en aperçût, elle était déjà presque tout en feu. Cependant, il parvint à se sauver avec sa femme et ses enfants. Seulement, dans le premier moment de frayeur, il ne songea pas à la plus jeune de ses filles.

La petite se mit à crier dans la maison qui était enveloppée de flammes ; mais personne n'osait se risquer à l'aller chercher. En ce moment, le meunier accourut, se jeta au milieu des débris enflammés, rapporta heureusement l'enfant, la remit entre les bras du maréchal et lui dit :

— Le ciel soit loué de ce qu'il m'a fourni l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance en vous rendant la pareille ! Avec l'aide de Dieu, vous avez retiré mon fils de l'eau ; moi, j'ai retiré votre fille des flammes.

Aidez votre prochain s'il est dans la misère,
Et le bon Dieu vous le rendra.
Celui que vous aurez secouru sur la terre,
Un jour, dans le besoin, aussi vous secourra.

• XXIII

Le riche charitable et le pauvre reconnaissant.

Par une froide matinée d'hiver, un pauvre journalier, qui s'appelait Thomas, regardait la petite provision de bois qu'il avait entassée sous l'avant-toit de sa chaumière.

— Ah ! s'écriait-il en levant tristement les yeux vers le ciel, le froid augmente sans cesse et mon bois diminue chaque jour. Je n'en aurai pas assez pour passer ce rude hiver. Seigneur, ayez pitié de moi !

Dès lors, — chose étrange ! — le bois ne diminua plus, et Thomas remercia la Providence qui lui venait si miraculeusement en aide.

En effet, Dieu avait voulu qu'André, fils d'une riche veuve qui demeurait dans le voisinage, vit l'angoisse et entendit la prière du pauvre journalier. Depuis ce moment, le généreux garçon alla, avec l'approbation de sa mère, déposer, chaque nuit, sur le petit tas de bois autant de bûches que le pauvre homme en avait ôtées le jour pour se chauffer. Thomas lui-même s'en aperçut une nuit qu'il faisait clair de lune.

Au commencement du printemps, André se mit en voyage. Il revint après plusieurs années d'absence ; c'était en automne. Quelle fut sa surprise lorsqu'il entra dans le verger ! Au moment de son départ, il y avait laissé, à la vérité, une grande quantité d'arbres, mais tous portant des fruits de mauvaise qualité. Et maintenant tous les arbres étaient chargés des pommes, des poires et des prunes les plus belles.

— Comment cela s'est-il fait ? s'écria André saisi d'étonnement. Il me semble que voilà un vrai miracle.

Mais sa mère lui raconta que Thomas, voulant se montrer reconnaissant du secours qui lui avait été donné par André l'hiver précédent, avait greffé tous les arbres fruitiers et en avait amélioré à ce point les espèces et les produits.

Le fils de la veuve courut aussitôt à la maison du brave journalier, le remercia d'avoir soigné les arbres du verger, et le pria de ne jamais s'adresser à un autre qu'à lui lorsqu'il se trouverait à l'avenir dans le besoin.

— Car, disait-il, envers un homme aussi reconnaissant que vous, on ne saurait se montrer assez généreux.

Vous à qui Dieu prodigue la richesse,
Votre devoir est d'être bienfaisants.
Vous dont leur charité soulage la détresse,
A votre tour soyez reconnaissants.

XXIV

La mendiante.

Dans un temps de famine, par une rude et froide journée d'hiver, une pauvre femme inconnue était entrée dans le village et allait de porte en porte demander l'aumône. Ses vêtements étaient propres, mais tout usés et rapiécés en divers endroits. Comme la neige tombait en abondance et que le vent soufflait avec force, elle avait serré autour de sa tête un mouchoir qui ne laissait à découvert qu'une partie du visage. Elle tenait à la main droite un bâton, et au bras gauche elle portait un panier.

Dans la plupart des maisons on ne lui donnait qu'une misérable aumône; encore la lui passait-on simplement par la fenêtre; il se trouva même quelques gens riches qui la renvoyèrent avec dureté. Un seul villageois, l'un des moins aisés de la commune, la fit entrer dans sa chambre où régnait une douce chaleur, et sa femme, qui venait de cuire un gâteau, en donna un gros morceau à la pauvre mendiante.

Le lendemain, tous les gens à la porte desquels l'étrangère était venue demander l'aumône, furent invités à souper au château d'un seigneur fort riche qui habitait le village. Ils ne s'attendaient guère à cet hon-

neur, et ce fut pour eux un sujet de grand étonnement. Lorsqu'ils entrèrent dans la salle à manger, ils y virent deux tables, dont l'une était chargée de mets délicats et choisis; l'autre, beaucoup plus grande, était couverte d'une quantité d'assiettes sur lesquelles se trouvaient seulement soit un petit morceau de pain moisi, soit une couple de pommes de terre, soit une poignée de son; sur quelques-unes même il n'y avait rien du tout.

Alors la dame du château leur dit :

— Cette mendiante déguisée qui s'est présentée hier à votre porte, c'était moi. Dans le temps de détresse où nous sommes et où le pauvre a tant de peine à trouver de quoi vivre, j'ai voulu mettre à l'épreuve votre bienfaisance. Les deux braves gens que voici m'ont permis de me réchauffer à leur foyer et m'ont nourrie aussi bien qu'ils l'ont pu. C'est pourquoi ils souperont aujourd'hui avec moi, et je leur ferai une pension pour le reste de leurs jours. Quant à vous autres, régalez-vous des aumônes que vous m'avez faites; vous les trouverez là sur ces assiettes. Que ce qui vous arrive aujourd'hui soit pour vous une utile leçon, et réfléchissez qu'il vous sera fait, dans l'autre monde, selon que vous aurez fait, dans celui-ci, à votre prochain.

Cette histoire est arrivée en Angleterre, et la dame s'appelait lady Grey.

Un proverbe dit sagement :
De sa pièce toujours on obtient la monnaie,
Et qui ne sème que l'ivraie
Ne peut récolter de froment.

XXV

Le prince fugitif.

Dans un temps de guerre, un prince, forcé de fuir à l'approche de l'ennemi, n'emmena personne avec lui, si ce n'est un vieux serviteur. De crainte d'être reconnus, ils n'avaient eu garde de mettre leurs habits brodés, et ils s'étaient vêtus avec la plus grande simplicité.

Un soir, ils arrivèrent fort tard dans une ferme isolée au milieu des montagnes, et ils demandèrent à y passer la nuit. Mais le prince ne put fermer l'œil. Il craignait que l'ennemi ne les surprit ; en outre, il voyait diminuer rapidement le peu d'argent dont il s'était muni à la hâte au moment de prendre la fuite. C'était pour lui une double cause d'inquiétude qui l'empêcha de dormir.

Aussi vers le milieu de la nuit il se leva, se mit à genoux dans la petite chambre qu'il occupait et pria pendant longtemps en silence. Mais, ne pouvant plus se contenir, il s'écria tout à coup à haute voix en poussant un profond soupir :

— O mon Dieu ! ayez pitié d'un pauvre prince !

Le maître de la maison avait entendu ces paroles. Le matin étant venu, il dit au serviteur du fugitif :

— Je sais que votre maître est un grand seigneur. Mais dites-moi pourquoi il est si triste.

Le serviteur avoua la vérité et conjura le fermier de ne pas trahir le prince.

Or, au moment où les deux fugitifs voulurent se remettre en route, le métayer s'approcha respectueusement de son hôte et lui dit les larmes aux yeux :

— Mon prince, la prière que vous avez adressée à Dieu cette nuit, je l'ai entendue ; elle m'a fait connaître votre inquiétude. Faites-moi la grâce d'accepter ces vingt pièces d'or ; vous ne me les rendrez que lorsque vous serez rétabli dans votre fortune. Je vais de plus vous montrer un chemin qui vous mettra bientôt hors des atteintes de l'ennemi.

Le prince, stupéfait, remercia le généreux fermier ; mais surtout il rendit grâce à Dieu qui, sans faire un miracle, peut exaucer les prières d'un cœur pieux.

Bientôt il arriva sain et sauf auprès d'un souverain qui était de ses parents. Plus tard il devint un homme de guerre célèbre, et rendit au décuple la somme que le fermier lui avait prêtée.

Si vous êtes dans la détresse,
Priez Dieu de tout votre cœur,

Et vous verrez accourir sa tendresse
Au secours de votre malheur.

XXVI

Le jardinier généreux.

Il y avait un vieux jardinier qui était serviable envers tout le monde et surtout généreux envers les pauvres. Il distribuait aux malheureux qui venaient implorer son assistance plus d'une pièce d'argent qu'il aurait pu employer à acheter de meilleurs vêtements et de plus beaux meubles, ou à se procurer quelque plaisir. A chaque aumône qu'il faisait, il avait coutume de dire :

— Allons ! jetons encore une petite pomme par-dessus la haie.

Un jour, quelqu'un lui demanda ce qu'il voulait dire par ces singulières paroles. Alors il raconta ce qui suit :

— J'admis un jour plusieurs enfants dans mon verger et je leur permis de ramasser les fruits qui se trouvaient au pied des arbres et d'en manger autant qu'ils voudraient ; mais je leur défendis d'en mettre aucun dans leur poche et de l'emporter. Cependant un des petits garçons, plus malin que les autres, jeta par-dessus la haie quelques-unes des plus belles pommes, qu'il était bien sûr de retrouver lorsqu'il serait sorti de chez moi. Sans doute, il agissait très-mal à mon égard, et je

ne lui ai plus jamais permis d'entrer dans mon verger. Cependant, ainsi que l'abeille sait tirer du miel même de certaines fleurs vénéneuses, je sus tirer une leçon utile de cette mauvaise action. « Tiens, me disais-je en moi-même, il en est des hommes dans le monde comme il en était des enfants que j'admettais dans mon verger. Nous pouvons jouir des biens d'ici-bas, mais nous ne pouvons rien emporter avec nous. Ce que nous en donnons aux pauvres, nous le jetons en quelque sorte par-dessus l'enclos qui nous sépare du ciel, et nous le retrouverons un jour de l'autre côté, c'est-à-dire dans l'éternité. »

Ce qu'on donne ici-bas au pauvre, l'Éternel
Nous l'amasse en trésor qu'il garde dans le ciel.

XXVII

Le maraudeur.

Colomban était un maraudeur achevé. Pendant une obscure et orageuse nuit d'automne, il profita du moment où tous les gens du village étaient profondément endormis, pour s'introduire furtivement dans le jardin du château. Le long du mur s'étendait en espalier une vigne superbe, au haut de laquelle pendaient encore un grand nombre de grappes magnifiques. Colomban grimpa sur le treillage de l'espalier aussi facilement que sur une

échelle ; puis il se mit à couper avec son couteau les plus belles grappes, et, les jetant par-dessus l'épaule, en remplit la hotte qu'il portait sur le dos. Sa joie devenait plus grande à mesure qu'il sentait augmenter le poids des raisins qu'il avait dérobés. Mais au moment où la hotte se trouvait presque pleine, la latte sur laquelle il se tenait se rompit sous le poids dont elle était chargée. Il fit une chute horrible, tomba sur la pointe de son couteau et reçut une blessure mortelle.

Oh ! gardez-vous de mettre au bien d'autrui la main.
Car, quelle que soit votre adresse,
Vous ne le touchez pas en vain ;
C'est un couteau pointu qui blesse.

XXVIII

Le brigand.

Un brigand, armé d'un fusil, s'était caché dans les broussailles pour guetter un riche marchand de blé qui devait passer dans le voisinage. Le marchand arriva, ayant autour du corps une lourde ceinture remplie d'argent. Aussitôt le bandit arma son fusil et mit un genou en terre afin de pouvoir mieux ajuster son coup. Mais il avait posé le genou sur une vipère qu'il n'avait pas aperçue sous les feuilles sèches dont le sol était jonché. Au

même instant la vipère se dressa furieuse, s'élança sur lui, et le coup de fusil manqua. Au bruit de la détonation et aux cris lamentables du brigand, le marchand accourut aussi vite qu'il put. Il vit avec horreur ce malheureux étendu par terre et la vipère qui, entortillée autour de son bras et de son cou, le tuait de ses morsures venimeuses.

— Ah! s'écria l'infortuné en apercevant le marchand, j'ai bien mérité mon malheur. Au moment où je voulais t'arracher la vie, je trouve moi-même une mort affreuse!

Le méchant pense en vain que Dieu ne le voit pas.
Mais souvent, quand il croit atteindre sa victime,
Dieu lui vient arrêter le bras
Et le punit avant le crime.

XXIX

Les trois brigands.

Trois brigands tuèrent et dévalisèrent un marchand qui, chargé d'une quantité d'argent et de choses précieuses, voyageait à travers une forêt. Puis ils cachèrent dans leur caverne les trésors dont ils s'étaient emparés, après quoi, le plus jeune se rendit à la ville pour acheter des provisions.

Lorsqu'il fut parti, les deux autres se dirent entre eux :

— Ne ferions-nous pas une grande folie si nous partageons ce riche trésor avec ce drôle? Quand il reviendra, nous le tuerons, et sa part sera à nous.

Chemin faisant, le jeune brigand se disait de son côté :

— Comme je serais heureux si tout ce trésor était à moi! Eh bien, j'empoisonnerai mes deux compagnons, et j'aurai tout le magot pour moi seul.

Il acheta des provisions dans la ville, mêla du poison au vin, et retourna à la forêt.

Au moment où il entra dans la caverne, ses deux complices se jetèrent sur lui, et lui portèrent au cœur deux coups de poignard qui le firent tomber mort à leurs pieds. Tranquilles après leur forfait, ils se mirent à manger, et à boire du vin empoisonné. Mais bientôt après, ils expirèrent dans d'horribles douleurs, et le hasard les fit découvrir un jour morts au milieu des richesses qu'ils avaient entassées dans leur repaire.

Dans les sentiers du mal n'engageons point nos pas.
Ces routes ne sont pas les nôtres,
Les méchants ne prospèrent pas,
Et quelquefois les uns font justice des autres.

XXX

L'ogre.

Deux petits garçons de la ville s'étaient égarés au fond d'une vaste forêt. Force leur fut de passer la nuit dans une auberge isolée et de mauvaise apparence.

Vers minuit ils entendirent parler dans une chambre voisine de celle où ils se trouvaient. Tous deux appliquèrent l'oreille à la muraille pour écouter ce qu'on disait. Ils entendirent distinctement ces paroles :

— Femme, tu auras soin d'écurer le chaudron demain de bon matin; car je veux couper la gorge à nos deux petits citadins.

Les pauvres enfants faillirent mourir de peur en entendant le maître de la maison parler de la sorte et ils se dirent tous bas l'un à l'autre :

— Mon Dieu! cet homme est assurément un ogre.

En disant ces mots, ils s'approchèrent de la fenêtre et sautèrent dans la cour pour se sauver. Mais, à leur grande terreur, ils trouvèrent la porte fermée.

N'ayant aucun moyen d'échapper, ils se glissèrent dans le trou aux porcs et y passèrent le reste de la nuit dans une anxiété impossible à décrire. Aux premières lueurs du matin, le maître de la maison entra dans la

cour, ouvrit le trou aux pores, se mit à aiguiser son couteau et s'écria :

— Allons, mes petits garçons, sortez de là, car votre dernière heure est venue.

Les deux enfants poussèrent un cri lamentable et supplièrent à deux genoux l'homme de ne pas leur ôter la vie. Fort étonné de les trouver dans l'étable à porcs, celui-ci leur demanda s'ils le prenaient pour un ogre.

Les petits garçons lui répondirent en pleurant à chaudes larmes :

— N'avez-vous pas dit vous-même, cette nuit, à votre femme, que vous nous couperiez la gorge ce matin?

Alors l'aubergiste s'écria :

— Oh! les petits insensés que vous êtes! Ce n'est pas à vous que je pensais dans ce moment-là. Je voulais parler de mes deux cochons de lait, que j'appelais par badinage mes deux petits citadins, parce que c'est dans la ville que je les ai achetés. Mais voilà ce qui arrive quand on écoute aux portes ou aux murailles. On comprend mal certaines choses, certaines autres nous suggèrent de faux soupçons; on se crée de vaines inquiétudes et des craintes chimériques, et l'on s'attire souvent des chagrins qui n'ont pas d'objet.

Parfois à travers la muraille,
A travers la porte parfois,

Amis, les faux soupçons nous font ouïr leur voix,
Et les soupçons n'ont rien qui vaille.

XXXI

Le fantôme.

Martin se glissa, vers l'heure de minuit, dans le jardin du château et remplit de fruits deux sacs qu'il avait apportés. Il voulut commencer par emporter chez lui l'un des sacs.

Comme il venait de le prendre sur son épaule et qu'il s'en allait le long du mur du jardin, il entendit l'horloge du village sonner minuit. Le vent nocturne, qui agitait le feuillage des arbres, en faisait sortir des murmures sinistres. Tout à coup Martin vit marcher à son côté un homme noir, qui avait l'air de vouloir l'aider en portant l'autre sac.

Le maraudeur, saisi d'épouvante, poussa un cri, laissa tomber la charge qu'il portait et se mit à courir aussi vite qu'il pouvait. Au même instant l'homme noir avait laissé pareillement tomber son sac et s'était mis à courir aussi vite que Martin, restant toujours à côté de lui et ne se laissant pas devancer de la longueur d'un pouce. Il ne quitta son compagnon qu'à l'extrémité du mur du jardin.

Le lendemain matin, il ne fut question dans tout le village que de l'horrible fantôme que Martin avait vu.

Lui-même avait raconté ce qui lui était arrivé ; seulement il avait gardé le plus profond silence sur le vol dont il s'était rendu coupable. Mais le même jour il fut mandé chez le bourgmestre qui lui dit :

— Cette nuit tu as volé des fruits dans le jardin du château. Tu as été trahi par les sacs qu'on a trouvés et sur lesquels ton nom est marqué. C'est pourquoi je te mets en état d'arrestation. Quant au fantôme noir que tu as cru voir marcher et courir à côté de toi, ce n'était que ton ombre qui se projetait, à la clarté de la lune, sur le mur nouvellement blanchi du jardin.

Celui qui fait le mal n'est jamais sans crainte. Une feuille qui s'agite effraye le criminel, et il fuit, ayant peur de son ombre :

Garde ta conscience pure,
Marche sans dévier dans la route du bien,
Tu n'auras, ni le jour, ni dans la nuit obscure,
Jamais à t'effrayer de rien.

XXXII

Le rusé villageois et son cheval.

Pendant une nuit, on avait volé à un fermier le meilleur cheval qu'il eût dans son écurie. Il résolut d'en ache-

ter un autre, et il se rendit, à cet effet, à une foire qui se tenait à quinze lieues de son village.

Quel fut son étonnement lorsque, parmi les chevaux qui se trouvaient au marché, il reconnut le sien !

Il le saisit aussitôt par la bride et s'écria :

— Cette bête m'appartient ! Il y a trois jours qu'on me l'a volée.

L'homme qui avait conduit le cheval au marché pour le vendre, répondit fort poliment au villageois :

— Vous vous trompez, mon cher ami. Voilà plus d'un an que je possède ce cheval. Il peut fort bien ressembler à celui qu'on vous a volé ; mais il est certainement à moi.

Aussitôt le paysan mit les deux mains sur les yeux de l'animal et dit :

— Eh bien, s'il y a, comme vous le prétendez, un an que vous possédez cette bête, je vous prie de me dire de quel œil elle est borgne.

Le maquignon, qui avait réellement volé le cheval, mais qui ne l'avait pas encore minutieusement examiné, fut saisi de frayeur à cette question. Mais, comme il fallait bien qu'il répondit quelque chose, il dit à tout hasard :

— C'est de l'œil gauche.

— Vous êtes dans l'erreur, repartit le fermier. Cette bête n'est pas borgne de l'œil gauche.

— Ah! c'est vrai, reprit le voleur, je me suis trompé. C'est de l'œil droit qu'elle est borgne.

En ce moment le villageois ôta ses deux mains de dessus les yeux du cheval, et il s'écria :

— Maintenant il est évident que tu es un voleur et un menteur. Car regardez bien, vous tous qui êtes ici présents, cet animal n'est pas borgne du tout. J'ai seulement eu recours à cette ruse pour mettre le vol au grand jour et démasquer cet homme.

Une foule de curieux s'étaient rassemblés autour du fermier et de son interlocuteur. Ils se prirent à rire, à battre des mains et à s'écrier :

— Attrapé! attrapé!

Quant au maquignon, il dut restituer au paysan le cheval qu'il lui avait dérobé ; en sus, il fut condamné pour vol à une peine très-sévère.

Par les ruses qu'il imagine
Le voleur a beau s'enhardir.
Les stratagèmes qu'il combine
Aident souvent à le trahir.

XXXIII

Le maraicher et son âne.

Un maraicher voulait se rendre au marché qui se tient toutes les semaines dans la ville. Il chargea donc son âne,

mais d'une si grande quantité de légumes de toute espèce, qu'on ne voyait presque plus que la tête du pauvre animal. Puis il se mit en route.

Le chemin qu'il fallait suivre passait par une oseraie. Le jardinier s'y arrêta et coupa une botte d'osier dont il comptait se servir pour attacher les branches de ses arbustes.

— Un petit fardeau comme celui-là, mon âne le portera bien encore, se dit-il.

Et il l'ajouta à la charge de l'animal.

Un peu plus loin, se trouvait une belle coudraie. Le maraîcher coupa une couple de douzaines de belles tiges toutes droites pour s'en servir en guise de tuteurs pour ses fleurs.

— Elles sont si légères, se dit-il, que mon âne s'en apercevra à peine.

Et il les fixa à côté des tiges d'osier.

Dans ces entrefaites, le soleil était monté plus haut au ciel, et il commençait à faire très-chaud. Le maraîcher ôta donc sa blouse et la mit sur l'animal, en disant :

— Il n'y a plus qu'un pas d'ici à la ville. Ma blouse, je la porterais bien à mon petit doigt, et ma bête ne succombera pas sous un fardeau si léger.

Mais à peine eut-il dit ces mots, que l'âne trébucha sur une pierre et tomba, pour ne plus se relever, sous la charge énorme qui l'accablait.

Alors le maraicher consterné commença à se lamenter et s'écria :

— Maintenant je vois, à mon grand détriment, qu'on ne doit charger outre mesure ni les hommes ni les animaux.

En toute chose il faut avoir de la mesure.
N'entreprenez pas trop, c'est agir sagement.
Quand on est trop chargé, la marche n'est pas sûre,
Et, comme le mulet, on trébuche aisément.

XXXIV

Le chasseur et son chien.

Un chasseur excitait un jour son chien à la poursuite d'un lièvre qu'il venait de blesser d'un coup de feu.

— Prends ! prends ! lui criait-il.

Et le chien se mit à courir de toutes ses forces. Il poursuivit le lièvre bien loin dans les champs, l'atteignit et le saisit avec les dents. Le chasseur accourut aussitôt, prit le lièvre par les oreilles et dit au chien :

— Lâche ! lâche !

Au même instant, le chien lâcha prise, et le chasseur mit le lièvre dans sa carnassière.

Plusieurs villageois avaient vu ce qui s'était passé. Un vieux métayer leur dit :

— Ce chien de chasse est une image bien vraie de l'avare. L'avarice crie à l'avare : « Prends ! prends ! » et l'aveugle obéit et court de toutes ses forces à la poursuite des biens terrestres. Puis enfin vient la mort qui lui dit : « Lâche ! lâche ! » et le pauvre homme est forcé de laisser après soi, sans en avoir joui, les richesses qu'il a amassées avec tant de peine.

A quoi sert d'amasser des richesses sans nombre
Et des trésors qu'on a de la peine à compter ?
Car on n'en peut rien emporter
Avec soi dans la nuit du tombeau froid et sombre.

XXXV

Le meunier et son fils.

Un jour un meunier et son fils conduisirent leur âne à la ville pour le vendre au marché.

Chemin faisant, ils rencontrèrent un cavalier qui leur dit en riant :

— Vous êtes vraiment des gens peu sensés pour laisser aller ainsi à vide cet animal, sans qu'aucun de vous deux songe à le monter.

Aussitôt le père dit à son fils d'enfourcher l'âne.

Quelques moments après, ils rencontrèrent une charrette lourdement chargée. Le charretier cria au fils :

— Un vigoureux garçon comme toi devrait avoir honte de se faire porter par cette bête et de laisser cheminer à côté de lui son vieux père.

En entendant ces paroles, le fils sauta lestement à bas de l'âne et fit monter le vieillard à sa place.

S'étant avancés un peu plus loin sur le chemin sablonneux qu'ils suivaient, ils rencontrèrent une paysanne qui portait sur la tête un panier rempli de fruits. Elle dit au meunier :

— Vous êtes vraiment un père sans entrailles pour rester si commodément assis sur cet âne, tandis que votre pauvre enfant a de la peine à vous suivre en marchant dans le sable.

Alors le vieillard fit monter son fils auprès de lui sur l'âne. A quelque distance de là ils rencontrèrent un berger qui faisait paître son troupeau le long de la route. En voyant passer les deux hommes montés sur l'âne, le berger s'écria :

— Oh! la pauvre bête! Elle doit inévitablement succomber sous ce double fardeau. Vous êtes vraiment les bourreaux de cet animal.

Tous deux descendirent de l'âne, et le fils dit au père :

— Que faut-il maintenant que nous fassions de cette bête, pour contenter les gens? Il nous faudra finir par lui lier les jambes, la suspendre à un bâton et la porter sur nos épaules au marché.

-- Tu le vois maintenant, mon fils : on ne peut jamais réussir à contenter tout le monde, et la sagesse nous conseille de suivre cette maxime :

Va droit dans ton chemin, sans craindre qu'on te fronde.
Fais ton devoir, et pratique le bien,
Et ne t'inquiète de rien
De ce que peut dire le monde.

XXXVI

Le charlatan.

Un dimanche au soir, un voyageur richement vêtu entra dans une grande auberge de village et se fit servir un poulet rôti et une bouteille du meilleur vin. Mais, dès la première bouchée, il se mit à gémir de façon à faire pitié ; et, serrant un mouchoir blanc sur sa mâchoire, il dit qu'un mal de dents, dont il avait souffert horriblement pendant quinze jours, venait de recommencer. Tous les villageois qui se trouvaient dans la salle de l'auberge le regardaient avec une commisération profonde.

Quelques moments après, on vit entrer un charlatan qui prit place dans un coin et demanda un verre d'eau-de-vie. Quand il entendit la cause des gémissements de l'étranger, il lui dit :

— Oh ! mon Dieu ! il ne faut qu'une minute pour vous débarrasser de votre mal.

En disant ces mots, il ouvrit sa cassette et en tira un petit papier doré qui était plié avec beaucoup de soin. Après l'avoir déplié, il reprit :

— Tenez, mon bon monsieur, mouillez-vous le bout du doigt, trempez-le dans cette poudre blanche et touchez-vous-en la dent malade.

L'inconnu fit ce que l'homme lui avait recommandé.

Presque au même instant il s'écria :

— Qu'est-ce qui m'arrive ? En vérité, la douleur est passée comme si un souffle me l'avait enlevée.

Il donna au charlatan une pièce de cinq francs et l'invita à partager son repas.

Dès ce moment, ce fut, parmi les habitués de l'auberge et les gens du village, à qui obtiendrait pour son bel argent un peu de cette poudre inappréciable. Le charlatan vendit plus de cent paquets à raison de cinquante centimes pièce. Y avait-il dans le village quelqu'un qui se plaignait d'avoir mal aux dents, on accourait avec la poudre merveilleuse. Mais, au grand étonnement de tout le monde, elle ne produisait pas le moindre effet.

La fraude finit par se découvrir. Les deux voyageurs avaient concerté ce manège. La poudre blanche n'était rien qu'un peu de craie pilée. Quant au charlatan et à son compère, ils furent arrêtés et punis pour les

nombreuses escroqueries dont ils s'étaient rendus coupables.

N'écoute pas les charlatans,
Et garde bien que tu n'y songes.
Ce sont des marchands de mensonges
Qu'on paye à beaux deniers comptants.

XXXVII

Le chercheur de trésors.

A l'heure où le soir commence à tomber, un étranger, vêtu d'une manière tout à fait extraordinaire, qui tenait un gros livre sous le bras et une baguette blanche à la main, entra dans la maison d'un villageois nommé Liénard.

— Je viens, lui dit-il d'un air mystérieux, vous révéler un secret. Une grande quantité d'or et d'argent est cachée dans votre champ. Si vous promettez de m'en donner la dixième partie, je m'engage à trouver le trésor. Pensez-y bien, car vous pouvez d'un seul coup devenir riche comme personne ne l'est en ce village.

Liénard, tout joyeux de ce qu'il entendait, consentit à donner à l'inconnu la dixième partie du trésor. Vers minuit, tous deux se rendirent au champ, pourvus de bèches et d'une brouette. Ils creusèrent, sans souffler mot, un grand trou dans la terre; ils ne tardèrent pas.

à y trouver une caisse qui était fort pesante, et, au moyen de la brouette, ils parvinrent à la transporter sans encombre dans la maison de Liénard. Alors l'étranger se mit à examiner la caisse de tous côtés, à la toucher par-ci, par-là avec sa baguette, en agitant la tête et en marmottant à demi-voix toute sorte de mots inintelligibles qu'il lisait dans son livre.

Enfin il dit :

— Si nous ne voulons pas que ce trésor se transforme en charbon, il nous faut, avant d'ouvrir le coffre, employer des moyens secrets et tout à fait particuliers. Mais personne ne les connaît, si ce n'est un vieux pharmacien qui demeure à dix lieues d'ici, et qui, j'en suis sûr, ne les donnera pas à moins de deux cents francs.

Le villageois avait précisément reçu, quelques jours auparavant, une somme semblable comme prix d'un cheval qu'il avait vendu ; il s'empressa, dans la joie de son cœur, de la remettre à l'étranger afin qu'il allât acheter le secret du vieux pharmacien. Le chercheur de trésors se mit en route avant le lever du jour, — et il ne revint plus.

Après l'avoir longtemps attendu, Liénard prit le parti de forcer la caisse ; mais, au lieu d'y trouver de l'or, de l'argent ou du charbon, il y trouva tout simplement du gravier ramassé dans le ruisseau qui bordait son



LE CHERCHEUR DE TRÉSORS.

champ. N'oublions pas d'ajouter qu'il y avait aussi un petit billet sur lequel étaient écrits ces quatre vers :

Poursuivre de vaines chimères
C'est perdre un temps bien précieux.
Aussi n'oubliez pas ce dicton sérieux :
« Qui cherche des trésors ne trouve que des pierres. »

XXXVIII

Le pèlerin.

Dans un superbe château, dont il ne reste plus depuis fort longtemps deux pierres l'une sur l'autre, vivait autrefois un chevalier très-riche. Il dépensait des sommes considérables pour augmenter la magnificence de son manoir ; mais il faisait très-peu de bien aux pauvres.

Un jour, un malheureux pèlerin se présenta à la porte du château et demanda l'hospitalité pour une seule nuit. Mais le chevalier le renvoya avec dureté en lui disant :

— Mon château n'est pas une hôtellerie.

Alors le pèlerin lui dit :

— Permettez-moi seulement de vous faire trois questions, et je continuerai mon chemin.

— A cette condition, reprit le chevalier, vous pouvez m'interroger, et je vous répondrai bien volontiers.

— Or donc, demanda le pèlerin, dites-moi qui a habité ce château avant vous ?

— Mon père, répliqua le chevalier.

— Et qui l'habitait avant votre père ?

— Mon grand-père, repartit le châtelain.

— Et qui l'habitera après vous ?

— Si Dieu le veut, ce sera mon fils, dit le maître du manoir.

— Eh bien, continua le pèlerin, puisque chacun n'habite cette demeure que pendant un certain temps et que l'un fait toujours place à l'autre, qu'êtes-vous ici, si ce n'est des passagers ? Ce château est donc réellement une hôtellerie. C'est pourquoi dépensez moins d'argent à décorer avec tant de magnificence cette habitation qui ne doit vous héberger que peu de temps. Soyez plutôt secourable aux pauvres ; vous vous bâtirez ainsi une demeure durable dans le ciel.

Le chevalier, frappé de ces paroles, accorda l'hospitalité au pèlerin, et il devint, dès ce moment, plus charitable envers les malheureux.

Grandeurs, richesse, honneurs, vanités de la terre,

Tout passe et rien n'en restera.

Des bonnes actions que nous avons pu faire

Le trésor seul nous survivra.

XXXIX

L'ermite.

Un prince, qui tirait grande vanité de sa beauté, de sa richesse et de son rang élevé, était un jour à la chasse dans une des parties les plus reculées de la montagne. Il y trouva un vieux solitaire qui était assis à la porte de son ermitage et qui semblait absorbé dans la contemplation d'une tête de mort.

Le prince s'approcha et lui demanda d'un ton de raillerie :

— Pourquoi regardez-vous cette tête de mort avec tant d'attention ? Que présente-t-elle donc de si curieux ?

L'ermite lança au prince un regard sévère et lui répondit :

— Je voudrais savoir si cette tête a été celle d'un prince ou celle d'un mendiant. Malheureusement, je ne puis distinguer si elle a été celle de l'un ou celle de l'autre.

Vous pour qui souvent on dédaigne
Les trésors de l'éternité,
La mort est là qui nous enseigne
Combien, richesse, honneurs, beauté,
Vous renfermez de vanité.

XL

Le savant idolâtre.

Un jeune garçon très-pieux, qui vivait dans la maison d'un idolâtre, disait souvent :

— Il n'y a qu'un seul Dieu qui a créé le ciel et la terre. Il fait luire le soleil et tomber la pluie. Il est témoin de toutes nos actions et entend toutes nos prières. Lui, qui est le Dieu vivant, il peut nous punir et nous récompenser, nous sauver ou nous perdre. Au contraire, les idoles que voilà sont faites de terre ; elles ne peuvent ni voir ni entendre, elles ne peuvent nous faire ni bien ni mal.

Mais l'idolâtre ne tenait aucun compte de ces vérités.

Un jour il était allé se promener à la campagne. Alors le garçon prit un bâton et brisa les idoles. Il ne laissa entière que la plus grande et lui mit le bâton à la main. Quand l'idolâtre revint à la maison, il entra dans une grande colère.

— Qui a fait ceci ? demanda-t-il.

Le garçon lui répondit :

— Ne croyez-vous donc pas que votre grande idole ait pu renverser les autres ?

— Non, s'écria l'homme, je ne crois pas cela, car je ne lui ai jamais vu bouger la main. C'est toi, méchant

drôle, qui as brisé mes dieux, et, pour te punir, je vais te casser la tête avec ce même bâton.

Mais le garçon répliqua sans témoigner la moindre crainte :

— De grâce, ne vous fâchez pas. Réfléchissez seulement à ce que je vais vous dire. Si vous ne croyez pas que votre idole ait pu faire ce que j'ai fait de ma faible main d'enfant, comment pourrait-elle être le Dieu qui a créé le ciel et la terre? Ah! croyez plutôt au seul et vrai Dieu, notre père bien-aimé qui est dans le ciel.

Alors le païen rentra en lui-même; il brisa sa dernière idole, se laissa tomber à genoux, et adora pour la première fois le vrai Dieu.

Heureux celui que la science éclaire
Et qui cherche la vérité,
Pour trouver Dieu, ce flambeau tutélaire
De qui nous vient toute clarté!

XLI

Le pécheur converti.

M^{lle} de Wall, personne très-pieuse, habitait sa maison de campagne, qui était située à une lieue de la ville. Un soir, comme elle venait de se coucher, et que, selon son

habitude, elle lisait encore dans un livre de dévotion, un carrosse s'arrêta devant la maison. On venait la prier de se rendre auprès d'une de ses amies qui demeurait dans la ville et qui était dangereusement malade. Elle partit sur-le-champ, accompagnée de sa femme de chambre et d'un domestique.

Un voleur profita de l'occasion pour s'introduire, au moyen d'une échelle, dans la chambre de la demoiselle. Il battit un briquet dont il avait eu soin de se munir, fit de la lumière et se mit à la recherche des objets de valeur qu'il se proposait d'emporter dans son bissac.

Voilà qu'il trouva, sur la table de nuit placée à côté du lit, le livre de prière encore ouvert et posé près d'un flambeau dont la bougie était éteinte. Il jeta les yeux sur le livre et y lut ces paroles : « O mon Dieu ! si j'avais
« passé cette journée sans avoir commis de péché, com-
« bien mon sommeil serait doux ! Si je pouvais passer
« tout le reste de ma vie sans commettre de péché, com-
« bien je trouverais douce la mort elle-même, que les
« hommes trouvent si terrible, car elle ne serait pour
« moi qu'un paisible sommeil. »

Ce passage fit une telle impression sur le cœur du voleur, qu'il laissa là tout ce qu'il se disposait à emporter, et qu'il se hâta de se retirer par la fenêtre. Depuis ce moment, il ne vola plus la valeur d'un centime. Sur son lit de mort, il raconta cette histoire à ses enfants, et les

exhorta à porter toujours dans leur cœur la parole de Dieu et à le prier souvent avec ferveur.

O parole de Dieu, voix puissante, prière,
Qui ne se laisserait par toi toucher le cœur ?
Dans notre âme toujours fais briller ta lumière
Afin de nous sauver de la mort du pécheur.

XLII

Le pays des gens raisonnables.

1.

Dans un pays situé bien loin, bien loin d'ici, deux villageois se présentèrent un jour devant le juge. L'un parla en ces termes :

— J'ai acheté une pièce de terre à mon voisin que voici. En la bêchant, j'y ai trouvé un trésor, et en bonne conscience je ne puis le garder ; car je n'ai acheté que la terre, et je n'ai aucun droit sur le trésor.

L'autre répliqua :

— En bonne conscience, je n'ai pas plus de droit sur cet or et sur cet argent. Ce n'est pas moi qui l'ai enfoui dans le champ, et par conséquent il ne m'appartient pas. Au surplus, j'ai vendu à mon voisin non-seulement le sol, mais encore tout ce qui s'y trouve, et je n'ai fait aucune réserve pour moi.

— Maintenant, dirent-ils ensemble au juge, décidez en toute justice à qui le trésor appartient.

Le juge leur répondit :

— J'ai appris que le fils de l'un d'entre vous veut se marier avec la fille de l'autre. Eh bien, donnez le trésor à vos deux enfants ; ce sera leur dot.

Les braves gens promirent de faire ainsi, et s'en retournèrent satisfaits l'un et l'autre.

Ayons toujours un cœur honnête.

La probité n'est pas un jeu.

C'est un grand capital que le bon Dieu nous prête,

Et qu'il nous faut un jour rendre intact au bon Dieu.

2.

Un étranger, qui avait assisté à ce débat, fut frappé de surprise.

— Dans mon pays, disait-il, les choses se seraient passées tout autrement. L'acheteur n'aurait pas eu l'idée de donner au vendeur un seul centime de cette riche trouvaille, et pour ce motif il aurait tenu bien secrète la découverte du trésor. S'il n'y avait pas réussi, l'autre aurait porté plainte en justice et réclamé l'or et l'argent. Mais le procès, qui en serait résulté, aurait probablement coûté plus que ne valait le trésor tout entier.

Le juge, étonné de ce langage, demanda alors à l'étranger :

— Le soleil éclaire-t-il aussi votre pays ?

— Certainement, répondit l'autre.

— Y tombe-t-il aussi de la pluie ?

— Sans doute, repartit l'homme.

— Cela est étonnant ! s'écria le juge. Mais il y a peut-être aussi des vaches et des moutons chez vous ?

— Il y en a beaucoup, répliqua l'inconnu.

— Alors je comprends, dit le juge en souriant. C'est sans doute pour ces innocents animaux que le bon Dieu fait dans ce pays briller le soleil et tomber la pluie. Car, en vérité, vous ne méritez pas qu'il le fasse pour vous !

Dans le pays où la foi s'est éteinte,
Dans le pays d'où fuit la vérité,
Ne cherchons plus ni la concorde sainte,
Ni le bonheur, ni la sincérité.

XLIII

Le prisonnier.

Le chevalier Adelstan avait été fait prisonnier par ses ennemis. Le cachot où il fut jeté était d'un aspect horrible ; de gros barreaux de fer en garnissaient la haute et étroite fenêtre qui y laissait à peine pénétrer les rayons

du soleil ou de la lune. Le captif avait été chargé de lourdes chaînes. Après avoir essayé vainement de s'en débarrasser et de s'échapper à travers la grille de fer, il avait perdu tout espoir d'être jamais délivré de sa triste prison. Mais ce qui surtout lui paraissait dur, à lui qui avait vécu jusqu'alors dans l'abondance, c'était la misérable nourriture qu'on lui servait. On lui donnait chaque jour pour tout aliment un peu de pain noir et pour toute boisson de l'eau. Aussi lui arriva-t-il plus d'une fois d'arroser de larmes son chétif morceau de pain, et de se laisser tomber, tout affamé, sur sa couche de paille.

Mais ce fut précisément cette mauvaise nourriture qui, contre l'attente de ses ennemis, servit à sa délivrance. Auparavant il avait été d'une assez forte corpulence, et maintenant il avait tellement maigri qu'il put se débarrasser plus aisément de ses fers, et se glisser, la nuit, à travers la grille de la fenêtre. Étant parvenu à s'évader, il courut toute la nuit aussi vite qu'il put et regagna son pays. Lorsque, au lever du soleil, il aperçut son château et qu'il se vit en sûreté, il tomba à genoux et s'écria :

— O mon Dieu ! que je vous rends de grâces ! Ce que je regardais comme un malheur était précisément un bonheur pour moi. Si l'on m'avait donné une meilleure nourriture, mes yeux n'auraient plus jamais revu votre

soleil si splendide, ni ma patrie tant aimée, et j'aurais été réduit à passer le reste de ma vie dans cet horrible cachot.

C'est par l'épreuve des douleurs
Que le bon Dieu nous fortifie ;
C'est par les luttes de la vie
Que le bon Dieu nous rend meilleurs.

XLIV

L'aveugle.

Un homme, qui était un peu faible d'esprit, eut, en outre, le malheur de perdre insensiblement la vue. Alors il se dit dans sa simplicité :

— Je ne comprends pas ce que peut avoir le soleil, car il me paraît chaque jour moins brillant. Il est si terne au firmament, qu'en vérité la lune n'est pas plus pâle.

Quelque temps après, sa vue s'étant encore affaiblie davantage, il se dit :

— C'est un spectacle horrible à voir, mais il est bien réel cependant. Le soleil ne darde plus que des rayons blafards et d'une rougeur sinistre ; chaque feuille, chaque fleur, a perdu ses belles couleurs naturelles ; tout ce que je vois autour de moi paraît gris comme de la cendre ou noir comme du charbon.

Enfin, quand cet homme fut devenu complètement aveugle, il s'écria :

— Voilà maintenant le soleil entièrement éteint ; à midi il fait aussi noir qu'autrefois à minuit.

Les gens du village avaient beau l'assurer que l'astre du jour répandait toujours une lumière aussi vive qu'auparavant. Il ne voulait pas le croire, et ne cessait de dire :

— Il n'y a plus de soleil ; une nuit profonde couvre la terre.

L'idée ne lui vint pas un seul moment de s'expliquer, par l'extinction complète de sa vue, la cause de cette obscurité.

Un homme pieux et sage dit à ce propos :

— De même qu'il en est de l'aveugle, il en est du méchant qui a cessé de croire à Dieu et aux choses divines. Quand son esprit obscurci n'est plus capable de comprendre rien de divin, la foi consolatrice s'éteint dans son cœur.

Mon Dieu, laissez toujours la lumière à mes yeux
Et dans mon âme aussi votre lumière pure,
Que je vous puisse aimer toujours d'un cœur pieux
Et toujours admirer votre œuvre, la nature.

XLV

Le sourd.

Un officier de marine était revenu d'une île fort éloignée. Il avait amené avec lui un jeune sauvage à qui, durant la traversée, une maladie avait totalement fait perdre l'ouïe. Un soir, quelques amis s'étaient réunis chez l'officier pour faire de la musique. Le jeune sauvage, qui n'avait aucune idée des instruments de musique qu'il voyait pour la première fois, regarda avec une vive curiosité les mouvements divers que faisaient les musiciens qui jouaient du piano, de la flûte, du violon et de la basse ; puis il se mit à rire aux éclats.

— Ces gens sont fous, disait-il ; car je ne puis me figurer un travail plus inutile. Malgré la peine qu'ils se donnent, cela ne produit pas le moindre effet.

Cependant, avec l'aide de Dieu et grâce à la science d'un habile médecin, le jeune homme recouvra l'ouïe. De quel étonnement il fut alors saisi en entrant dans la salle du concert et en remarquant que chaque mouvement des doigts, chaque souffle de la bouche et chaque coup d'archet avaient leur importance et produisaient les sons les plus agréables !

— Oh ! que j'étais insensé, s'écria-t-il, de me moquer

de ces artistes ! Quel plaisir ils font naître par leur art !

— Nous ressemblons parfois à ce sauvage, dit l'officier. Nous jugeons les voies de la divine Providence, sans savoir exactement les motifs pour lesquels Dieu permet telles ou telles choses. Si nous parvenons un jour à connaître ces motifs, nous trouverons, dans tout ce qu'il fait, la même harmonie que dans la musique la plus merveilleuse.

Dans la création, dans votre œuvre infinie,
Parfois l'homme, ô Seigneur, croit voir maint désaccord.
Mais l'œil de notre esprit peu clairvoyant a tort ;
Car vous ne faites rien qui ne soit harmonie.

XLVI

Le nègre.

A une heure avancée de la soirée, un vieux nègre se présenta à la porte d'un marchand et dit d'une voix suppliante :

— Le maître que j'ai servi avec fidélité pendant vingt ans m'a renvoyé parce que je suis vieux et que je ne puis plus travailler. Me voilà réduit à errer sans asile et à demander un morceau de pain à la porte des personnes charitables.

Le marchand, sa femme et ses enfants eurent grand'

pitié du pauvre nègre. Cependant la petite Charlotte disait :

— Seulement s'il n'était pas si noir ! J'ai presque peur de lui. Puis il faut se garder de lui donner un lit, car il le rendrait noir comme de la suie.

La naïveté de Charlotte fit rire ses frères et ses sœurs. Mais le père éclaira la simplicité de l'enfant, fit entrer le nègre et donna l'ordre de lui servir à manger et de le conduire ensuite dans une chambre à coucher.

Vers minuit, le nègre fut tiré de son sommeil par un léger bruit. Il aperçut deux voleurs qui venaient d'escalader les fenêtres et dont les sabres brillaient au clair de la lune. Au même instant il sauta hors du lit et s'écria d'une voix terrible :

— Que voulez-vous ?

A l'aspect de cette figure noire, les voleurs se crurent en présence du diable en personne ; et, saisis d'effroi, ils sautèrent par la croisée. Mais ils se blessèrent si grièvement en tombant sur le pavé, qu'il ne leur fut plus possible de se relever. Ils furent pris et reçurent le juste châtiment des crimes nombreux qu'ils avaient commis.

Alors le marchand dit au nègre :

— Dès ce moment tu auras toujours un asile dans ma maison, et tu passeras avec nous le reste de ta vie ; car pour un petit bienfait que tu as reçu de nous, tu nous as rendu un très-grand service. Oui, Dieu nous a riche-

ment récompensés de l'hospitalité que nous t'avions accordée, et c'est toi, bon noir, qu'il a choisi pour être notre ange protecteur, pour nous sauver de la mort et nous préserver du pillage.

Offre à tout malheureux une main secourable ;
C'est suivre la loi du Seigneur ;
Et songe, quand tu fais du bien à ton semblable,
Qu'il peut un jour aussi te sauver du malheur.

XLVII

La jeune personne enterrée vivante.

Une jeune personne, qui appartenait à une famille noble, venait de mourir. On mit le corps, vêtu de blanc, dans un cercueil. Ses cheveux étaient ornés d'un cordon de perles fines, et elle avait à la main droite une bague d'or garnie de diamants; car ses parents voulaient, dans leur affliction, qu'elle emportât dans le tombeau ces objets qu'elle avait aimés.

La nuit suivante, le fossoyeur, muni d'une petite lanterne, se glissa furtivement dans le cimetière et débaya la fosse où le corps avait été descendu. Puis il ouvrit le cercueil pour en enlever les bijoux. Mais, au même instant, la morte se mit sur son séant, regarda fixement l'homme et lui demanda d'une voix sourde :

— Que me veux-tu ?

Le fossoyeur, saisi d'épouvante, s'enfuit à toutes jambes.

La demoiselle, qui n'était pas morte réellement et qui était seulement tombée dans une léthargie profonde, sortit de la fosse, prit la petite lanterne que le fossoyeur avait abandonnée, et retourna à la maison paternelle. Quand elle rentra dans le salon, son père et sa mère furent d'abord presque anéantis de terreur. Mais bientôt ils éprouvèrent une joie non moins grande en reconnaissant leur fille saine et sauve.

Au doux soleil de la vie éternelle
Quand nous serons ressuscités un jour,
Les anges du Seigneur viendront avec amour
Aussi nous tendre une main fraternelle.

XLVIII

La mère pieuse et ses fils.

1.

Un jour de fête, une dame noble dit à ses deux fils :
— Hélas ! combien je regrette de ne pouvoir aller
aussi à l'église aujourd'hui et, avec les milliers de per-
sonnes qui s'y rassemblent, invoquer Dieu, le Tout-Puis-
11. 16

sant ! Mais nous sommes trop éloignés de la ville pour que je puisse faire la route à pied, et notre voiture ne nous sert à rien depuis que le fâcheux état de nos affaires nous a forcés de vendre nos chevaux.

Les fils trainèrent aussitôt la voiture devant la porte et s'offrirent à transporter leur vieille mère à l'église qui se trouvait bien loin de l'endroit où ils étaient. La pieuse dame entra dans la voiture, et les dignes jeunes gens s'y attelèrent en guise de chevaux.

Le peuple de la ville fut touché jusqu'aux larmes par la piété de cette mère et par le bel exemple d'amour filial que donnaient ses enfants. Il sema de fleurs et de verdure leur chemin depuis la porte de la ville jusqu'à l'église, et il ne cessa de s'écrier avec enthousiasme :

D'un amour filial aimons également
Les auteurs de nos jours et Dieu, notre bon père,
Qui nous attend, bien loin de cette vie amère,
Au ciel, où nous devons vivre éternellement !

2.

C'est escortés des joyeuses acclamations du peuple, que les fils arrivèrent à l'église. Leur bonne mère s'agenouilla en pleurant devant l'autel, et elle se mit à prier du plus profond de son cœur :

— Dieu, notre père bien-aimé, bénissez mes deux fils

et faites pour eux ce que vous jugerez le plus utile à leur bonheur.

Les enfants ramenèrent leur mère à la maison, et le soir ils allèrent se coucher, contents et satisfaits. Le lendemain matin, quand elle voulut les réveiller, ils étaient là, beaux et charmants comme deux anges endormis; mais ils ne se réveillèrent plus.

Elle fut d'abord très-effrayée de la mort de ses fils qu'elle aimait tant. Mais elle se résigna et dit :

— Mon Dieu, qui êtes la bonté même, vous avez écouté ma prière. Je le vois maintenant, une mort douce et bienheureuse est ce que l'homme peut souhaiter de meilleur. Maintenant voilà mes enfants auprès de vous. La terre n'était pas assez riche pour récompenser leur piété filiale; c'est pourquoi vous les avez appelés dans le ciel.

Au-devant de la mort l'homme pieux et juste

S'avance avec sérénité.

Car elle nous conduit vers le séjour auguste

Des élus du Seigneur et de l'éternité.

XLIX

Les larmes d'une mère.

Une jeune personne reçut un jour une lettre conçue dans les termes les plus flatteurs et les plus séduisants.

Pleine de cette confiance filiale qui constitue aussi un devoir des enfants, elle courut montrer la lettre à sa mère. Celle-ci, qui aimait profondément sa fille, s' alarma si vivement à la lecture de cet écrit, qu'elle changea de couleur et que ses larmes roulèrent sur le dangereux papier. Alors sa charmante enfant lui dit :

— O ma mère bien-aimée, soyez sans inquiétude. Vos larmes ont effacé jusqu'à la dernière syllabe les flatteries et les protestations que ces pages contiennent.

A ces paroles la mère l'embrassa et lui fit présent d'une bague ornée de plusieurs diamants qui jetaient plus d'éclat que des gouttes de rosée aux rayons du soleil.

— Toutes les fois, dit-elle à sa fille, qu'on t'adressera encore de semblables flatteries, jette les yeux sur ces pierres et figure-toi que ce sont les larmes de ta mère.

Rappelle-toi toujours les larmes de ta mère,
Porte-les dans ton cœur, talisman précieux
Qui puisse te garder du vice, chose amère,
Et te faire arriver sans tache au seuil des cieux.

L

Le père mourant.

Un bon père était dangereusement malade, et l'heure de sa mort semblait prochaine. Dans la matinée du der-

nier jour de sa vie, il appela tous ses enfants auprès de son lit de douleur et les exhorta à la pratique de toutes les vertus. Mais il leur recommanda particulièrement de fréquenter toujours avec zèle les instructions religieuses et de les écouter avec recueillement.

— Mes chers enfants, leur disait-il, j'ai vécu cinquante ans, et j'ai eu dans ce monde bien des joies en partage; mais les joies les plus douces, les plus saintes, et le plus réellement célestes, c'est la religion qui me les a procurées; elle a conservé pures toutes mes joies terrestres, elle les a élevées et ennoblies. Je vous l'atteste devant Dieu. J'ai vécu cinquante ans; j'ai beaucoup souffert et soutenu bien des luttes difficiles; mais, dans toutes mes angoisses, j'ai trouvé la meilleure consolation et le secours le plus efficace dans notre sainte religion seule. Je vous l'atteste devant Dieu. J'ai vécu cinquante ans, et j'ai été souvent bien près du tombeau; je n'atteindrai certainement pas ce soir, et cependant je vous le dis par expérience et en présence de Dieu, la puissance divine de la religion est seule capable d'ôter à la mort ses terreurs; la foi sainte en notre Rédempteur peut seule nous donner le courage et la force nécessaires pour entrer avec confiance dans l'éternité et apparaître sans crainte devant le souverain Juge. C'est pourquoi, je vous en conjure, appliquez-vous à apprendre, à connaître parfaitement notre divin Sauveur et à suivre sa sainte doctrine, afin

que vous soyez agréables à Dieu, que vous viviez contents et qu'un jour vous mouriez saintement.

Les enfants écoutèrent ce pieux langage en pleurant à chaudes larmes. Le père mourut une heure après; mais ses dernières paroles, ils les gravèrent profondément dans leur cœur; ils les suivirent fidèlement, et ils apprirent alors par expérience qu'elles sont la vérité.

La parole de Dieu c'est le plus sûr chemin,
La route la plus belle;
Car elle nous conduit par le désert humain
A la vie éternelle.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.



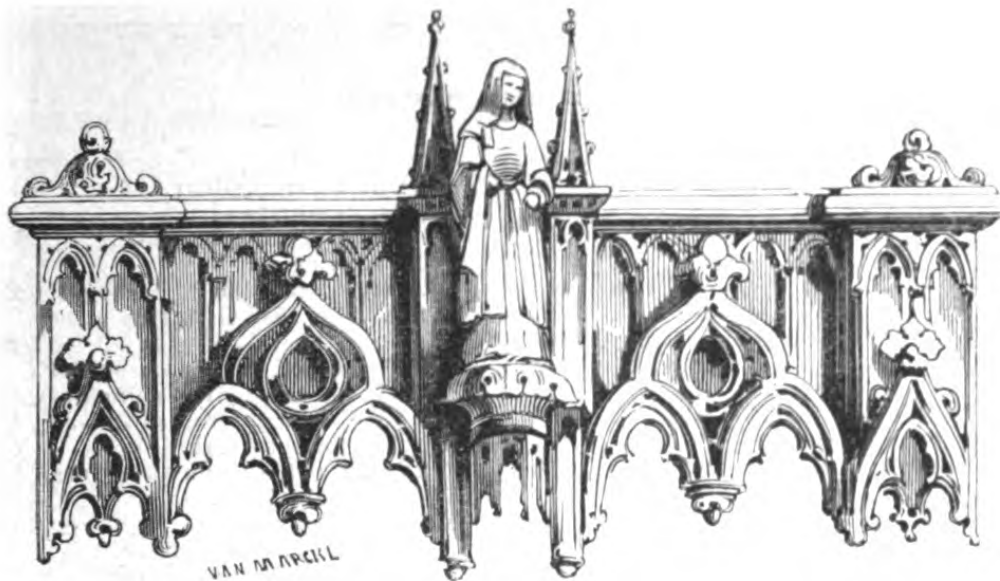


TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME PARTIE.

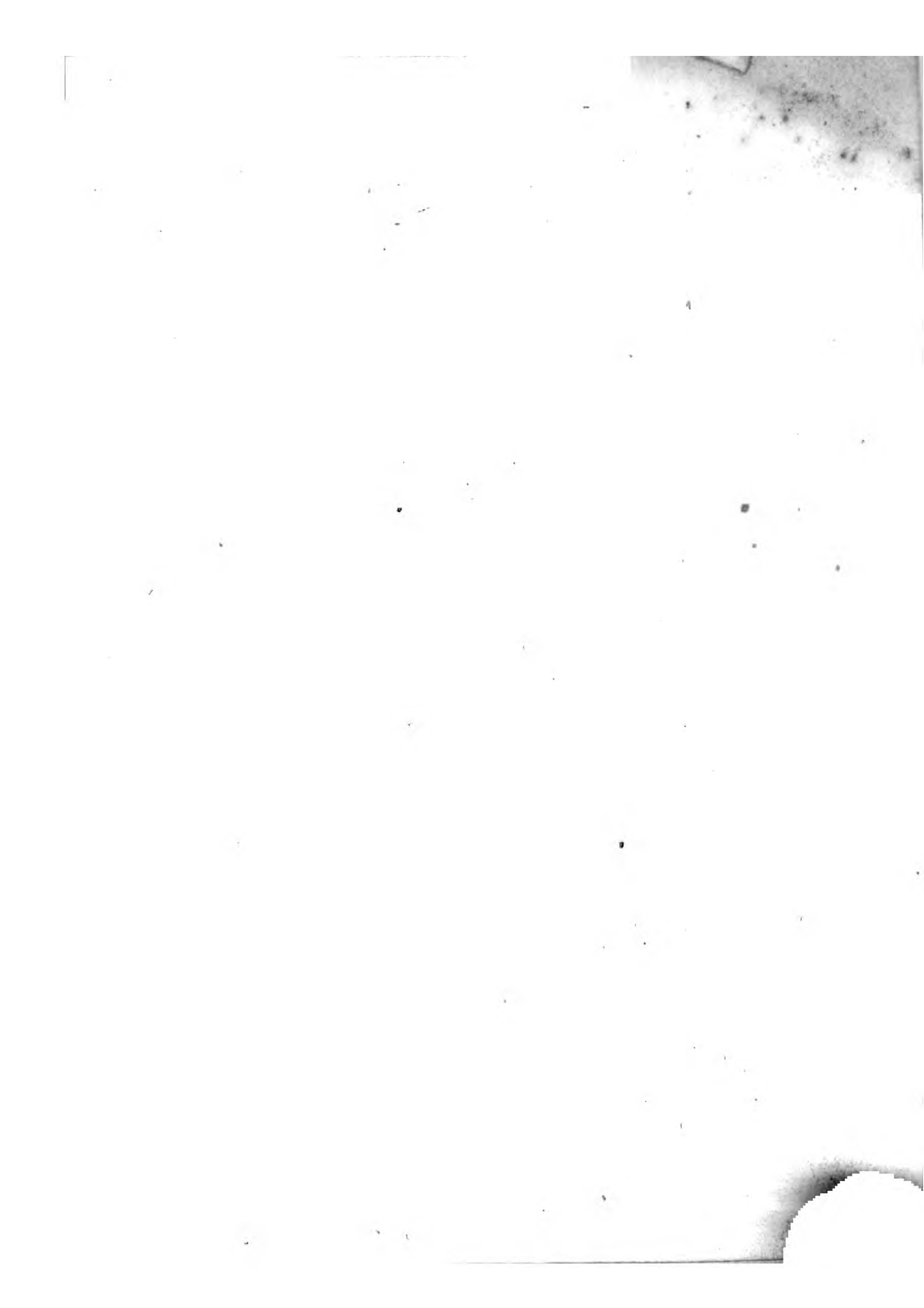
	Pages.		Pages.
I. Le soleil.	9	XXVI. La tabatière d'or.	50
II. La lune.	41	XXVII. La tête de pipe.	52
III. La plus belle étoile.	12	XXVIII. La montre d'argent.	54
IV. Le soleil et la pluie.	44	XXIX. Le cordon de montre.	56
V. La pluie.	15	XXX. La corbeille à tricot.	58
VI. L'orage.	47	XXXI. La cassette merveilleuse.	60
VII. L'arc-en-ciel.	19	XXXII. Le taffetas.	62
VIII. Le plat de l'arc-en-ciel.	20	XXXIII. Le beau chapeau de taffetas.	64
IX. L'écho.	22	XXXIV. Le cordon de perles.	66
X. La source.	24	XXXV. La petite croix d'ébène.	68
XI. Les quatre éléments.	25	XXXVI. Le miroir.	69
XII. Le pain.	27	XXXVII. Le portrait.	71
XIII. L'eau et le pain.	29	XXXVIII. La robe neuve.	72
XIV. Le lait.	30	XXXIX. Le vieux manteau.	74
XV. La soupe.	52	XL. Les souliers.	76
XVI. L'oie de Saint-Martin.	55	XLI. Le clou de soulier.	77
XVII. Les épices.	55	XLII. Les sept baguettes.	79
XVIII. Le pot de miel.	56	XLIII. La chaîne.	81
XIX. Les remèdes domestiques.	57	XLIV. La corde.	82
XX. La pièce d'or.	59	XLV. La foire.	83
XXI. La pièce de cinq francs.	41	XLVI. Les masques.	85
XXII. L'argent bien employé.	43	XLVII. Le trésor de la forêt.	86
XXIII. Les richesses mal employées.	45	XLVIII. Le cadeau de fête.	87
XXIV. La bourse.	46	XLIX. Les trois livres.	89
XXV. La bague de diamant.	48	L. Le pays fortuné.	90

QUATRIÈME PARTIE.

	Pages.		Pages.
I. Le bon père.	97	XXVII. Le maraudeur.	145
II. L'enfant qui prie.	99	XXVIII. Le brigand.	146
III. Le bon fils.	101	XXIX. Les trois brigands.	147
IV. Les bons frères.	103	XXX. L'ogre.	149
V. Les frères bien différents.	105	XXXI. Le fantôme.	151
VI. La sœur pieuse.	107	XXXII. Le rusé villageois et son cheval.	152
VII. Les deux sœurs bien unies.	111	XXXIII. Le maraicher et son âne.	154
VIII. La pieuse grand'mère.	112	XXXIV. Le chasseur et son chien.	156
IX. Le page.	114	XXXV. Le meunier et son fils.	157
X. L'heureux berger.	116	XXXVI. Le charlatan.	159
XI. Le trésorier du roi.	118	XXXVII. Le chercheur de trésors.	161
XII. Le petit vannier.	119	XXXVIII. Le pèlerin.	163
XIII. Le petit pêcheur.	121	XXXIX. L'ermite.	167
XIV. Les servantes paresseuses.	122	XL. Le savant idolâtre.	168
XV. La petite vaniteuse.	123	XLI. Le pêcheur converti.	169
XVI. La petite orgueilleuse.	124	XLII. Le pays des gens raisonnables.	171
XVII. L'adroite servante.	125	XLIII. Le prisonnier.	173
XVIII. Le malicieux.	127	XLIV. L'aveugle.	175
XIX. L'écouteur aux portes.	129	XLV. Le sourd.	177
XX. La ménagère soigneuse.	130	XLVI. Le nègre.	178
XXI. Pauvreté et bienfaisance.	132	XLVII. La jeune personne entermée vivante.	180
XXII. Les bons voisins.	137	XLVIII. La mère pieuse et ses fils.	181
XXIII. Le riche charitable et le pauvre reconnaissant.	138	XLIX. Les larmes d'une mère.	183
XXIV. La mendiante.	140	L. Le père mourant.	184
XXV. Le prince fugitif.	142		
XXVI. Le jardinier généreux.	144		

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SECOND ET DERNIER.





TRÉSOR MORAL DU JEUNE ÂGE.

ÉCRIN

DE

PARABOLES

TIRÉES

des frères GRIMM, ANDERSEN, KRUMMACHER, BRENTANO, AUERRACHER, LESSING,
GELLERT, VON HERDER, HEBEL, DAUB, VON GAUDY, WILL, PESTALOZZI,
HARNISCH, MORITZ, RICHTER, NODNAGEL, etc., etc., etc.,

et traduites en français

PAR CHARLES ANDRÉ.

2 jolis volumes in-18, d'environ 160 pages chacun,

ornés de dessins.

LE MÊME OUVRAGE EN UN VOLUME.

L'*Écrin de Paraboles* est en quelque sorte une continuation des petits Contes du chanoine von Schmid. C'est un choix de morceaux, tous conçus dans le même esprit et recueillis parmi les écrivains allemands, danois et anglais, qui ont le mieux traité ce genre. C'est un recueil de petits récits d'un ordre un peu plus élevé, mais dont chacun sert à rendre sensible une de ces vérités que l'éducation doit s'efforcer d'inculquer aux enfants. Nous avons tâché d'y mettre le plus de variété possible, et nous croyons pouvoir en dire ce que M. Bautain disait des Paraboles de Krummacher : « Chaque âge, chaque degré de l'esprit, chaque disposition de l'âme y trouve ce qui lui convient. Il y a des tableaux pour l'imagination, des maximes pour la raison, des idées pour l'intelligence ; de la vie, de la profondeur pour l'âme ; de la nourriture pour tous. »

« ma-
« pour

